GERARDMER/FANTASTIC'ARTS 2000 : TOUS LES FILMS !

123

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

- SIXIÈME SENS
- PEUR BLEUE
- PRINCESSE MONONOKÉ
- STIGMATA
- DOGMA
- LA MAISON DE L'HORREUR
- LA NUIT DES CHAUVES-SOURIS

SLEEPY HOLLOW

L'étrange poème de Monsieur Tim

Espagne : 700 Pts
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 123 - 25,00 F - RD

OFFRE EXCEPTIONNELLE

Génération Numérique

1 DVD VIDEO GRATUIT*

219 Frs

199 Frs

219 Frs

219 Frs

219 Frs

219 Frs

189 Frs

179 Frs

189 Frs

219 Frs

179 Frs

189 Frs

199 Frs

179 Frs

199 Frs

219 Frs

219 Frs

199 Frs

219 Frs

219 Frs

219 Frs

219 Frs

199 Frs

229 Frs

219 Frs

219 Frs

219 Frs

219 Frs

189 Frs

219 Frs

199 Frs

189 Frs

259 Frs

259 Frs

259 Frs

259 Frs

259 Frs

***Offre valable uniquement pour l'achat de 4 DVD sur cette page**

Pour tout achat de 4 DVD sur cette page, recevez 1 DVD GRATUIT (au choix sur cette page), sans aucune autre obligation de votre part.

Commandez au

0 468 879 200

Par courrier à :

GÉNÉRATION NUMÉRIQUE
BP 18 - 66161 LE BOULOU cedex

Conformément à la Loi informatique et liberté (du 06.01.78) vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant.
Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées soient utilisées par d'autres organismes, veuillez nous en informer par courrier.

TÎTRES DES DVD	QTE	PRIX
	1	GRATUIT

Signature indispensable

PMV 0200

Frais de port	39,90 Frs
TOTAL	

Je joins mon règlement à l'ordre de :
Génération Numérique BP 18 - 66161 LE BOULOU cedex

☐ chèque ☐ mandat cash ☐ contre remboursement + 58 F

☐ CB |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| expire le |_|_|_|_|

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : ..... Tél. : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Né(e) le : .....

Visuels non contractuels. Sous réserve d'erreur typographique. RC : 422 931 467 000 14 - TE de Perpignan * Offre valable du 15 / 01 / 2000 au 15 / 03 / 2000 dans la limite des stocks disponibles.

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
Internet
http://www.dual.net/mad

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

Numéro 123

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Cédric Delelée
Cyrille Giraud
Stéphane Moïssakis
Alexandre Nahon
Hélène Nunez
Bertrand Rougier
Sandra Vo-Anh
Erich Vogel

Correspondant à Los Angeles
Didier Allouch

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Ouais, ben vas-y hollow !

Photogravure
Start Plus

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Janvier 2000

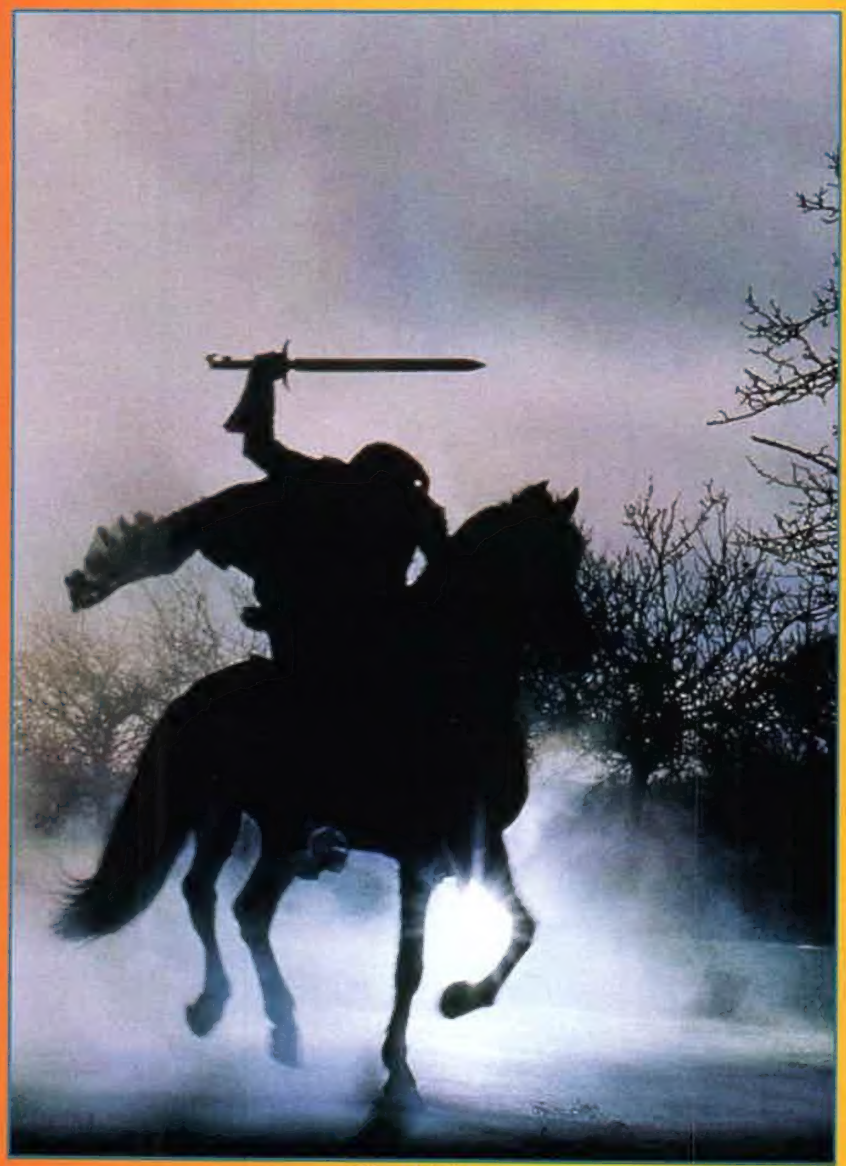
Commission paritaire
59956

ISSN : 0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Fabien Baron, Sophie Bataille, Michel Burstein, Alain Carrador, Carlotta Films, Cat's, Carole Chomand, Philippe Christin, Laurence Churlaud, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Florian Genetet-Morel, Laurence Granec, Olivier Guigues, Jérôme Jouneaux, Murielle Kintziger, Christophe L., Anne Lara, Clothilde Lecuiller, Henry Lenique, Corinne Licoppe, Christophe Lunn, Bruno Maccarone, Murielle Maille, Olivia Malka, Caroline Maréchal, Floriane Mathieu, Karine Menard, Jean-Claude Michel, Vincent Monney, Opening, Céline Petit, Le Public Système Cinéma, Alexis Rubinowicz, Stéphane Sauret, Jonathan Sayada, Jean Veidly, Emmanuel Vernières

Sommaire



Sleepy Hollow

4 - Notules Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

Sixième Sens, Forgotten Silver, Toy Story 2, Fantasia 2000, Carrie, Simplement Irrésistible, Intrusion, Voyage au Centre de la Terre.

16 - Sleepy Hollow

A peine son projet **Superman Lives** tombé à l'eau, Tim Burton part se ressourcer en Angleterre sur ce **Sleepy Hollow** dans la droite lignée des chefs-d'œuvre de la *Hammer* chéris par le cinéaste. Il y retrouve son acteur fétiche Johnny Depp, dans le rôle d'un enquêteur du siècle dernier à la poursuite d'un mystérieux Cavalier sans tête. Visuellement renversant, drôle et effrayant, **Sleepy Hollow** va rendre fou les nostalgiques du **Masque du Démon** et du **Cauchemar de Dracula**.

26 - Peur Bleue

Une base sous-marine en détresse comme chez Cameron, des vilains requins comme chez Spielberg, et un Renny Harlin qui a la folie des grandeurs comme toujours. Dans le genre blockbuster de seconde zone, **Peur Bleue** se révèle vite beaucoup plus rigolo que **Sphère** !

28 - Stigmata

Même s'il s'en défend, le réalisateur Rupert Wainwright a bel et bien signé un film tendance, à base de quête spirituelle, d'église très puissante et de stigmates apparaissant sur le corps d'une shampouineuse. C'est tellement sérieux qu'on est sûr que Jésus est dans le coup !

Peur Bleue

30 - Dogma

A peu près l'antithèse de **Stigmata** : Kevin Smith parle aussi religion et fin du monde, mais son **Dogma** relève de la grosse blague de potache. Anges exterminateurs, apôtre oublié, prophètes graveleux et Linda Fiorentino (Mmm...) en arrière-petite-fille de Jésus. Drôle et inoffensif, le film préféré du Pape après **L'Exorciste** !

32 - Princesse Mononoké

La sortie, enfin, du dernier film d'Hayao Miyazaki, œuvre épique et complexe, fable écologique et fantastique. Un pur joyau. La preuve ? Allez dire à nos copains de *HK* que c'est un navet, et ils vous la jouent tout de suite «Drunken Master» dans la gueule !

34 - Gérardmer Fantastic'Arts 2000

Le plus grand festival du film fantastique de l'univers a décidé qu'il y aurait une édition 2000 après celle, réussie, de 1999. Une heureuse initiative qui nous permettra de découvrir une douzaine de films, parmi lesquels les très «old school» **Maison de l'Horreur** et **Nuit des Chauves-souris**. Rendez-vous page 34 (première à droite après la page 33) pour le programme complet.

48 - Vidéo et Débats

54 - Fantastic Guide

61 - Mad'gazine

62 - Jeu Vidéo

63 - Rayon Laser

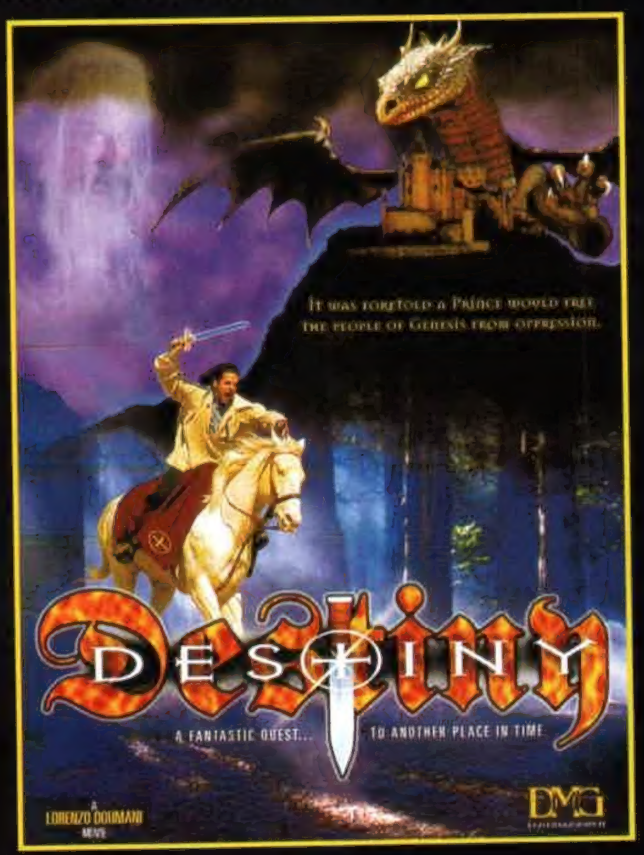
64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

Princesse Mononoké

NOTULES LUNAIRES

■ Dû à la famille Huang (Vincent à la production, Chris au scénario, John à la mise en scène), **Wujin : Legend of the Sacred Stone** se situe dans la droite lignée de **Zu : Warriors of the Magic Mountain** de Tsui Hark, auquel **Magic Warriors** de Ronny Yu rendait également hommage. Le film nous conte l'histoire de Lord Zang, un puissant guerrier devenu ermite après l'assassinat de sa femme, et qui part à la recherche de deux pierres sacrées dérobées par des seigneurs maléfiques. Réunies, elles lui assureront le pouvoir suprême qu'il convoite au point d'être prêt à sacrifier sa propre fille, la princesse Jilena, ceci contre l'avis de ses guerriers Wujin... Drame cornélien magnifié par des maquillages directement hérités du théâtre kabuki, **Wujin** bénéficie d'un montage supervisé par le Français Patrick Tatopoulos, designer des aliens d'**Independence Day** et des immeubles polymorphes de **Dark City**.

■ Une constante du Z est d'annoncer des projets monumentaux sans avoir les moyens de les produire, d'où des résultats souvent fauchés mais rigolo. Ecrit et réalisé par Lorenzo Doumani, **Destiny** en est un bel exemple, puisque le film est décrit comme *«un mélange de* **Star Wars** *et de* **Braveheart** *dont on parlera encore dans les générations à venir»*. Destiny, c'est le nom d'un jeune prince, fils du roi Justice et de la reine Faith, souverains du royaume magique de Genesis. Un coup d'Etat manigancé par la sœur du monarque et son âme damnée, Lord Voodoo, force le roi à confier son fils au mage Prophus, qui le colle dans une machine à explorer le temps en attendant qu'il ait l'âge requis pour revenir délivrer ses géniteurs. Destiny se retrouve donc de nos jours, dans un orphelinat irlandais, sous le nom de Dustin. Lorsqu'il atteint l'adolescence et apprend sa véritable identité, le moment vient pour lui de retourner dans son royaume pour le reconquérir glaive au poing. Ce **Retour vers le Futur** mâtiné d'**Highlander** sent bon le téléfilm d'héroïc-fantasy transalpin à la Lamberto Bava !



EDITORIAL

Pas plus tard qu'au siècle dernier - c'est marrant, j'ai l'impression que c'était hier -, j'ironisais sur le rôle du critique devenu négligeable dans une période où l'industrie de l'art cinématographique abandonnait justement l'art au profit de l'industrie. Et pas moins de quinze jours après, une polémique du même ordre envahissait nos journaux, ou tout du moins ceux qui réfléchissent encore un peu. Critiques, lecteurs et professionnels du cinéma s'emparaient à leur tour du débat avec une vigueur surprenante. Jusqu'à cette «Association des réalisateurs/Producteurs» pourfendant le journaliste de leur fameux manifeste publié à la fois dans *Le Monde* et *Libération*. Pour ces gens-là, le rôle du critique consiste donc à informer, promouvoir, «exprimer peut-être une opinion, mais sans en abuser», comme ils disent, quitte à reporter un avis négatif la semaine suivante, le temps bien sûr d'emplir les salles dès la sortie des films. Dans cette querelle pour l'instant strictement franco-française, l'enjeu concerne à l'évidence l'avenir de notre propre cinéma face à la main-mise des productions américaines sur la distribution hexagonale. Mais la réponse n'est-elle pas contenue dans la question, et cette ARP ne se trompe-t-elle pas de cible ? Pour effectuer un choix, encore faudrait-il disposer de la variété de titres nécessaire et nos professionnels parisianistes devraient plutôt se pencher sur le mode de sélection des films dans les multiplexes des villes de province où, justement, le spectateur n'a pas ce choix, bien que réalisant l'essentiel des entrées. Dans ce soit-disant débat d'idées, pas un pour incriminer le monopole américain, la standardisation des produits, la mocheté des affiches devenue la nouvelle norme et la plupart du temps réduites à la photo de deux ou trois acteurs et un slogan passe-partout, le turn over des titres interchangeables, le passage à la trappe immédiat des mauvais scores au premier jour d'exploitation, l'irritante promo télé qui, de chaîne en chaîne, nous dispense toujours la même bande-annonce devant les mêmes invités. Ceci dit, je serais plutôt de mauvaise foi car, depuis la fameuse tempête et la descente en flèche de mon antenne, je trouve les programmes bien meilleurs qu'autrefois. En revanche, ils ne diffusent plus que des films, en K7 ou en DVD, est-ce normal, mon cher Poivre d'Arvor ?

Gardons confiance car le temps travaille pour nous, et si le cinéma de l'an 2000 ressemble à celui de la fin 1999, avec **La Menace Fantôme**, **Wild Wild West** ou cette géniale façon de réinventer la série B, mais en plus cher, qui a pour nom **La Fin des Temps**, le métier de critique (déjà, est-ce vraiment un métier ?) risque de perdre complètement sa raison d'exister. En revanche nous pourrons nous reconvertir en masse dans celui de vendeur de popcorn au multi-salles du coin, mais aurons-nous le talent nécessaire ?

A propos d'an 2000, gardons une pensée émue pour tous ces professionnels visionnaires aux enseignes encore nommées de nos jours *Voyage 2000*, *Resto 2000*, *Pressing 2000* ou encore, au hasard... *Movies 2000*, et qui, dès l'année prochaine, vont passer pour d'aimables zozos. Interpelé sur ce drame antique, notre cher *Movies 2000* nous a tout de suite rassurés : *«Moi, mine de rien, j'ajoute un zéro à 2000 et je suis peinard pour encore 18.000 ans»* ! Tant qu'il existera en France un tel esprit d'à propos, la cause du vrai cinéma restera en de bonnes mains.

Jean-Pierre PUTTERS

■ En 1918, un vaisseau spatial occupé par deux scientifiques et un pilote s'échappe de la planète Garon, dévastée par une entité colonisatrice meurtrière. L'engin s'écrase dans l'océan terrien, à un endroit qu'on nommera plus tard Le Triangle des Bermudes... Environ un siècle passe, jusqu'à ce que des Marines explorent les lieux, retrouvent le vaisseau et le renflouent, déclenchant un signal capté par l'entité responsable de la destruction de Garon. Elle propulse alors des astéroïdes porteurs de virus mortels et ses forces armées à travers l'espace, direction la Terre ! Seul homme capable de les arrêter (heureusement, il y en a toujours un !), le Dr John Wright, un membre de la Nasa, en réalité l'un des scientifiques extraterrestres, qui forme une équipe de choc composée de chercheurs, de militaires et d'astronautes afin d'empêcher l'annihilation de la planète lui ayant offert l'asile. Ecrit et réalisé par Sheldon Wilson pour le compte d'*Amco Entertainment Group*, **Shockwave : The Dark Rising** mélange allégrement **Abyss**, **Independence Day**, **Deep Impact** et **Armageddon**, mais sans le budget des quatre réunis, ne rêvons pas !

LA FIANCÉE DE DRACULA

Peu de nouvelles de Jean Rollin depuis la sortie (discrète) en salles de ses **Deux Orphelines Vampires**. En cinq ans, notre dernier fantasticologue national se consacre à l'écriture (*Monseigneur Rat et La Promeneuse*, aux Editions **Sortilèges**) et à ses chers auteurs en tant que directeur de plusieurs collections. Or, depuis le 29 septembre 99, sur l'île de Chausey, Jean Rollin tourne **La Fiancée de Dracula**, une nouvelle pierre à sa longue saga vampirique démarrée en 1967 avec **Le Viol du Vampire**.

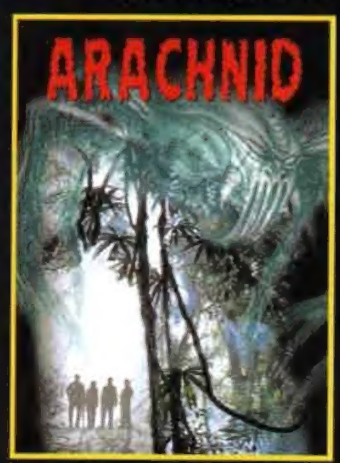
Partis à la recherche des restes du comte Dracula, un professeur et son jeune assistant entrent dans le monde des Parallèles, de curieuses créatures des ténèbres, et croisent une armada de nonnes en folie tout aussi machiavéliques. Brigitte Lahaie, fidèle au réalisateur, se retrouve en louve écarlate, Bernard Musson (un des héros de **La Vampire Nue**) incarne un sorcier vindicatif, tandis que la troublante Magalie Mauge assure le rôle d'une ogresse avide de grâcieux bambins. Aux côtés du maître, la «famille Rollin» se regroupe. Philippe d'Aram (collaborateur depuis **Fascination**) signe la musique, Norbert Morfaing Sintés (sûrement un pseudo !) s'occupe de la photographie, tandis que notre ex-collaborateur Benoît Lestang (hé, tu pourrais appeler de temps en temps...) assure les maquillages avant de passer sur le plateau de notre autre ex-collaborateur Christophe Gans (hé, tu pourrais...) pour les besoins de son prochain **Pacte des Loups**. Alors, **La Fiancée de Dracula**, bientôt à la vidéo ou bientôt une sortie en salles ? En attendant, **Les Deux Orphelines Vampires** vient de passer à la télévision, c'est déjà ça !

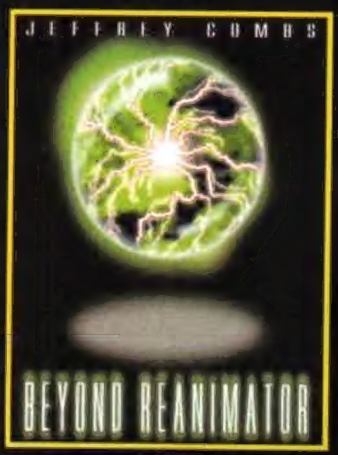
Céline Marige, une nonne à cœur ouvert...

■ Roger Corman et sa maison de production, désormais rebaptisée *New Concorde*, nous sortent leur version de **Hantise**, non pas adaptée du roman de Shirley Jackson massacré par Jan de Bont, mais d'une nouvelle d'Henry James intitulée *The Haunting of Hell House*. Le professeur Ambrose (Michael York) y affronte le fantôme de sa fille (Claudia Christian, découverte dans **Hidden** et régulière de la série ***Babylon 5***), ceci dans une demeure gothique pleine de candélabres, de murs suintant d'humidité et de revenants aux maquillages approximatifs. Réalisé par Mitch Marcus, **The Haunting of Hell House** ne lésine ni sur les costumes d'époque, ni sur la reconstitution historique. Il faut dire que, contrairement à De Bont, Corman maîtrise parfaitement les ficelles du genre et a toujours manifesté un sérieux penchant pour les maisons hantées et ses locataires frappadingues. Mais c'était il y a 30 ans...

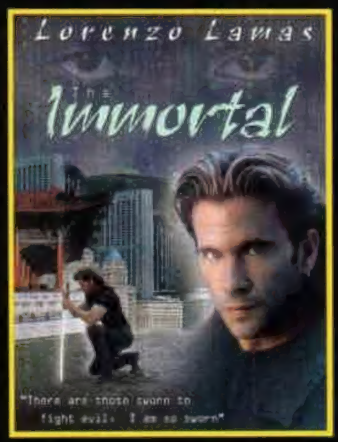
■ Jamais fatigué, toujours prêt à lancer des projets excitants, même si le résultat n'est pas toujours à la hauteur, Brian Yuzna (**Progeny** et **Le Dentiste 2**, pour ne citer que ses films les plus récents) s'attaque à la production de plusieurs titres alléchants en association avec Julio Fernandez et les Espagnols de *Filmax*. Ecrit par Mark Sevi, **Arachnid** nous transporte sur une île du Pacifique Sud contaminée par un virus propagé par une race d'araignées géantes extraterrestres que vont affronter chercheurs et militaires, dirigés par une pilote de la Navy.

C'est Yuzna lui-même qui devrait se charger de la mise en scène, aussitôt après avoir bouclé **Faust**, adapté du comics déviant de Tim Vigil et David Quinn. L'histoire nous emmène au 21ème siècle, dans une société urbaine corrompue hyper-violente. John Jaspers, un assassin aux griffes de métal tranchantes comme des rasoirs, y passe pour un malade mental, alors qu'il est peut-être le seul à pouvoir prouver que la Terre a été vendue au diable par un docteur aveuglé par sa soif de connaissance et de pouvoirs. C'est l'habitué et déjanté Screaming Mad George qui se charge des multiples effets spéciaux. Il tiendra d'ailleurs le même poste sur **Beyond Re-Animator**, alias **Re-Animator 3**, pour l'instant sans réalisateur. Le Dr Herbert West, toujours incarné par Jeffrey Combs, ramène à la vie une jeune femme assassinée en lui injectant l'esprit de son meurtrier, le tout se déroulant lors d'une émeute en prison ! Evidemment, ça foire, puisque la chair de la victime possède une mémoire et accepte mal le cerveau malade greffé sur elle. Mais de tous ces projets, celui qui fait le plus rêver est sans aucun doute **Dagon**, adapté d'une nouvelle d'H. P. Lovecraft par l'équipe de **Re-Animator** et **From Beyond** : Dennis Paoli au scénario et Stuart Gordon à la mise en scène. Malgré le titre choisi, le film reprend en fait la nouvelle la plus flippante de l'ermite de Providence, *Le Cauchemar d'Innsmouth*. C'est dans cette ville qu'accostent Paul et Barbara après l'attaque de leur bateau par une créature sous-marine. Mais ni les habitants, aussi bizarres qu'hostiles, ni la police ne leur sont d'aucune aide. Paul rencontre alors l'étrange et séduisante Delia, fille de Barnabas Marsh, un notable à la demeure perchée sur une colline. C'est le début d'un cauchemar tétanisant : en effet, tout Innsmouth est une secte vénérant Dagon, monstrueux Dieu de l'océan en l'honneur duquel a été édifiée une église innommable. C'est là que, capturés par la meute de fidèles, Paul et Barbara vont être soumis à un rituel hideux éclairé par les lueurs blafardes de la lune fuligineuse. En attendant de voir le film en vidéo, relisez la nouvelle, authentiquement terrifiante. Et que celui qui ose prétendre le contraire soit transformé en truite !





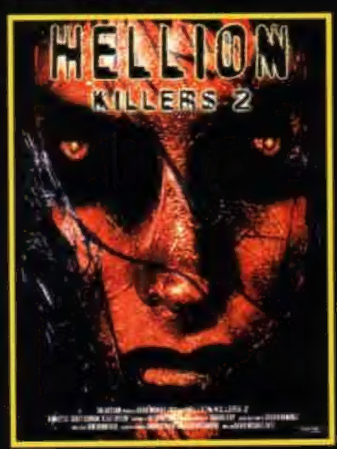
■ Après la série ***Le Rebelle***, diffusée le dimanche sur une chaîne que la décence nous interdit de nommer, Lorenzo Lamas revient dans ***The Immortal***, pour 22 épisodes annoncés comme un mélange de **Matrix**, **Highlander** et ***X-Files***. Il y incarne Rafael, fils d'un explorateur dont le navire a sombré en mer de Chine au 15ème siècle. Seul rescapé du naufrage, Rafael échoue sur la côte et y fonde une famille. Lorsque celle-ci est massacrée par le démon Mallos, Rafael se forge une épée et jure de venger les siens, même si pour cela il doit traquer son ennemi à travers les siècles. Ce serment fait de lui un immortel, tandis que Mallos, véritable incarnation du Mal, peut prendre différentes formes afin de plonger l'humanité dans le chaos, que ce soit celle d'un tueur en série, d'un fanatique capable de déclencher une guerre ou d'un sorcier à qui obéissent des hordes de défunts. De la baston et du combat à l'épée, un personnage athlétique hanté par son passé, un méchant charismatique... ***The Immortal*** a toutes les chances de convaincre et prouver que Lorenzo n'est pas complètement à Lamas (*tu veux que je te dise, tu nous rappelles San Helving, tiens !*).



■ Ecrit, produit et réalisé par Todd Tjersland, **The Necro Files 2 : Lust Never Dies** fait suite à **Necro Files** premier du nom, où un zombie armé d'un phallus surdimensionné s'en allait trombiner de la pouliche peu farouche, après avoir arraché l'instrument à une victime pour s'en servir comme matraque. Sans oublier la scène où un voyeur éventre une jeune fille en train de prendre sa douche, lui bouffe les entrailles et s'empresse de vomir ce qu'il vient d'ingurgiter, le tout dans une ambiance putride et hilare. **Necro Files 2** promet de faire encore plus craspec, avec victimes écorchées, découpées et dévorées vivantes, bref légèrement malmenées par un zombie qui n'hésite pas à salir son costard cravate d'intestins fumants et de matière cervicale bien molle.
De l'hémoglobine et du sexe à outrance toujours, dans **Faces of Gore**, premier d'une série de trois documentaires reprenant le principe snuff movie des **Face à la Mort**, également dû à Tjersland, qui a de la suite dans les idées. Visuel gothique hardcore cette fois, avec une brune à gros lolos et bas noirs, dégoulinante de sang, qui lèche le tranchant d'une hache au beau milieu d'un cimetière jonché de débris humains. Assemblage opportuniste de véritables morts et d'extraits des propres films du réalisateur, **Faces of Gore** tente de conquérir le public underground. Reste à savoir si *Uncut Movies* va continuer à distribuer chez nous cette joyeuse débauche de tripaille et de déviances sexuelles.

■ Camp Placid Pines, un havre de paix ensoleillé, propice aux ébats dans les fougères... C'est dans ce camping que se rend un groupe de jeunes avocats pour leurs vacances d'été, bien qu'ayant ouï dire qu'un fou furieux masqué avec une tronçonneuse à la place de la main gauche hante les parages et a déjà fait plusieurs victimes. Émoustillés par ce qu'ils considèrent comme une légende locale, nos juristes en herbe partent jouer à cache-cache dans la forêt et, bien entendu, se mettent à disparaître les uns après les autres. Réalisé par Ralph Portillo, **Bloody Murder** appartient à une race qu'on croyait éteinte, celle des **Vendredi 13** et des **Massacre à la Tronçonneuse**, avec son tueur ressemblant à la progéniture improbable de Jason et de Leatherface.

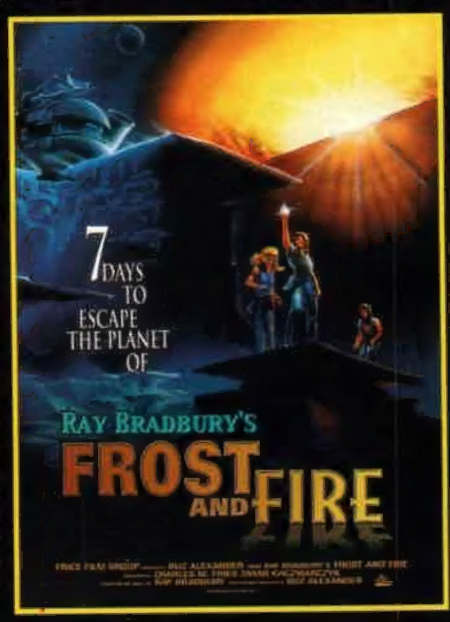
■ Affublé d'un slogan assez obscur (*«Tout le calme sur Terre ne peut réduire les morts au silence»*... en faisant du bruit, peut-être ?), **Believe**, réalisé par Robert Tinnell, avec Jan Rubes, la mimi Andrea Martin et le vieux cabotin Ben Gazarra, nous prévient d'emblée dans sa seconde accroche : *«Quand on déconne avec les morts, il faut être prêt à en subir les conséquences !»*. Nous voilà donc avertis. Pas comme Ben Stiles et sa petite amie, adorant faire peur aux gens crédules jusqu'à ce qu'un vrai fantôme leur apparaisse et les entraîne dans une enquête surnaturelle qui va leur révéler une vérité propre à leur faire perdre la raison. Car Ben et sa copine, qui vont apprendre à leurs dépens à ne pas plaisanter avec les forces de l'au-delà, ne sont pas forcément ce qu'ils semblent être... Présenté comme un thriller fantastique, **Believe** semble loucher sans vergogne du côté de **Fantômes contre Fantômes**.



■ En attendant l'hypothétique **Fahrenheit 451** de Mel Gibson, Ray Bradbury est à l'honneur pour une autre adaptation d'un de ses romans. Réalisé par Buz Alexander, **Frost and Fire** se situe sur une planète au climat hostile où ont échoué les passagers d'un vaisseau spatial. Contaminés par des radiations qui accélèrent leur croissance, réduisant leur espérance de vie à sept jours de la naissance à la mort, les descendants des naufragés se sont réfugiés dans des grottes afin d'éviter les tempêtes de feu et de glace ravageant la surface. L'un d'entre eux, l'enfant Sim, est hanté par des rêves qui lui dictent le chemin à suivre pour retrouver l'astronef de ses ancêtres et ramener son peuple sur Terre. Commence alors un voyage où il va devoir affronter la sauvagerie des éléments et les ennemis que sa condition d'élu a fait se dresser contre lui, ceci avant les sept jours fatidiques de sa courte vie.

■ Réalisateur du traumatisant **Killers**, version hargneuse et déjantée de **Reservoir Dogs**, David Michael Latt récidive avec **Hellion : Killers 2**, fréquenté par le même casting que l'original, puisqu'on y retrouve Kim Little et Scott Carson. Comme dans le premier, gangsters et dealers s'embrouillent lors d'une transaction dans un entrepôt jusqu'au moment où déboulent le propriétaire de la poudre et ses flingueurs, fermement décidés à récupérer la marchandise et à dessouder tous les témoins. Trame identique, donc, sauf que cette fois on lorgne plus du côté d'**Une Nuit en Enfer**, puisque les personnages deviennent des ghoules zombifiées (ou des zombies goulus ?!). L'occasion pour Latt de se livrer à des excès gore, ce qui combiné à son art du retournement de situation, devrait valoir le détour.
Chez les mêmes producteurs, **The Asylum**, mais cette fois réalisé par S. Lee Taylor (acteur dans **Hellion**), alors que Latt officie en tant que co-producteur, et aussi **The Source**, qui se rapproche plus volontiers de **Dangereuse Alliance**, avec ses teenagers détenteurs d'un pouvoir surnaturel devenu incontrôlable.

Jack TEWKSBURY



Nouvelles Images du Japon

Ce festival, initié pour la première fois par le Forum des Images, s'est déroulé du 14 au 22 décembre à Paris. Son ambition était de faire découvrir à un large public la diversité d'un media mal aimé : l'animation japonaise. Participant au mouvement de reconnaissance et de valorisation ayant pris son essor lors du dernier trimestre 99, il aura contribué à (re)valoriser l'image d'un genre dont l'histoire, l'avant-garde, et la portée culturelle, sont encore mésestimées.

Après les diffusions de **Perfect Blue**, **Jin-Roh**, **Mon Voisin Totoro**, **Princesse Mononoké** et bientôt **Pokemon**, **Spriggan**, **Vampire Hunter D**, ces Nouvelles Images du Japon témoignent de la santé du phénomène manga : resplendissante ! Contrairement aux idées reçues, loin d'être un simple produit commercial sans valeur artistique, ou un ersatz improbable de sous-produits télé, l'animation japonaise surpasse en créativité le cinéma de série B. Pour preuve, les trois rétrospectives (Osamu Tezuka, Kihachiru Kawamoto et Yuji Kuri) dont les programmes explorèrent respectivement un versant ignoré de la production de masse, un segment de la création «auteurisante» et l'art de l'animation des poupées traditionnelles. De cette armada d'éclectiques ovnis cinématographiques, il émergea la variation de Tezuka sur le thème de **Fantasia**, car elle est bien plus stimulante que les deux séquelles américaines...

Tableaux d'une Exposition de Osamu Tezuka.

A l'aube du XXIème siècle, le cinéma animé japonais est une forme narrative innovante. Fort de grands auteurs, en (r)évolution permanente, il n'est pas réservé aux plus jeunes, c'est même aujourd'hui le spectacle favori du public nippon, tous âges confondus. A l'heure de sa (re)découverte en France, à travers une sélection de films rares, réalisés par de grandes corporations ou des petits studios indépendants, le Forum des Images a présenté un panorama des meilleures productions animées de l'archipel depuis 25 ans.

Evidemment, **Princesse Mononoké** ouvrit le bal. Mais, ensuite, pendant cette folle semaine où le don d'ubiquité était nécessaire pour satisfaire son appétit d'inédits, l'accent fut mis sur la pluralité des modèles et des publics (15 longs métrages et 60 courts métrages). En seulement quelques plans, **Blood** et **Vampire Hunter D** nous ont explosé à la tronche comme des bombes incendiaires. Les bandes annonces de cet **Apocalypse Now** vampirique et de ce délire gothique unissant **Mad Max** au **Dracula** de Coppola, sont totalement subjuguantes.

BlackJack de Osamu Dezaki.

Le cycle consacré à Isao Takahata révéla un cinéaste surdoué concevant son art comme un reflet du monde. Projetés en sa présence, **Gauche le Violoncelliste**, **Le Tombeau des Lucioles** et son dernier film, **Nos Voisins les Yamada**, sont des témoignages exceptionnels sur l'éducation, la famille, la politique et les mœurs du Japon. Par l'intermédiaire de **Nos voisins les Yamada**, Isao Takahata se permet même de bousculer les habitudes du cinéma en animant des caricatures de comics strip à l'aide d'outils infographiques. Ce film évoque par son éloquence, et la relative simplicité de ses intrigues, la puissante beauté des haokus (petits poèmes) japonais. Admirable !

Diffusé en première européenne, le film de Takahata était accompagné par quelques classiques : l'épique **Arion**, le nostalgique **Galaxy Express 999**, le très sombre **Blackjack**, **Ghost in the Shell**... Sans oublier deux films «live» : **Love and Pop**, par le réalisateur de la série *Evangelion*, et **Gamera 3**, un kaiju eiga (film de monstres) s'adonnant aux images de synthèse !

Mais, au-delà du pur divertissement, le festival privilégia également une démarche éducative. Conférences et ateliers avaient pour objet d'éclairer l'horizon de nos connaissances à travers deux sujets majeurs : un historique de l'animation nippone et les nouvelles technologies. Ce dernier point, extraordinairement excitant, fut l'occasion d'une grande première mondiale : la diffusion d'un film, **Kyoto**, par le réseau numérique Internet 2. Développé par la société japonaise *NTT*, ce procédé, baptisé cinéma digital 2000, devrait à terme (5 ans) généraliser l'émission d'images et de sons compressés en SHD (Super Haute Définition) dans les multiplexes.

Renvoyant Lucas et ses grosses digicam à l'époque de la préhistoire du Septième Art, ce support autorise la projection d'un film avec une définition infiniment supérieure à celle des standards actuels. De plus, ce système rend obsolète l'utilisation de la pellicule et du disque laser. En effet, à partir d'un unique serveur (comme pour la télé), un film peut être émis vers un nombre illimité de grands écrans. On imagine déjà l'intérêt des studios dont les coûts de production s'abaisseraient considérablement. Il est donc plus que jamais conseillé de surveiller ces Nouvelles Images du Japon.

Bertrand ROUGIER

Nos Voisins les Yamada et *Le Tombeau des Lucioles* de Isao Takahata.

Gamera 3 de Shasuke Kaneko.

A propos de SIXIÈME SENS

Interview : M. NIGHT SHYAMALAN (réalisateur)

M. Night Shyamalan

Vous avez déclaré avoir voulu, avec *Sixième Sens*, faire un film commercial. Vous vous attendiez à ce qu'il le soit autant ?

Non. Je savais que c'était un gros film mais ça fait toujours un choc de voir votre propre travail se classer parmi les œuvres les plus rentables de tous les temps. En tant que réalisateur, j'ai toujours souhaité faire quelque chose qui intègre la culture de mes contemporains, qui définisse le lieu et le temps où il s'est fait. Voir le film cité à la télé, dans les magazines, faire l'objet de débats dans les écoles, ça me remplit d'ardeur, même si je ne réalise pas encore tout à fait. Je pense que je saurai plus de quoi il en retourne d'ici deux ans. Cette année a été celle des nouveaux réalisateurs. Beaucoup de gens se sont soudainement intéressés à nous. Voir des films comme **Sixième Sens** ou **Le Projet Blair Witch** arriver en tête du box-office, c'est très encourageant. Qu'il s'agisse de mon film, de **Blair Witch** ou de **Matrix**, on remarque cette même tentative de traiter des thèmes plus grands que nature sous un angle beaucoup plus humain, presque intimiste

Avez-vous exprimé des croyances personnelles dans la vie après la mort ?

Je reste très ouvert sur le sujet. Je ne suis pas encore parvenu à la moindre conclusion. Mais j'espère m'y plonger plus avant. C'est quelque chose qui m'intrigue. J'ai inclus dans **Sixième Sens** beaucoup de mes peurs personnelles. Mes films sont très axés sur les sentiments, et là, je les ai en quelque sorte combinés avec des éléments horrifiques assez personnels. Ce mélange était présent dès le départ mais je pense être devenu un autre scénariste durant le processus d'écriture. Entre le premier jet et la version finale, je suis devenu une autre personne.

Jusqu'à quel point le film est-il autobiographique ?

Oh vous savez, se retrouver seul à la maison, dans le noir, ce sont des peurs faciles à retrouver dans son propre vécu et à transformer en fiction. Qui plus est, être le seul enfant indien dans une école américaine typique a également contribué à créer chez moi une certaine solitude. Mais si les thèmes proviennent d'expériences personnelles, tout le mécanisme du récit a été, lui, fabriqué de toutes pièces. Quand vous écrivez avec la plus grande honnêteté, tous les personnages expriment d'une manière ou d'une autre une partie de vous-même. Sur ce film, j'ai beaucoup plus pioché dans ma propre existence qu'auparavant. La manière avec laquelle la mère parle à son enfant doit beaucoup au comportement de ma propre femme vis-à-vis de nos enfants. Au moment de l'écriture, je me posais beaucoup de question pour savoir si nous étions de bons parents. Pour ma part, j'avais des difficultés à équilibrer les exigences de mon travail avec ma vie familiale. La réalisation consomme une énorme partie de votre énergie et de vos préoccupations. Je me demandais ce qui méritait le plus d'être sacrifié. Ce sont ces dilemmes que l'on retrouve dans le script, attachés au personnage de Malcom.

Il paraît que vous saviez dès le départ que votre film aurait pour vedette Bruce Willis et qu'il s'appellerait *Sixième Sens*. C'est vrai ou c'est juste un bon moyen de créer une mythologie idéale pour le marketing ?

(rires) Non, c'est vrai ! J'ai effectivement annoncé tout ça à mon monteur. Le titre, la vedette et le fait que je vendrais le script pour deux millions de dollars. Tout s'est effectivement révélé exact même si le script s'est vendu finalement pour plus cher. J'ignore si c'est juste une coïncidence ! *(rires)* Je ne sais pas si on doit mettre ça sur le compte d'un sixième sens ou si c'est simplement le fait de la détermination qui provoque les événements. Ce qui tient du miracle, c'est la facilité avec laquelle *Disney* a accepté ce script. Ils l'ont payé cher et ça lui a automatiquement conféré une certaine crédibilité commerciale. Sans ça, l'agent de Bruce Willis n'aurait même pas accepté de le lire. Finalement, sur les conseils de *Disney*, il l'a transmis à Bruce. Et pour notre plus grand bonheur, Bruce est du genre à savoir prendre des risques dans sa carrière, à accepter de bosser avec des quasi-débutants comme Tarantino. Nous sommes arrivés au bon moment et il a eu à ce moment le meilleur réflexe, et tout s'est alors très vite mis en place.

On vous a laissé une certaine liberté d'action ?

Ça a été incroyable. On aurait cru que j'étais un véritable vétéran. Ils m'ont laissé faire exactement comme je l'entendais. Avec Kathleen Kennedy et Frank Marshall à la production, le studio se sentait d'avance rassuré. Même si ils ont été très présents en amont, Kathleen et Frank m'ont ensuite laissé une entière liberté. Pas de ré-écritures, de réunions incessantes. J'ai tourné toutes mes scènes telles que je les imaginais. Je leur ai montré un premier montage, puis nous l'avons affiné au travers des différentes projections-test, et le film était fait.

Philadelphie est vraiment éclairée de façon très particulière...

Je voulais pour **Sixième Sens** obtenir la même évocation naturaliste du surnaturel que celle qu'on pouvait trouver dans **Le Silence des Agneaux**. J'ai donc fait appel à Tak Fujimoto. Il a réussi à bien équilibrer le film entre l'ombre et la lumière, car je désirais qu'on puisse constamment distinguer les éléments à l'image. J'avais préparé un storyboard détaillé et dès son arrivée, il m'a clairement expliqué ce qui était faisable et ce qui ne l'était pas. Je me prépare toujours de manière très consciencieuse, et le dessin permet de bien envisager à l'avance ce qui va poser problème, ce qui ne fonctionnera pas.

De quoi auriez-vous envie à l'avenir ?

J'aimerais que mon nom soit associé dans l'esprit du public à un certain label. Qu'à la manière d'Alfred Hitchcock, les spectateurs sachent qu'ils devront s'attendre à quelque chose de particulier, à un certain niveau d'exigence. Que ma carrière soit ainsi parsemée de films qui sortent le plus possible de l'ordinaire et que je gagne ainsi la confiance du public. J'aime combiner des éléments souvent dissociés — comme ici le mélo et l'horreur — et je travaille actuellement sur **Unbreakable** qui aura pour vedettes Bruce Willis et Samuel L. Jackson.

Propos recueillis et traduits
par **Rafik DJOUMI**

Haley Joel Osment & Bruce Willis

Interview : Bruce Willis (pédopsychiatre)

Etes-vous étonné par le succès phénoménal de *Sixième Sens* et à quoi l'attribuez-vous ?

Bien sûr, personne ne s'attendait à un tel succès ! Je pense qu'il est dû à une combinaison de plusieurs éléments. D'abord, les spectateurs sont tellement surpris par le dénouement du film qu'ils y retournent pour voir si ça tient debout ! Ensuite, ils sont stupéfaits, tout comme moi, par le jeu très mâture de Haley Joel Osment, qui joue le petit Cole. Il a tout juste onze ans, mais c'est déjà un acteur accompli. Le succès tient aussi au fait, je crois, que le réalisateur M. Night Shyamalan a lui-même écrit cette histoire, ce qui est très rare aujourd'hui à Hollywood où la majorité des films sont des adaptations de romans ou des remakes. C'est bien simple, j'ai lu le script en une nuit et donné mon accord dans la foulée, sans aucune hésitation. Il y a un an, personne ne connaissait Night, et maintenant, c'est une star. Ça se passe souvent comme ça.

Est-ce que vous comptez un jour vous lancer dans la réalisation ou remonter sur les planches ?

De film en film, j'essaie d'apprendre de nouvelles choses, de me perfectionner en tant que comédien et je pense avoir encore pas mal de chemin à faire ! Réaliser un film est un processus long et difficile et je n'ai pas encore trouvé de scénario suffisamment intéressant pour y consacrer plusieurs années de ma vie. En ce qui concerne le théâtre, j'ai joué dans une pièce il y a un an et demi et j'étais terrorisé. Il faut rester concentré pendant deux heures et ne pas être intimidé par le public, qui réagit en direct, juste en face de vous. Au théâtre, vous n'avez tout simplement pas le droit à l'erreur. Mais j'adore ça et dès que je vais voir une bonne pièce sur Broadway, j'ai envie de m'y remettre.

Dans *Sixième Sens*, vous incarnez un personnage très différent de votre image de dur à cuire. Vous en aviez marre de sauver le monde ?

C'est un grand soulagement de ne pas avoir cette responsabilité, mais ça ne veut pas dire que je vais changer de registre pour autant. Aujourd'hui, les films d'action s'essoufflent, les scénarios ne sont plus aussi bons qu'avant et durant ma carrière, je pense avoir tué tous les terroristes qui sévissent au cinéma ! Maintenant qu'il y a de nouveaux acteurs qui sont prêts à prendre la relève, comme Ben Affleck, je peux me concentrer sur d'autres genres de film, comme celui-ci. **Sixième Sens** m'a permis de montrer un autre côté de ma personnalité, celle qui se rapproche le plus de ce que je suis dans la vie de tous les jours. Et je n'ai pas toujours joué les durs. C'est vrai que le public m'identifie souvent au personnage de John McClane de **Piège de Cristal**, mais j'ai commencé à la télé dans une comédie, ***Clair de Lune***, et je viens tout juste d'en finir deux autres, **The Story of us** et **The Whole Nine Yards**. J'aime bien faire rire les gens de temps en temps, mais c'est loin d'être évident !

Propos recueillis par
Damien GRANGER

Lire également article dans *Mad Movies* 122.

Forgotten Silver

Colin McKenzie, ça vous dit quelque chose ? Mais si ! Le pionnier du cinéma néo-zélandais ! Le génie maudit du Septième Art ! Le réalisateur Peter Jackson et le critique de cinéma Costa Botes nous proposent de redécouvrir cet artiste méconnu au travers d'un documentaire de 54 mns, tourné en 1996. C'est par le biais de ses films muets datant du tout début du siècle, qu'on s'aperçoit que McKenzie est à l'origine des premières images en couleurs et carrément du premier film parlant !
La blague, c'est que **Forgotten Silver** tient en fait beaucoup plus de la fiction que du documentaire, et que Colin McKenzie et ses films sont entièrement nés de l'imagination de Peter Jackson, un gars qui a toujours essayé de faire rentrer la Nouvelle-Zélande, son pays natal, dans l'histoire du cinéma. Que ce soit en y tournant l'intégralité de ses productions américaines (**Fantômes contre Fantômes** mais aussi **Le Seigneur des Anneaux**) ou, comme dans ce faux documentaire, en inventant purement et simplement un personnage, une légende du cinéma néo-zélandais qui manquerait cruellement au patrimoine. La supercherie ne tarde pas à pointer le bout de son nez quand on s'aperçoit que McKenzie est encore plus gaffeur et malchanceux qu'Ed Wood lui-même. Par exemple, les premières images en couleurs du monde, tournées par McKenzie et montrant des tahitiennes seins nus, ne seront pas accueillies comme un prodige technique, mais purement et simplement censurées !
Au travers de témoignages mensongers de l'acteur Sam Neill ou encore d'Harvey Weinstein (patron de *Miramax*), Peter Jackson, à l'origine de la fausse découverte, construit peu à peu un vrai personnage de cinéma. **Forgotten Silver** ne se veut donc pas juste une grosse farce comme le serait, sur le même principe du faux documentaire, **This is Spinal Tap** de Rob Reiner ou encore **Zelig** de Woody Allen. Pris dans son propre délire, Jackson montre, images d'archives et extraits de films muets à l'appui (qu'il s'est fait une joie de tourner), la passion aveugle de McKenzie pour la mise en scène.
A la foi satire de la frustration artistique de la Nouvelle-Zélande vis-à-vis du Septième Art et hommage vibrant au cinéma muet (notamment à Griffith mais aussi au cinéma burlesque), **Forgotten Silver** cultive jusqu'au bout ce grand paradoxe : le documentaire comme forme de narration idéale lorsqu'il s'agit de rendre la fiction plus réaliste. Ce concept, qui transforme régulièrement des films tournés avec les pieds (**C'est Arrivé près de chez vous, Le Projet Blair Witch**) en œuvres cultes, Peter Jackson en use avec parcimonie, en restant dans les limites du documentaire et en s'interdisant systématiquement de verser dans le spectacle. Ce qui rend **Forgotten Silver** complètement «autre», fondamentalement abouti dans sa forme, confirmant que Jackson n'a pas eu besoin d'inventer le cinéma pour faire de très bons films !

Erich VOGEL

Nouvelle-Zélande. 1996. Réal. et Scén.: Peter Jackson & Costa Botes. Dir. Phot.: Allun Bollinger & Gerry Vasbenter. Mus.: David Donaldson, Steve Roch & Janet Roddick. Prod.: Sue Rogers & Jamie Selkirk. Int.: Peter Jackson, Richard Shirtcliffe, Harvey Weinstein, Hannah McKenzie, Sam Neill... Dur.: 54 mns. Dist.: Mondo Films. Sortie le 2 février 2000.

TOY STORY 2

S'il fallait prouver une fois de plus que *Pixar* n'est définitivement pas *Disney*, il suffirait d'évoquer ce **Toy Story 2**. Initié comme une suite direct-to-video, le projet a pris des proportions telles, qualitativement parlant, qu'il devenait inconcevable de ne pas le sortir en salles. Bref, quand on demande aux gars de Pixar de faire de l'immédiatement consommable, ils se débrouillent pour faire de l'exceptionnel. Et, avec ses 219 millions de dollars engrangés (pour l'instant !) sur le seul territoire américain, ce «produit vidéo» démontre pour la troisième fois consécutive la relation de confiance démente qui s'est installée entre le studio et son public. Il n'y a pas de secret. Les animateurs de chez *Pixar* se considèrent eux-mêmes comme des spectateurs. Il savent que l'effet de surprise du premier film est passé, mais que le profil de leurs personnages a été parfaitement intégré. Et dès les premières minutes, ils démarrent au quart de tour, reprenant pile-poil leur communauté de jouets là où ils l'avaient laissée. Le cow-boy Woody, devenu un «collector», se fait kidnapper par des collectionneurs affairistes. Le jouet, entre les mains d'adultes, est devenu une marchandise. Et ce n'est pas un hasard si, partie à sa recherche, la troupe de ses collègues va se perdre dans les rayons d'un supermarché, découvrant sa double nature, à la fois objets de mercantilisme et réceptacle de rêves d'enfants.
L'équipe de *Pixar*, composée essentiellement d'adultes qui reconnaissent leurs réflexes de gosses attardés, se met l'air de rien en scène, cumulant tous les «produits» de sous-culture dont elle est elle-même avide (bédés, jeux vidéo, soluces et autres produits dérivés). Idée géniale qui résume bien tout l'enjeu de cette fausse séquelle : Buzz L'Eclair, devenu conscient de sa condition, se retrouve nez-à-nez avec un double vierge de toute expérience, ni jouet, ni produit, mais véritable personnage de fiction, existant bien au-delà de l'univers qui l'a vu naître. Ça a l'air compliqué dit comme ça, mais on vous rassure. Mené tambour battant sous un véritable déluge de gags, **Toy Story 2** n'a, on s'en doute, rien d'un pensum. Mais sa condition de «produit», de «film grand public», n'entache tout simplement jamais sa capacité naturelle à être un film sincère et intelligent. Comme quoi on peut être beaucoup de choses à la fois.

Rafik DJOUMI

USA. 1999. Réal.: John Lasseter, Lee Unkrich, Ash Brannon. Scén.: John Lasseter, Pete Docter, Ash Brannon, Andrew Stanton. Mus.: Randy Newman. Prod.: Helene Plotkin, Karen Robert-Jackson pour Pixar Animation Studios/Walt Disney Pictures. Voix en VO : Tom Hanks, Tim Allen, Joan Cusak... Voix en VF : Jean-Philippe Puymartin, Richard Darbois, Barbara Tissier, Dominique Paturel... Dur.: 1 h 33. Dist.: Gaumont Buena Vista International. Sortie le 2 février 2000.

Interview : JOHN LASSETER (réalisateur)

Au départ, *Toy Story* 2 devait faire partie des suites que *Disney* développe pour le marché de la vidéo. Que s'est-il passé ?

L'idée d'une séquelle a été débattue dès la sortie du premier. Pour *Disney*, ce système de suite s'inscrit dans une logique de business. Lorsque nous avons discuté, j'ai senti que la seule raison qui pouvait nous faire faire une suite à **Toy Story** était d'avoir une histoire qui motivait cela, et qui en conséquence serait différente de la première. A la fin du premier, Buzz L'Eclair a fini par accepter sa condition de jouet. Il n'y a donc plus d'enjeu à ce niveau. On n'allait pas raconter à nouveau cette histoire. Mon bureau est embouteillé de jouets dont certains sont aujourd'hui très rares et recherchés. Et quand mes enfants viennent me rendre visite, ils s'emparent de ces jouets et, pour moi, c'est le cauchemar. Un jour, je me suis fait la réflexion que je n'avais rien appris du premier **Toy Story**, à savoir que la raison d'être d'un jouet est qu'un enfant joue avec. Et je me retrouvais à paniquer alors qu'entre les mains de mes enfants, ces jouets reprenaient vie. L'idée de cette suite a ainsi progressivement pris forme. Normalement, les suites direct-to-video de *Disney* sont produites par les filiales à l'étranger. Mais nous voulions nous en occuper nous-mêmes. Très vite, il est apparu évident que tout le monde à *Pixar* en attendait un certain niveau de qualité, et c'est ainsi que nous nous sommes retrouvés à en faire un film de cinéma.

Vous rendez hommage aux jouets en utilisant des ordinateurs qui, précisément, tendent à remplacer dans le cœur des enfants ces jouets.

Les enfants ont un rapport charnel avec les jouets. Ils les prennent et les investissent de leur imagination. **Toy Story** rendait hommage à ça. J'adore les jeux vidéo, et je n'ai nullement l'intention de faire leur procès, mais il me semble qu'ils n'offrent pas ce type de relation d'identification, d'investissement. Je n'imagine pas un enfant dormir avec sa console de jeux. Mes enfants jouent beaucoup aux jeux vidéo. C'est une toute autre manière d'aborder le jeu. Je suis étonné par leur capacité à rentrer dans l'univers de ces jeux, mais surtout de voir d'autres enfants les regarder évoluer dans cet univers et partager avec eux leur expérience. Dans un cas comme dans l'autre, il y a une création de monde imaginaire qui leur appartient, mais quand par la suite ils prennent des legos, on s'aperçoit qu'ils refont les mêmes gestes que les générations précédentes.

Les enfants comprennent-ils vraiment tout l'humour du film ?

Ces films sont vraiment grand-public, au sens large du terme. Il est pour nous important que des adultes sans enfant ou des adolescents puissent également y prendre plaisir. Les personnages des jouets sont construits sur des modèles humains auquel le public adulte peut très facilement s'identifier, avec plusieurs niveaux de lecture, et des gags que chacun comprend en fonction de son âge et de son expérience. Pour nous, les ani-

mateurs, il serait inconcevable de passer le temps que nous passons sur ces films, sans en retirer quelque chose sur le plan personnel, sans que cela nous amuse. Nous sommes de grands amateurs de cinéma et nous avons truffé cet épisode de références à d'autres films, certaines sont plus fines que d'autres. Ce n'est pas un coup de coude que nous faisons aux parents. C'est juste que ça nous amuse.

Le jeu *Final Fantasy* va faire l'objet d'un long métrage en images de synthèse mettant en scène des humains créés sur ordinateur. Est-ce que cette concurrence vous a motivé dans la création de l'humain photo-réaliste de *Toy Story* 2 ?

Je ne suis pas au courant de ce projet. Pour ce qui est de la concurrence, c'est comme si l'on demandait à Steven Spielberg si l'utilisation de la Panavision chez d'autres cinéastes le gêne. L'image de synthèse n'est rien qu'un outil et doit être jugé comme tel. Et si ce domaine avance à pas de géant, sur le plan de la technique, n'oublions jamais que son seul but est de servir notre propre créativité. Je suis un Américain, ce qui veut dire que je crois très fort aux bienfaits de la concurrence et de la compétition. Sinon, il est commun de vouloir raconter une histoire en ayant recours à un personnage humain, mais il en va autrement dans le domaine de l'animation. Mes professeurs à *Disney* m'avaient expliqué pourquoi personne ne voulait jamais animer le prince. Il est toujours le plus réaliste des personnage. Il doit se déplacer de façon réaliste. Le public accepte les défauts d'animation d'un daim en train de courir, mais il connaît parfaitement le comportement humain et repère immédiatement ce qui ne va pas. Et s'il est plus difficile d'obtenir le réalisme du prince, il est souvent improbable de lui conférer une réelle crédibilité. Il y a un contrat tacite à Pixar qui fait que nous tendons toujours à caricaturer nos personnages humains, à en faire des cartoons. C'est pour nous beaucoup plus amusant à faire, plus créatif, et cela permet à nos personnages d'être immédiatement crédibles à défaut d'être réalistes.

Propos recueillis par **Rafik DJOUMI**

FANTASTIA 2000

Composé de huit sketches musicaux, **Fantasia 2000** est une excellente surprise de la part de *Disney*. Mais il est vraiment dommage que les entractes entre les épisodes, où quelques guest-stars tentent désespérément d'être drôles, ternissent un spectacle où l'animation et la musique sont en parfaite osmose.

1) *Beethoven, « Cinquième Symphonie»*. Les quatre accords les plus connus aux monde sont mis en image dans une danse onirique de formes colorées. Un peu trop abstrait pour être honnête, mais tout à fait regardable.

2) *Respighi, «Les Pins De Rome»*. Ballet de baleines quittant peu à peu leur élément pour nager gracieusement dans les airs, ou comment détourner une musique symphonique un peu lourde en un vibrant appel au surréalisme. Un prodige d'animation technique et le rêve de tout hippie porté à l'écran. Du génie à l'état pur.

3) *Gershwin, «Rhapsody In Blue»*. Aux antipodes du précédent épisode, un sketch minimaliste aux couleurs vives, résolument rétro. Le graphisme est un hommage à Al Hirschfeld, caricaturiste de l'Amérique des années trente. Trois vies se croisent sur fond de jazz symphonique : un ouvrier de chantier voulant être musicien, un pauvre gars à la recherche d'un emploi (ouvrier de chantier si possible) et une petite fille mélancolique. Magnifique.

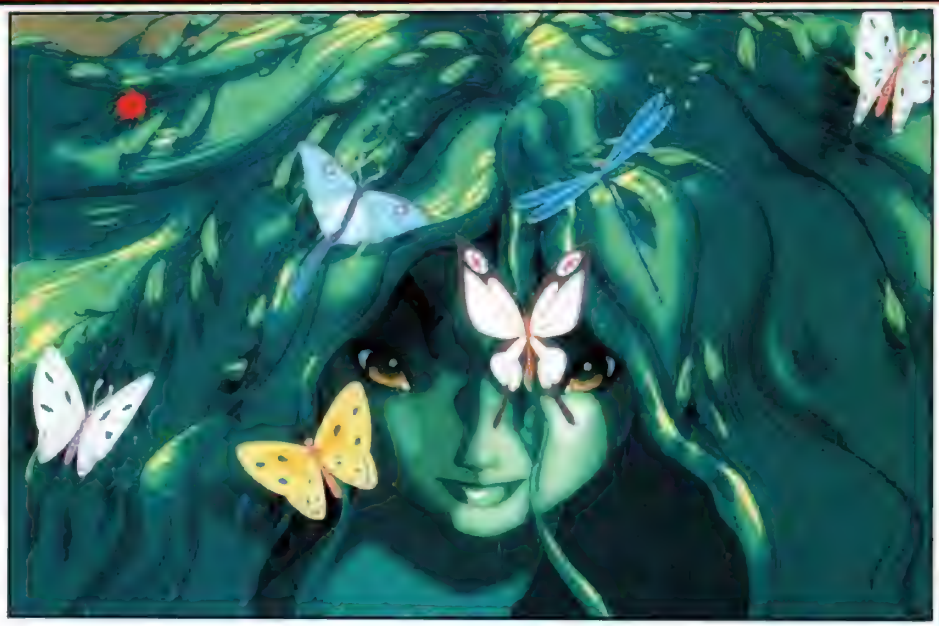
4) *Chostakovitch, «Concerto Pour Piano n° 2»*. Episode le plus classique du lot tiré d'un conte d'Andersen, «Le petit soldat de plomb». Un beau graphisme et un choix intéressant de couleurs et textures. Mignon, sans plus.

5) *Saint-Saëns, «Le Carnaval Des Animaux (Final)»*. Celui-là, c'est le moins bon techniquement. On l'oublie facilement d'autant plus qu'il ne dure que deux minutes. Un flamand rose chamboule toute une chorégraphie, orchestrée par ses pairs, en jouant avec un yo-yo.

6) *Dukas, «L'Apprenti Sorcier»*. Cet épisode, présent dans le premier **Fantasia**, a traumatisé lors de ses rediffusions télé pas mal de gamins (l'auteur de ce texte y compris). La séquence où Mickey se retrouve encerclé par des balais animés reste un classique, même soixante ans après sa réalisation.

7) *Elgar, «Pomp and Circumstance, Marche 1, 2, 3, 4»*. La marche d'Elgar était une symphonie initialement composée pour convenir à n'importe quel événement de fête, et devient pour l'occasion une ode à l'amour fou. Donald, assistant de Noé (relégué au second plan), cherche inlassablement sa Daisy dans une arche remplie à ras bord, alors que le déluge divin engloutit peu à peu la Terre.

8) *Stravinsky, «L'Oiseau De Feu»*. La nature, sous les traits d une fée bienfaitrice, combat une créature de flammes, puis succombe et ressuscite peu à peu, secondée par un cerf. On pense fortement à **Princesse Mononoké**, sans pour autant que cela soit gênant. Terrifiant et triste à la fois, un épisode final proche de la perfection.



Sketche «L'Oiseau De Feu».

Si le premier **Fantasia** tenait du *Disney* expérimental, cette séquelle est nettement plus aboutie et mieux rythmée. De plus, ce sera certainement le seul dessin animé *Disney* de la décennie sans passages chantés, sans happy-end gluante ni héros énervant. Vous feriez mieux d'en profiter !

Erich VOGEL

Fantasia 2000. USA. 1999. Réal.: Pixote Hut, Hendel Butoy, Eric Goldberg, James Algar, Francis Gelbas, Gaëtan et Paul Brizzi, Don Hahn. Dir. de l'animation : Hendel Butoy. Superviseur des effets visuels et coordinateur artisitique : David Bossert. Chefs d'orchestre : Leopold Stokowski, James Levine, Bruce Broughton. Prod.: Donald W. Ernst pour Walt Disney Pictures.. Dist.: Gaumont Buena Vista International. Dur.: 1 h 20. Sorti le 1er janvier 1999.

CARRIE

Après **Scarface** en avril de l'année dernière, le distributeur *Carlotta Films* poursuit sa rétrospective Brian De Palma avec **Carrie**. Dans les mois prochains sortiront dans des copies remastérisées **Pulsions**, **Blow Out** et **Obsession**, et on encourage tous ceux qui ont découvert ces titres sur petit écran (et souvent en VF format recadré) d'aller juger de la différence sur grand.

En 1976, Brian De Palma est encore à la recherche d'un vrai succès public. Ses premiers films (**Greetings**, **Hi Mom**...) furent distribués dans ces circuits confidentiels ; quoique remarqué, **Sœurs de Sang** ne surfa pas au sommet du box-office ; quant à **Phantom of the Paradise**, il connut une sortie dans une salle à New York, quand même ! A l'époque, le premier roman d'un jeune auteur circule dans les bureaux hollywoodiens. Se déroulant dans un univers parfaitement réaliste, «Carrie», signé d'un certain Stephen King, se prêterait parfaitement à une adaptation cinématographique. C'est en tout cas ce que pense Brian De Palma, qui pousse son producteur de **Phantom**... à acheter les droits du livre. Comme on dit, le reste appartient à l'Histoire.

Trois ans après le carton mondial de **L'Exorciste**, De Palma va lui aussi orchestrer un combat symbolique entre Dieu et le Diable, mais raconté cette fois du point de vue de l'adolescente. Parce qu'elle vit sous l'emprise d'une mère bigote qui lui refuse son statut de femme en devenir, la jeune Carrie White, en plein traumatisme post-menstruel, ne parvient pas à s'intégrer dans sa classe. Souffre-douleur de ses «camarades», elle sera invitée au bal de fin d'année par le bellâtre de sa promotion, Tommy Ross, première étape d'une farce humiliante dont elle se vengera grâce à ses pouvoirs télékinésiques dans un final anthologique.

Souvent copié mais jamais égalé, **Carrie** a longtemps été, avec **La Nuit des Masques** de Carpenter, le fer de lance de la vague de films pour ados des années 80, avant que **Scream** ne remette récemment le genre au goût du jour et n'impose comme standard une forme de néant culturel. Car si **Carrie** impressionne encore aujourd'hui, c'est parce qu'il plaque sur son intrigue linéaire des valeurs dramaturgiques fortes : l'histoire de Cendrillon bien sûr, mais aussi le vilain petit canard qui se rêve cygne. A ce titre, la progressive transformation physique de Carrie/Sissy Spacek, de rejeton mal dans sa peau en reine du bal, raconte littéralement l'adolescence, là où l'ambition d'un **Scream** est d'en massacrer, des adolescents. L'âge ingrat est ici représenté dans toutes ses contradictions (voir le personnage de Tommy Ross, le prince charmant à la fois complice et victime de la farce), ou même envisagé sous l'angle de la filiation directe (Carrie et sa mère).

Une approche résolument auteurisante (et souvent bouleversante) que le formalisme de De Palma va rendre accessible au plus grand nombre. A l'arrivée : un très grand film d'horreur populaire.

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1976. Réal.: Brian De Palma. Scén.: Lawrence Cohen d'après le roman de Stephen King. Dir. Phot.: Mario Tosi. Mus.: Pino Donaggio. Prod.: Paul Monash. Int.: Sissie Spacek, Piper Laurie, Amy Irving, John Travolta, Nancy Allen... Dur.: 1 h 28. Dist. Carlotta Films. Sortie le 2 février 2000.

SIMPLEMENT IRRÉSISTIBLE

Il serait bon de se demander ce qui passe par la tête d'un exécutif des studios lorsqu'il donne le feu vert à un script quelconque. Car celui de **Simplement Irrésistible** est loin de l'être, irrésistible. Produit par Jon Amiel (réalisateur de sucreries telles que **Sommersby** ou **Haute Voltige**), il dépasse le stade de la mièvrerie pour parvenir à un résultat d'une débilité confondante. Jugez par vous-même...

Amanda est une jeune new-yorkaise qui a hérité du restaurant de sa mère, mais ses talents de cuisinière laissent à désirer. Un jour qu'elle arpente le marché de la ville, elle fait deux rencontres qui vont bouleverser sa vie. La première avec un bonhomme bizarre qui va lui remettre un crabe facétieux (!). La seconde avec Tom Bartlett, jeune et beau responsable d'un grand magasin. Au premier coup d'œil, Tom et Amanda vont tomber amoureux l'un de l autre. Ce sera au crabe de les réunir et de donner à la belle des dispositions pour la grande cuisine. Mais la magie ne fonctionne pas toujours comme on le voudrait...

Les fans de ***Buffy*** vont dérouiller ! Jamais ils n'auront vu leur idole aussi enlaidie par une photo insipide. Des personnages secondaires apparaissent et disparaissent de l'histoire sans qu'on comprenne vraiment leur fonction. Une belle jeune femme rote à table mais elle a le droit, ce n'est pas elle qui est censée être irrésistible. Le crabe a beau être facétieux, il n'en est pas moins animé par des câbles très apparents. C'est certain, la magie fonctionne ! Quant au sympathique Sean Patrick Flannery, il se demande encore ce qu'il fout dans cette panade. Finalement, la réplique la plus révélatrice du film est prononcée par un cuistot dans un français parfait : «Nous nageons dans une flaque de merde !». Le spectateur amorphe pourra acquiescer sans problème.

Stéphane MOÏSSAKIS

Simply Irresistible. *USA. 1999. Réal.: Mark Tarlov. Scén.: Judith Roberts & Elisabeth Robinson. Dir. Phot.: Robert M.Stevens. Mus.: Gil Goldstein. Prod.: Jon Amiel, Joseph M.Carraciolo Jr. et John Fiedler pour Regency Enterprises/Polar. Int.: Sarah Michelle Gellar, Sean Patrick Flannery, Dylan Baker, Chrisopher Durang, Patricia Clarkson, Betty Buckley... Dist.: UFD. Dur.: 1 h 36. Sorti le 22 décembre 1999.*

INTRUSION

Certains films fantastiques se foutent royalement de leur public. Sous prétexte de raconter une histoire «adulte», en la traitant sous l'angle psychologique, ils oublient toute notion de spectacle, de suspense, d'émotion, et au final abandonnent toute tentative de cohérence cinématographique. Les plaisirs du genre sont donc occultés. Ecrit et réalisé par Rand Ravich (scénariste de **Candyman 2**, un as !), **Intrusion** fait partie de ces films. A la limite, il pourrait même figurer d'exemple à ne pas suivre pour les générations de cinéastes à venir.

Durant une mission spatiale de routine, l'astronaute Spencer Armacost perd le contact avec la Terre pendant deux minutes. A son retour, il est fêté en héros national, mais sa femme Jillian n'est pas bien sûre de reconnaître en lui l'homme qu'elle aime. Peu à peu, ses nuits sont envahies de cauchemars sombres. Et si le corps de Spencer avait été possédé par un alien ? Et si les jumeaux qu'elle porte en elle n'étaient pas humains ? Et si on partait avant la fin ?

Comme si le simple mépris du genre ne suffisait pas, **Intrusion** fait preuve d'un amateurisme stupéfiant pour une production de ce standing. Témoin la scène où Johnny Depp (bien obligé d'éponger les dettes de sa première réalisation) et Charlize Theron improvisent une discussion sur fond de bannière étoilée. Pour palier le manque d'action, la caméra de Ravich fait des travellings gauche-droite-gauche dont on se demande encore la signification. Lelouch n'aurait pas fait mieux ! La trame reprend celle de **La Mutante 2** et de **Rosemary's Baby**, mais oublie de relier les scènes entre elles. Le résultat relève donc du gros bug hollywoodien comme on en voit rarement. A l'heure où **Sixième Sens** prouve au monde entier qu'il est encore possible de faire du cinéma fantastique sobre et émouvant, **Intrusion** et son propos «intello» laissent tout de même un sale goût dans la bouche.

Stéphane MOÏSSAKIS

The Astronaut's Wife. *USA. 1999. Réal. et Scén.: Rand Ravich. Dir. Phot.: Allen Daviau. Mus.: George S. Clinton. SPFX.: Kevin Yagher, Sony Pictures Imageworks Inc. Prod.: Andrew Lazar pour Mad Chance/New Line Cinema. Int: Johnny Depp, Charlize Theron, Joe Morton, Clea Duvall, Nick Cassavetes, Tom Noonan... Dur.: 1 h 44. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sorti le 17 novembre 1999.*

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

Tourné pour la *Fox* cinq ans après **20.000 Lieues sous les Mers** de *Disney* et deux ans avant **L'Ile Mystérieuse** produit par le tandem Charles Schneer/Ray Harryhausen pour la *Columbia*, **Voyage au Centre de la Terre** est avant tout le triomphe artistique d'un homme, le producteur/scénariste Charles Brackett. Ses collaborations avec Lubitsch et Billy Wilder lui ont permis de développer un humour brillant, qu'il fait passer par des dialogues plein d'esprit. Un talent qu'il met à profit dans son adaptation du roman de Jules Verne, qui suit l'expédition souterraine du professeur Lindenbrock (James Mason, impeccable), après des scènes d'exposition bourrées de péripéties sérialesques à la Indiana Jones dans une Ecosse Victorienne qui rappelle **La Vie Privée de Sherlock Holmes** et **C'Etait Demain**. Une aventure passionnante, où le fougueux scientifique et ses compagnons traversent des décors fabuleux (la forêt de champignons, l'océan souterrain...) et affrontent des monstres préhistoriques terrifiants (les trucages sont étonnants), le tout magnifié par un cinémascope somptueux et par les accords menaçants de la musique de Bernard Herrmann. Même la réalisation fonctionnelle de Henry Levin ne parvient pas à entamer la magie du spectacle qui s'offre à nos yeux. **Voyage au Centre de la Terre** est tout simplement une redécouverte qui s'impose et le plus bel hommage à Jules Verne dont on puisse rêver.

Cédric DELELÉE

Journey to the Center of the Earth. *USA. 1959. Réal.: Henry Levin. Scén.: Charles Brackett et Walter Reisch, d'après Jules Verne. Dir. Phot.: Léo Tover. Mus.: Bernard Herrmann. Prod.: Charles Brackett pour 20th Century Fox. Int.: James Mason, Pat Boone, Arlene Dahl, Diane Baker... Dist.: Carlotta Films. Dur.: 2 h 10 Sorti le 8 décembre 1999.*

PALMARES 99

Didier Allouch

1 - Matrix
2 - Le Projet Blair Witch
3 - South Park
4 - 1001 Pattes
5 - Pleasantville

5 - Faculty
4 - Star Trek Insurrection
3 - Peut-être
2 - Wild Wild West
1 - La Fin des Temps

Rafik Djoumi

1 - Le 13ème Guerrier
2 - 1001 Pattes
3 - Mon Voisin Totoro
4 - La Momie
5 - Matrix
Beloved

5 - Wild Wild West
4 - Beowulf
3 - Souviens-toi... l'Eté Dernier 2
2 - Carrie 2
1 - Mystery Men

Damien Granger

1 - Le 13ème Guerrier
2 - Matrix
3 - Dans la Peau de John Malkovich
4 - Vorace
5 - La Fiancée de Chucky

5 - Star Wars - Episode 1
4 - Star Trek Insurrection

Le 13ème Guerrier, élu meilleur film 1999 par le gratin de la presse fantastique.

3 - Faculty
2 - Mystery Men
1 - Souviens-toi... l'Eté Dernier 2

Vincent Guignebert

1 - Mon Voisin Totoro
2 - Le 13ème Guerrier
3 - Babe : le Cochon dans la Ville
4 - Dans la Peau de John Malkovich
5 - 1001 Pattes
Hors concours : Silent Hill

3 - La Fin des Temps
2 - Hantise
1 - Singapore Sling

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A : Didier Allouch. R.D.: Rafik Djoumi. D.G.: Damien Granger.
V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters.

	DA	RD	DG	VG	JPP
Dans la Peau de John Malkovich	4		5	5	5
Dogma	3	4			
La Fin des Temps	0	0	2	0	2
Jin-Roh		5	5		
La Maison de l'Horreur	2	4	5		4
Mon Voisin Totoro	5	6	5	6	
La Nuit des Chauve-souris	1		4		
Peur Bleue	3	0	4		
Princesse Mononoké	5	6	6		
Sixième Sens	5	5	6	3	4
Star Wars Episode 1 : La Menace Fantôme	2	1	0	4	2
Sleepy Hollow	6		6	2	4
Stigmata	2	1	3		
Toy Story 2	5	5		5	

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINÉMA

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS (Métro St-Georges)
Tél.: 01 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de 2.000 K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.

photos de films - portraits d'acteurs couleurs et N&B - affiches françaises, américaines et italiennes - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - laserdics d'occasion - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.

- Catalogue Vidéo = 6,70 F en timbres / Catalogue 4 000 photos glacées Noir et Blanc, 18x24 cm (15 F pièce) = 11,50 F en timbres / Catalogue 9 000 photos couleurs, 10x15 cm (10 F pièce) = 16 F en timbres
Les 3 catalogues = 16 F en timbres.

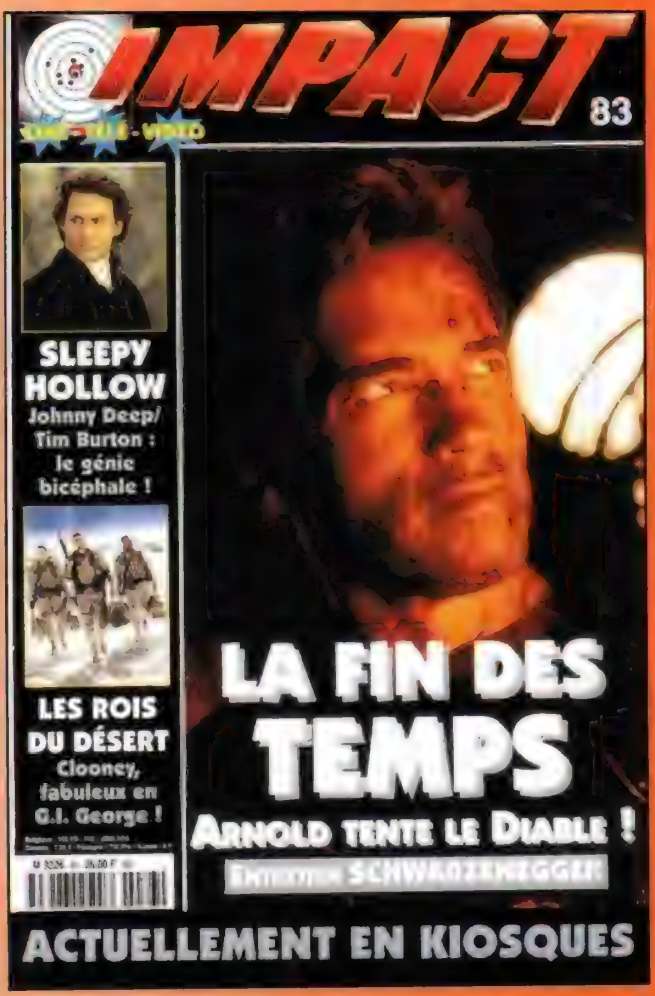
EN 4E VITESSE

DE MARDI À VENDREDI
11H-13H et 15H-19H30
SAMEDI 11H30-19H

PRODUCTION
DIRECTOR
CAMERA
TAKE
SCENE
DATE

Affiches de Cinéma
anciennes et récentes
Photos, dossiers de presse...

01 42 03 72 89 (7/8 à RL)
17 RUE DE LA VILLETTE PARIS 19 - M° JOURDAIN



TOUS AUX MANIFS !

■ La Direction Cultures et Fêtes de la Mairie de Grande-Synthe organise du 1er au 23 avril une exposition Siudmak avec 80 originaux. Cette manifestation s'organise autour de trois thèmes. 1 - Les origines de la SF et du Fantastique. 2 - Notre perception du monde est-elle aussi fantastique que la réalité. 3 – Notre monde au-delà du IIIème millénaire. Un quatrième thème (les poitrines généreuses dans les films de vampire) a malheureusement été écraté au dernier moment. Dommage. On se renseigne quand même au 03 28 23 65 59.

■ L'association Ciné Passion 16 organise du 12 au 31 janvier un joli festival intitulé «Quand les dessins bougent !». Cette manifestation se déroulera dans plusieurs cinémas de Charente (Angoulême, Barbezieux, Chalais, Chasseneuil, Confolens, La Rochefoucauld, Marthon et Rufec) et proposera à un public qu'on espère nombreux de découvrir la crème du cinéma d'animation. Lisez plutôt : **Princesse Mononoké**, **Mon Voisin Totoro**, **Le Tombeau des Lucioles**, **Akira**, **Perfect Blue**, **Ghost in the Shell**, **Jin-Roh**, **Le Géant de Fer** et **Le Château des Singes**. On a connu pire programmation ! Pour tout renseignement, appelez le 05 49 87 47 07 ou le 05 45 31 23 77.

■ Deuxième édition du FFF, le Fetisch Film Fest, du 23 février à mi-mars, dans les cinémas Action Christine et Espace Saint-Michel à Paris. Les organisateurs nous ont envoyé les tarifs d'insertion publicitaire dans leur catalogue. C'est sympa, mais on aurait préféré connaître le programme ! Les amateurs pourront toujours se reporter à *Pariscope*, the baillebeul of the cinéphile.

■ Le Cinéma Racine Odéon (6 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris. Tél.: 01 43 26 19 68) a passé la barre des 100 Nuits. Carrément. La 101ème, le 5 février à minuit sera une «Spéciale Manga» avec **Galaxy Express 999**, **Arion**, **Ranma 1/2** et **Les Héros de la Galaxie**. En attendant **Le Seigneur des Anneaux**, on pourra également se rendre le 26 février à La Nuit Peter Jackson avec au programme **Braindead**, **Les Feebles** et **Heavenly Creatures**.

■ La Maison des Jeunes et de la Culture de Sens organise le CLAP 89,13ème Festival International de Court Métrage Amateur, qui aura lieu les 7, 8 et 9 avril 2000. Ce festival a pour but de promouvoir le cinéma amateur : il offre aux réalisateurs la possibilité de présenter leur film au public, les récompense, les encourage à persévérer dans leurs créations *(ça part d'un bon sentiment, mais c'est pas sympa pour ceux qui n'ont absolument aucun talent !)*. Les amateurs de cinéma peuvent dès maintenant envoyer leur films, et ce avant le 12 février 2000, à : M.J.C., CLAP 89, 3 place Etienne Dolet, 89100 Sens. Pour toute info supplémentaire : 03 86 83 86 00.

■ L'Association des Réalisateurs et Auteurs Indépendants cherche des scénarios, durée maximale de 42 minutes. Après sélection, trois films seront produits. Les mêmes recherchent des courts et moyens métrages, sur format vidéo uniquement, pour une projection. Tout cela reste assez flou, mais Eric est là pour vous renseigner au 01 42 01 57 07.

■ Les soirées BIS à la Cinémathèque Grands Boulevards, c'est à la Cinémathèque Grands Boulevards et nulle part ailleurs (42 Bd de Bonne Nouvelle, 75010 Paris. Je vais me recycler en voix off sur *Canal* si ça continue). Le 21 janvier, «Paul Naschy, le loup-garou espagnol» avec **La Furie des Vampires** et **Dans les Griffes du Loup-garou**. Le 4 février, «L'enfer du cinéma japonais 2» avec **Désirs Humides : 21 Ouvreuses en Scène** et **Kung Fu Hara-kiri**. Le 18 février, «Les frères Corbucci» avec **L'Homme qui Rit** et **James Tont**. Absolument, **James Tont**, dont voici d'ailleurs le synopsis en exclusivité : «Un agent secret sicilien, James Tont, doit déjouer les plans du diabolique Goldsinger qui a caché des codes secrets à l'intérieur des tubes du moment (Frank Alamo, Sylvie Vartan, Johnny Hallyday...». Vraiment top délire, les gars !

Joe la Manif

Enfin ! Quelque chose de nouveau à l'ouest.

UN FUTUR COMPOSÉ

BOUTIQUE ET V.P.C.

22 rue Bouillon
RECOUVRANCE
29200 BREST
✆ / Fax 02.98.45.05.60

Ouvert du
Lundi au Samedi
10h15 - 12h15
14h00 - 19h00

STAR WARS - STAR TREK - BABYLON 5 - BUFFY
X-FILES - SPAWN - BATMAN - X-MEN - SPIDERMAN
FATHOM - SUPERMAN - DARKNESS - DAREDEVIL...

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !

Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 vidéo du **VAMPIRES** de John Carpenter, ou l'une des 20 invitations valables pour deux personnes pour **SLEEPY HOLLOW** (joindre une enveloppe timbrée à votre adresse pour l'envoi).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, un t-shirt (**LA NUIT DES CHAUVES-SOURIS**), ou une affichette (**SLEEPY HOLLOW, PEUR BLEUE, LA NUIT DES CHAUVES-SOURIS, PRINCESSE MONONOKÉ**) ou le roman «LA LÉGENDE DE SLEEPY HOLLOW», ou encore un numéro de *MAD MOVIES* ou *IMPACT* manquant à votre collection.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

actualité cinéma
sortie le 9 février

SLEEPY

Katrina Van Tassel (Christina Ricci) & Ichabod Crane (Johnny Depp plus burtonien que jamais) : des amants qui rentrent dans la légende...

HOLLOW

le rêveur éveillé

TIM BURTON

Pour Tim Burton, faire des films est plus qu'une profession de foi, c'est tout simplement un don. La preuve, l'éternel enfant d'Hollywood vient d'ajouter un nouveau chef-d'œuvre à son palmarès avec ce SLEEPY HOLLOW on ne peut plus logique dans son parcours. Après avoir pastiché les films de science-fiction des années 50 avec MARS ATTACKS !, il rend cette fois hommage aux films d'horreur des années 60, les HAMMER, les Mario Bava, qui ont bercé son enfance. SLEEPY HOLLOW, c'est un cavalier sans tête qui manie l'épée avec dextérité, une ambiance gothique, des couleurs surréalistes, des décapitations cartoonesques... Une fois encore, Tim Burton se fait plaisir, livre un concentré de son œuvre, de BEETLEJUICE à ED WOOD en passant par L'ETRANGE NOËL DE MONSIEUR JACK. Quand on lui demande de s'exprimer au sujet de SLEEPY HOLLOW et du genre en général, les mots qui reviennent le plus souvent dans sa bouche sont «contes» et «légendes». Soit les limites de l'univers dans lequel il se sent à l'aise...

Sleepy Hollow marque votre première véritable incursion dans le film d'horreur. Pourquoi avoir choisi de raconter cette histoire ?

Aux Etats-Unis, il y a très peu de contes horrifiques ou de légendes, mais tout le monde connaît l'histoire du cavalier sans tête. Elle se transmet de génération en génération et elle a marqué ma mémoire de manière indélébile. Le plus amusant, c'est que je ne l'ai pas découverte en lisant la nouvelle de Washington Irving mais à la vision du dessin animé de Walt Disney qui s'en inspirait. J'ai tout de suite trouvé l'image de ce cavalier sans tête très forte : un homme voué corps et âme à la guerre, qui vient troubler la tranquillité d'un petit village pour récupérer sa tête et se venger de ceux qui l'ont réduit au silence. J'avais

SLEEPY HOLLOW

■■■ envie de faire ma propre version de ce mythe, en donnant de la grâce et de la force aux mouvements de cet homme décapité. C'était aussi pour moi l'occasion de reconstituer, en Angleterre où nous avons tourné, le nord de l'Etat de New-York. C'est une région qui m'a toujours fasciné : tout paraît hanté là-bas ! Par chance, il existait déjà un script adapté de la nouvelle, qui circulait dans les studios depuis plusieurs années et que nous avons retravaillé, le maquilleur Kevin Yagher et moi-même, en collaboration avec le scénariste Andrew Kevin Walker.

Racontez-nous comment vous avez fait pour convaincre un acteur comme Christopher Walken d'incarner le Cavalier Hessois ?

Ça n'a pas été très compliqué. Et pourtant, il déteste viscéralement les chevaux ! Alors, imaginez un peu le cadeau : un personnage dont on ne voit pratiquement jamais le visage *(1)*, qui n'a pas de dialogue à l'exception de quelques râles et qui passe la majeure partie du métrage sur un canasson ! Mais il a été formidable et très patient. Il faut dire que nous avions déjà travaillé ensemble à l'occasion de **Batman le Défi** et que nous nous entendons très bien. Ce que j'aime chez lui, c'est qu'il comprend l'abstraction... En fait, maintenant que j'y pense, je crois qu'aucun des acteurs du film n'aime les chevaux !

L'arrivée d'Ichabod Crane à Sleepy Hollow, en pleine partie de colin-maillard.

C'est bien sûr flagrant dans *Sleepy Hollow*, mais tous vos films baignent dans une ambiance gothique proche des films de la *Hammer*. Seriez-vous d'accord qu'on vous dise que si Joe Dante est le successeur de Roger Corman, alors vous êtes le digne héritier des cinéastes de la *Hammer* ?

Je prends d'abord ça comme un compliment ! C'est vrai que certains films d'horreur, visuellement magnifiques, m'ont vraiment inspiré : **L'Invasion des Morts-vivants**, **La Femme Reptile**, les **Dracula** avec Christopher Lee *(qui fait une apparition dans le film, ndlr)*, ou encore **Le Masque du Démon** de Mario Bava. Davantage que l'histoire, ce sont les images qui restent ancrées dans mon esprit. Pour moi, le cinéma est un media visuel. Il ne suffit pas que les images soient belles, elles doivent aussi être évocatrices, fortes et communicatives. Dans les années 30, les films d'horreur produits par *Universal* étaient splendides. Puis le genre a longuement abandonné toute ambition esthétique jusqu'à l'apparition de la *Hammer* et de Mario Bava. Les films de la *Hammer* ont vraiment su réconcilier l'horreur et la beauté. Il faut dire que les réalisateurs étaient excellents, ils pensaient le genre comme la représentation visuelle d'un folklore particulier.

Ce qui est incroyable, c'est qu'aujourd'hui on vante la beauté des films de Terence Fisher, alors qu'à l'époque ils étaient avant tout considérés comme violents...

Oui, c'est complètement dingue ! Il ne s'agit de rien d'autre que de simples contes horrifiques dont la plupart des histoires étaient assez grotesques. Je suis toujours stupéfait par les gens qui ne savent pas faire la distinction entre les contes, le fantastique, et ces films censés être simplement fun où tout le monde se tire des-

opinion

au cœur du patrimoine

Il est des films qu'on contemple comme dans un rêve éveillé. Des images qui hantent vos songes et qui donnent la sensation qu'une porte a été ouverte sur un imaginaire obsédant. Des films dans lesquels on se jette à corps perdu pour effectuer un voyage dont on ne reviendra peut-être pas. **Sleepy Hollow** est de ceux-là.

Dans la Nouvelle-Angleterre de la fin du siècle dernier, un jeune enquêteur new-yorkais idéaliste et aussi étourdi qu'arrogant du nom d'Ichabod Crane (Johnny Depp, plus lunaire que jamais) est envoyé par les autorités dans le village de Sleepy Hollow. La raison de sa présence : y découvrir le responsable d'une récente série de meurtres, meurtres d'autant plus mystérieux que les victimes sont décapitées et que leurs têtes demeurent introuvables. Selon les villageois, l'explication serait surnaturelle puisque la croyance populaire attribue ces sanglants agissements au fantôme d'un cavalier sans tête. Faisant fi des superstitions, Ichabod met à profit ses facultés de déduction et des techniques d'investigation modernes afin de prouver qu'il existe une solution rationnelle à tout cela. Il est loin de se douter qu'à Sleepy Hollow, les légendes et les spectres sont une réalité...

Tim Burton excelle à décrire les habitants de cette bourgade perdue dans les bois : derrière une apparente normalité se cachent de terribles secrets dans lesquels tout le monde se retrouve impliqué. A cet égard, **Sleepy Hollow** ressemble à un **Twin Peaks** version *Hammer* mâtiné de Mario Bava. En amoureux fou du fantastique, Burton offre à nos yeux écarquillés de véritables toiles de maîtres gothiques, qui évoquent aussi bien Terence Fisher et **Le Masque du Démon** que les gravures de Gustave Doré ou la peinture préraphaélite. Visuellement, **Sleepy Hollow** est d'une beauté stupéfiante. C'est bien simple : on n'a jamais vu ça sur un écran de cinéma. Mais **Sleepy Hollow** est aussi un film qui fait peur, même si Burton le saupoudre d'un humour macabre qui n'appartient qu'à lui. Les apparitions du cavalier sans tête sont authentiquement terrifiantes, notamment lors d'un flash-back hallucinant, éclairé par des lueurs d'apocalypse. Quant aux rêves qui troublent le sommeil d'Ichabod, ils sont empreints d'une poésie morbide faisant écho au romantisme à l'ancienne de sa relation avec Katrina Von Tassell, la fille de son hôte, interprétée par une Christina Ricci sublime, dont il est impossible de ne pas tomber amoureux. Comme si ça ne suffisait pas, Burton déploie des scènes de combat et de poursuites dignes des meilleurs films de cape et d'epée qui s'intègrent à une superbe reconstitution historique. Tous ces éléments disparates, toutes ces références convergent vers la création d'un univers unique, qui peut se voir comme l'accomplissement de l'œuvre de Burton puisqu'il y fait passer toutes ses obsessions et cite même ses propres films, que ce soit par le biais d'images ponctuelles ou au détour du casting. Un univers de conte horrifique, fréquenté par des sorcières et traversé d'effets gore cinglants, dont la plus belle image est peut-être celle de cet arbre gigantesque dont l'écorce et les racines charrient des fleuves de sang. Entre cauchemar et conte de fée, transcendé par la partition incandescente de Danny Elfman et offrant à Christopher Walken un personnage certes bref mais inoubliable, **Sleepy Hollow** est tout simplement un chef-d'œuvre.

Cédric DELELÉE

USA. 1999. Réal.: Tim Burton. Scén.: Andrew Kevin Walker sur une idée de Kevin Yagher et Andrew Kevin Walker d'après la nouvelle «The Legend of Sleepy Hollow» de Washington Irving. Dir. Phot.: Emmanuel Lubezki. Mus.: Danny Elfman. SPFX : Kevin Yagher, Mark S. Miller et Joss Williams. Prod.: Scott Rudin, Adam Schroeder, Larry Franco, Francis Ford Coppola et Kevin Yagher pour American Zoetrope, Paramount Pictures et Mandalay Pictures. Int.: Johnny Depp, Christina Ricci, Miranda Richardson, Michael Gambon, Casper Van Dien, Jeffrey Jones, Christopher Walken, Richard Griffiths, Michael Gough, Martin Landau, Christopher Lee... Dur.: 1 h 45. Dist.: Pathé Distribution. Sortie le 9 février 2000.

Ichabod et son protégé, le jeune orphelin Masbath (Marc Pickering) : direction l'arbre des morts.

sus. Pour moi, ils sont bien plus dangereux. J'ai vu les films de la *Hammer* à la télé et j'ai toujours pensé qu'ils étaient cathartiques, qu'ils ne me faisaient aucun mal, bien au contraire.

Quelle est votre définition du fantastique ?

Le fantastique, c'est la réalité ! C'est pour cette raison que je n'aime pas tellement les films de monstres d'aujourd'hui, parce que je n'arrive pas à y croire. J'essaie toujours d'apporter du réalisme dans mes films. La vie elle-même est tellement étrange que lorsqu'on voit un film, même s'il est fantastique, on a besoin qu'il soit crédible. Je me souviens du premier **L'Invasion vient de Mars** comme d'un film qui a su capturer l'essence même de l'enfance. Personne ne considère ce film comme réaliste et pourtant, il n'y a pas meilleur exemple ! Mario Bava a également fait dans le réalisme. Il a su reproduire des choses qui sont en nous. L'important dans le fantastique, c'est le sous-texte. Même si les gens n'en ont pas conscience, c'est important qu'il y en ait un.

A l'exception de *Mars Attacks !*, vous utilisez rarement les effets digitaux, comme si ça vous rebutait...

Il y a certains aspects dans la technologie qui m'intéressent et il y en a d'autres que j'essaie d'éviter. Sur **Sleepy Hollow**, nous avons tenté de limiter au maximum les effets digitaux en post-production. Pour éviter que les acteurs jouent devant un écran bleu, nous avons construit tous les décors sur le plateau. Je voulais, comme dans les vieux films, que les effets spéciaux soient faits en direct sur le tournage, pour qu'on puisse sentir leur présence, qu'ils paraissent réels. Parfois j'ai l'impression que plus vous utilisez des effets spéciaux, moins les images ont d'impact. Ironiquement, plus les effets digitaux s'approchent de la réalité, moins ils sont réalistes. Nous avons eu recours aux images de synthèse pour les scènes les plus compliquées qui impliquaient le cavalier sans tête, mais on a toujours fait en sorte qu'elles s'inscrivent dans une dimension réelle.

Pensez-vous que le regain d'intérêt pour les films d'horreur a été une opportunité pour la réalisation de *Sleepy Hollow* ?

Je ne sais pas... Les films d'horreur ont toujours existé dans le cinéma. Ils sont la continuité des légendes. C'est un genre qui ne peut pas disparaître.

En tant que fan de films de monstres, êtes-vous frustré de ne pas avoir tourné la version américaine de *Godzilla*, finalement réalisée par Roland Emmerich ?

J'aime tellement les **Godzilla** et le personnage que je préfère ne pas y toucher. Et puis c'est un mythe tellement ancré dans la culture japonaise... J'ai visité les studios de la *Toho* au moment où ils en tournaient un. C'était incroyable ! Pour moi, un **Godzilla** ne peut se faire que là-bas. Je suis stupéfait par ce que Emmerich en a fait. Sa version est tellement différente qu'elle n'aurait pas dû s'appeler **Godzilla**. Et c'est l'exemple typique de film où les effets spéciaux digitaux sont mal utilisés et posent problème. Un acteur dans un costume est à mes yeux bien plus crédible que cette créature enfantée par l'ordinateur. Si les versions japonaises ont survécu, c'est parce qu'elles nous font ressentir des choses, qu'elles véhiculent des émotions. Ça fait souvent rire les gens ce type qui écrase une ville miniature dans son costume en caoutchouc, mais n'empêche qu'il continue à avoir du succès !

Le Cavalier sans tête, surgit hors de la nuit et court vers...

Comment travaillez-vous avec Johnny Depp ? Il n'a jamais été aussi bon que dans vos films...

Johnny Depp se fiche de son image : il peut s'enlaidir, jouer les farfelus. J'aime les acteurs qui veulent incarner des personnages et qui vont tout donner pour ça. Il y en a qui sont toujours pareils d'un film à l'autre. Je trouve ça beaucoup plus intéressant de travailler avec un comédien qui aime changer de rôle, se transformer en quelqu'un d'autre. Je recherche constamment cette énergie artistique. J'essaie de faire en sorte que l'acteur avec lequel je travaille s'imprègne de l'esprit du projet. C'est un procédé très organique. J'adore passer du temps avec les comédiens et essayer d'explorer cette zone très particulière qui va rendre les personnages plus vivants et réalistes.

Comme souvent dans vos films, le personnage principal est bizarre, décalé. Vous aimez les gens étranges qui vivent sur une autre planète ?

Ça va peut-être vous paraître fou, mais je trouve ces gens plus nor- ■ ■ ■.

SLEEPY HOLLOW

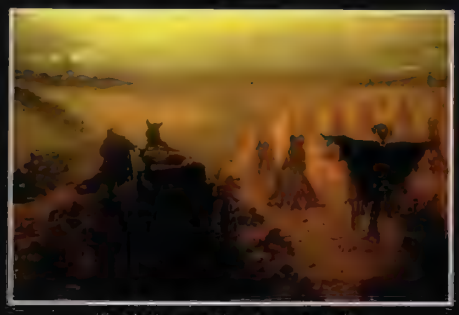
maux que les autres. Pour moi, Ichabod est beaucoup plus humain que les habitants de Sleepy Hollow. J'adore qu'il fasse toujours comme s'il savait de quoi il parle. Après tout, dans la vie, dans le travail, on fait toujours semblant d'en savoir un peu plus que ce qu'on sait vraiment !

La lumière de *Sleepy Hollow* est incroyablement belle. Comment avez-vous travaillé avec Emmanuel Lubezki, le directeur de la photo ?

Nous nous sommes tout de suite bien entendus. Parce que outre les films de la *Hammer* et le cinéma d'épouvante italien, j'aime aussi beaucoup le cinéma d'horreur mexicain des années 60. Comme lui-même est mexicain, il a tout de suite très bien compris ce que j'attendais. Même si tous ces films m'ont inspiré, je n'avais pas envie de simplement les copier. Il a parfaitement assimilé ça et s'est mis dans l'ambiance. Il a donc essayé d'associer la beauté aux émotions que peuvent dégager les images. Au bout de quelques essais, je savais que j'avais trouvé l'homme idéal. Et c'est vraiment la première personne avec qui j'ai pu parler de ces films d'horreur et des films de catch mexicains, les **Santo** et les **Blue Demon** ! On s'amusait à dire qu'on était en train de faire avec **Sleepy Hollow** une version plus fortunée de ces séries B !

Il paraîtrait que *Sleepy Hollow* aurait eu quelques problèmes avec la censure suite aux nombreuses décapitations...

En fait, on a écopé de la classique interdiction aux moins de 17 ans non accompagnés. Je trouve



Calèche, moulin, épouvantail : retour à la tradition...

que c'est injustifié parce que j'ai moi-même grandi en voyant des films comme celui-là. Et je ne suis pas devenu serial-killer ! Mais aux Etats-Unis, le système de censure est très spécial, presque arbitraire. De toute façon, j'ai toujours eu des problèmes avec eux. Je ne comprends pas les membres de la commission. Au lieu de prendre le problème de face, ils biaisent et ont une approche puritaine des choses. Franchement, la façon dont les informations sont présentées dans les journaux télévisés est bien plus dure. C'est là, dans cette manière de présenter les faits, que réside la vraie violence, et non pas dans les films fantastiques. Alors que faire ? Pour ma part, ça ne me générait pas de montrer **Sleepy Hollow** aux enfants. D'ailleurs, il y a plein d'enfants qui l'ont vu et qui l'ont adoré ! Quoi de plus normal ? C'est typiquement le genre de films qu'on adore regarder quand on est gosse. Sur le moment, j'étais un peu bouleversé par cette décision, mais ça n'a pas empêché le film de marcher. Mais bon, je peux faire mine de comprendre...

Votre film a déjà engendré un petit puisque la chaîne de télé *Hallmark* a produit sa propre version, *The Legend of Sleepy Hollow*...

Oui, et je ne suis pas content du tout ! Pas parce que ce téléfilm existe, ça c'est très bien. Mais parce qu'on nous a interdit de construire l'affiche de **Sleepy Hollow** autour du cavalier sans tête sous prétexte que c'était trop effrayant. Nous nous sommes vraiment bagarrés et nous avons finalement opté pour un cavalier décapité en tout petit. Et puis un jour, en me promenant, je vois une affiche de ce téléfilm à un arrêt de bus, avec un gigantesque cavalier sans tête ! Je n'en croyais pas mes yeux. Franchement, que quelqu'un m'explique pourquoi ça nous a été refusé et pas à *Hallmark* ! Ça montre bien le problème. C'est délirant et totalement irraisonné.

Pensez-vous réaliser un jour *Superman Lives* ?

Non. J'ai passé un an de ma vie sur ce film. C'est traumatisant comme expérience, de consacrer une année entière à un projet qui n'aboutit pas. En plus, même si je ne l'ai pas tourné, j'ai un peu l'impression, à force d'y avoir réfléchi et travaillé, d'avoir déjà fait le film, au moins dans ma tête. C'est une raison suffisante pour que ce projet appartienne désormais au passé. Mais je suis sûr que **Superman Lives** se fera un jour. Dans d'autres circonstances.

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

1 - Précision d'importance : une fois décapité, le Cavalier Hessois n'est plus interprété par Walken, mais par Ray Park, alias Darth Maul dans **La Menace Fantôme**.

L'assaut du Cavalier sans tête contre les villageois réfugiés dans leur église...

Katrina Van Tassel (Christina Ricci) : la descendante d'une famille de riches propriétaires terriens de Sleepy Hollow.

SLEEPY HOLLOW

froussard... mais têtu !

Johnny DEPP

A voir sa filmographie, il n'y a qu'une chose qui intéresse Johnny Depp : les personnages hors du commun. Et Tim Burton lui en a offert trois particulièrement croustillants : celui d'un monstre aux mains tranchantes dans EDWARD AUX MAINS D'ARGENT, celui d'un touchant réalisateur de séries Z qui se croit aussi doué qu'Orson Welles dans ED WOOD, et celui d'un policier du siècle dernier sceptique, pédant et sûr de lui, ramené sur terre par une affaire de fantôme sans tête dans SLEEPY HOLLOW. Johnny Depp, qui aurait tendance à se spécialiser dans le fantastique puisque SLEEPY HOLLOW intervient après LA NEUVIÈME PORTE et INTRUSION, et Tim Burton, c'est un peu l'équivalent de Fellini/ Mastroianni ou de Ford/Wayne. Entre le réalisateur et son alter-ego à l'écran, c'est l'osmose parfaite.

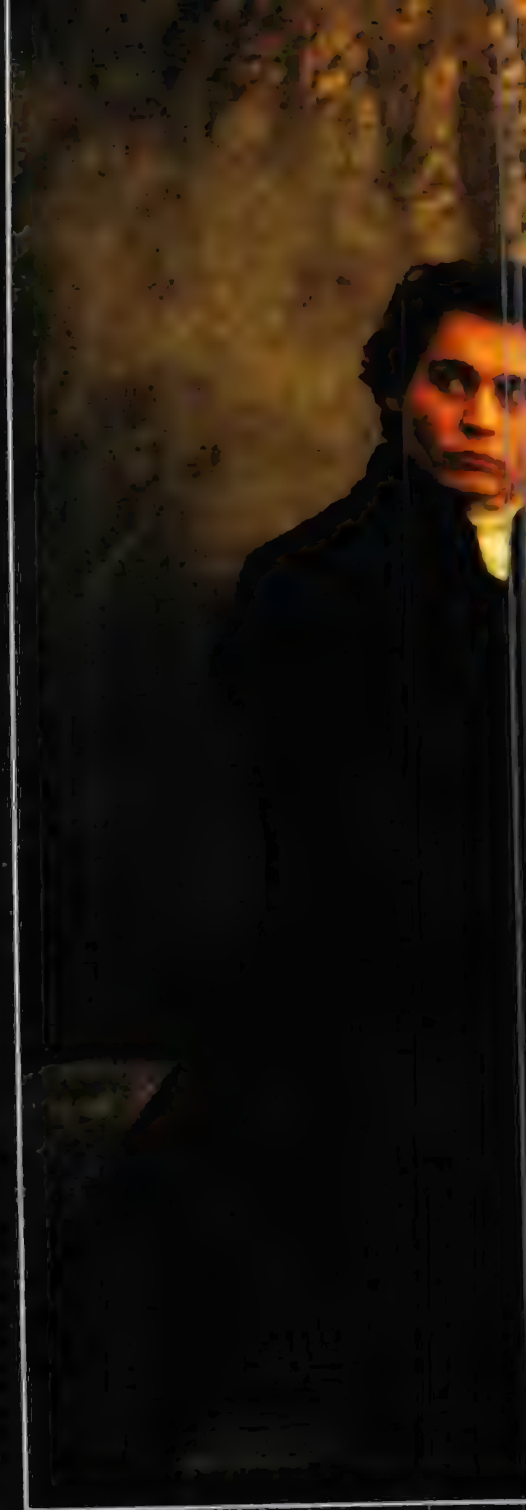
Que saviez-vous de la légende du cavalier sans tête avant de travailler sur *Sleepy Hollow* ?

Tous les enfants américains connaissent cette histoire. Le roman de Washington Irving est l'un des premiers que lisent les gamins à l'école. A Halloween, c'est presque une tradition, on regarde en famille le dessin animé *Disney*. J'ai toujours adoré cette légende. Quand Tim Burton m'a proposé le rôle d'Ichabod Crane, je me suis senti à la fois très honoré et un peu nerveux, parce que tout le monde connaît ce personnage Outre-Atlantique. Cela me donnait une responsabilité supplémentaire.

La légende de Sleepy Hollow est une histoire assez effrayante. Et vous dites qu'elle plaît aux gosses ?

Les enfants adorent avoir peur. Je me rappelle avoir été fasciné dès mon plus jeune âge par tout ce qui touchait à l'horreur. Mes premiers souvenirs de fascination pour des personnages horrifiques datent de quand j'avais à peine cinq ans. J'étais obsédé par les films d'horreur, j'étais obsédé par des personnages comme Dracula, Frankenstein, le Loup-garou, la Momie, Dr. Jekyll et Mr. Hyde, Jack L'Eventreur... Je me souviens que j'avais toujours sur moi «Dr. Jekyll et Mr. Hyde» en livre de poche quand j'allais à l'école.

Une dissection high-tech pour l'époque dans un village peu habitué à ce qu'on déterre les morts !



Le côté obscur de ma personnalité s'est déclaré très vite !

Gardez-vous un souvenir précis de ce qui vous faisait peur quand vous étiez enfant ?

J'avais peur de tout, et j'adorais ça ! Je regardais tous les soirs sous mon lit avant de me coucher pour vérifier si le Diable n'était pas tapi dans l'ombre ! Pour ce qui est des films, celui qui m'a le plus effrayé, je ne l'ai pas vu dans mon enfance. J'avais vingt-cinq ans quand j'ai découvert **Ne vous Retournez pas** de Nicolas Roeg, avec Donald Sutherland et Julie Christie. Ça m'a terrorisé. J'adore les films d'horreur en général, ce sont les seuls qui peuvent vous offrir des sensations tellement authentiques devant un écran.

Je suppose donc que ça a dû être un énorme plaisir de vous retrouver en face d'une icône du film d'horreur telle que Vincent Price, dans *Edward Aux Mains d'Argent* ?

Oh oui ! Travailler avec Vincent Price, c'était pour moi un rêve devenu réalité. Il avait une présence considérable dans ses films. Il s'imposait tout de suite, dans chaque scène. Un peu comme

Ichabod Crane dans la campagne hantée de Sleepy Hollow : lugubre et beau.

Christopher Lee, qui a un petit rôle dans **Sleepy Hollow**. Lui aussi dégage quelque chose de très fort dès qu'il apparaît à l'image. Et puis ses yeux... Vous avez l'impression qu'il va vous sauter dessus et vous mordre à la gorge ! En fait, tourner la scène avec lui était une expérience étrange. C'est quelqu'un de très intimidant.

Est-ce que c'était plus intimidant que de jouer les tombeurs de Christina Ricci ? Vous la connaissez depuis qu'elle est toute petite, je crois ?

Je la connais depuis qu'elle a neuf ans. C'était une gosse rigolote et futée. Je l'ai vue grandir. Et maintenant, elle est mon amoureuse dans **Sleepy Hollow**. Le moins que l'on puisse dire, c'est que je n'étais pas très à l'aise le premier jour de tournage de nos scènes romantiques. C'était bizarre. Mais nous sommes quelque part des professionnels — enfin c'est ce qu'on essaie de faire croire — et nous avons dû dépasser notre gêne. C'était tellement absurde de se retrouver dans les bras l'un de l'autre qu'on s'est mis à rire. Et ça a marché.

***Sleepy Hollow* est un hommage évident aux productions de la *Hammer* dans les années 60. Tim Burton vous a-t-il demandé de jouer comme Peter Cushing ou Christopher Lee ?**

Tim ne me demanderait jamais de jouer un rôle à la manière de quelqu'un d'autre. Une des grandes qualités de Tim, c'est de vous permettre de créer un personnage à votre façon, sans rien vous imposer. Bien sûr, les films de la *Hammer* et leurs interprètes m'ont inspiré, mais jouer Ichabod Crane m'a surtout permis de rendre hommage à un de mes très bons amis décédé récemment : Roddy McDowall (***La Planète des Singes*, *Vampire, vous avez dit Vampire ?***, *NDLR*). J'ai également piqué des trucs à Angela Lansbury.

Pardon, la vieille dame d'*Arabesques* ?

Elle-même. Je me souviens de l'avoir vue dans **Mort sur le Nil** quand j'étais petit. Depuis, elle est restée pour moi une sorte d'image parfaite de l'intégrité et de la sobriété dans le jeu. Et quand je me suis penché un peu plus en détail sur sa carrière, je me suis aperçu qu'elle avait presque toujours joué le même genre de personnage. J'avais envie de m'inspirer de son sérieux et de sa façon d'aborder ses rôles. je peux aussi citer Basil Rathbone dont je suis un grand fan et qui restera, en tous cas pour moi, comme le meilleur Sherlock Holmes jamais vu à l'écran.

Avez-vous eu besoin d'un entraînement particulier pour manier l'épée pendant les combats ?

Non, pas vraiment. Je n'avais pas assez de scènes de ce style dans le film pour que ce soit nécessaire. Par contre, je suis souvent à cheval dans **Sleepy Hollow**. Heureusement pour moi, Ichabod est un piètre cavalier. Je ne devais donc pas être particulièrement bon une fois en selle. Ce qui tombait très bien vu mes capacités en ce domaine. En plus, je montais un cheval qui n'en avait strictement rien à foutre de faire du cinéma. Il n'avait aucun respect pour son dresseur, ni pour l'équipe ■■■

SLEEPY HOLLOW

■■■ technique, ni pour Tim. Bien, sûr, il refusait tout le temps de faire ce que je lui demandais, et dès que je le montais, c'était systématique, il pétait. En fait, je crois qu'il me détestait vraiment !

Ichabod Crane s'évanouit régulièrement dans *Sleepy Hollow*, un problème que n'avait pas le personnage dans le roman...

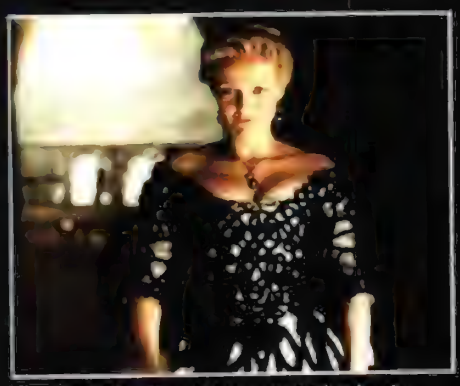
C'est vrai. Même dans le scénario d'origine, cela ne lui arrivait qu'une ou deux fois. C'est sur le plateau que nous avons décidé d'aller plus loin, et je crois que nous avons atteint la milite : Ichabod n'arrête pas de s'évanouir !

Au-delà du gag, la façon dont vous interprétez Ichabod Crane est surprenante. Il apparaît comme un type peureux qui compte bien malgré cela mener l'enquête à son terme. C'est facile de jouer un héros trouillard ?

Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais la plupart des gens, quand ils ont peur, font en sorte que ça ne se voit pas : seuls quelques tics nerveux peuvent révéler leur état émotionnel. Ichabod est ainsi au début du film. Mais quand il voit pour la première fois le cavalier sans tête, il se lâche complètement : c'est alors un festival d'expressions effrayées et de gestes désordonnés. Je me suis bien amusé à jouer cette scène, mais on ne peut dire que c'était facile !

Ichabod a aussi ce côté gentiment énervant de Monsieur Je-Sais-Tout.

Surtout au début du film. Il fait partie de ces personnes qui commencent à répondre à une question avec énormément d'assurance, s'aperçoivent ensuite qu'elles ne savent pas du tout de quoi elles parlent, mais continuent quand même ! Ichabod est énervant avec son côté sûr de lui, mais c'est justement encore plus drôle de le voir se planter.



Lady Van Tassel (Miranda Richardson) : victime toute désignée du Cavalier sans tête.

Brom Van Brunt (Casper Van Dien), fiancé de Katrina soumis à rude concurrence.

Vous en êtes à votre troisième film avec Tim Burton. Certains voient en vous son alter-ego de l'autre côté de la caméra. Comment expliquez-vous cette relation si particulière entre vous deux ?

Je ne saurais dire. Je crois que nous avons la même façon de comprendre le monde, ou plutôt de ne pas le comprendre, la même fascination pour les absurdités de la vie et du comportement humain. C'est difficile à expliquer. Je sais juste qu'il existe une sorte de connexion magique entre nous, une confiance mutuelle. Je suis heureux et flatté de pouvoir partager cette relation avec quelqu'un à l'esprit aussi pur que Tim. C'est un génie, son talent est incroyable. Il parvient à créer une atmosphère où vous pouvez tout vous permettre sans craindre l'échec ou le ridicule. Ce n'est pas grave de passer pour un con sur son plateau en essayant quelque chose. Au contraire, il encourage toute création.

Ça se traduit comment sur les tournages ?

Par d'énormes éclats de rire. Tim est un des types les plus drôles que je connaisse. Sur **Edward** et **Ed Wood**, on s'est bien marré. Mais, sur **Sleepy Hollow**, ça a atteint des proportions hallucinantes. Chaque jour, c'était fou rire assuré. Parfois, nous n'arrivions pas à finir nos scènes. Je disais mon texte et je l'entendais pouffer derrière son moniteur. Du coup, c'est moi qui explosais de rire.

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH

Un peu de poudre pour freiner les ardeurs du Cavalier sans tête, mais peu d'effet...

la princesse charmante

CHRISTINA RICCI

«L'actrice la plus intéressante de sa génération» : une formule toute faite pour journaliste en mal d'imagination. Sauf que dans le cas de Christina Ricci, nous ne sommes pas loin de la vérité. La carrière de la jeune actrice ressemble pour l'instant à un sans-faute. Une filmographie exemplaire qui montre qu'elle peut tout jouer : la petite peste démoniaque et surdouée dans LA FAMILLE ADDAMS et sa suite, la tentatrice ultra-sexy dans THE OPPOSITE OF SEX ou l'ado rebelle dans PECKER. Forcément charmé, Tim Burton lui offre aujourd'hui son premier rôle d'héroïne romantique dans SLEEPY HOLLOW.

Christina Ricci cède au romantisme dans ***Sleepy Hollow****.*

Dans une interview à la télé américaine, Johnny Depp a déclaré qu'un personnage n'est intéressant que s'il est abîmé. Partagez-vous son avis ?

Tout à fait. D'abord parce que je suis souvent d'accord avec Johnny. Ensuite parce qu'il habite maintenant en France. On ne sait jamais, il pourrait tomber sur cet article et je ne veux pas d'ennui. Plus sérieusement, il a entièrement raison. Ce qui rend un personnage intéressant, ce qui lui donne du piment, ce qui le rend unique, ce sont les dégâts émotionnels qu'il a connus avant qu'on le rencontre à l'écran. C'est la réaction de quelqu'un face à l'adversité qui fait de cette personne ce qu'elle est. Avec sa façon propre de s'exprimer, de montrer ses émotions, avec ses qualités et ses défauts. Si un personnage que l'on joue n'existe pas dans ce sens, l'acteur se retrouve avec peu de matière première pour créer une interprétation crédible.

Quelles sont les défauts de Katrina Van Tassel, votre personnage dans *Sleepy Hollow* ?

Elle n'en a pas. C'est ça qui m'intéressait dans le film. Katrina n'a pas l'air d'avoir vécu de drame personnel au cours de son existence, tout simplement parce qu'elle n'a rien de réel. Elle semble issue d'un conte de fée, d'une légende d'autrefois. C'est un personnage pur et sans ambiguïté, romantique dans l'âme, une sorte d'archétype de l'innocence. Je ne lui vois aucun défaut. Et cela aurait été tout à fait stupide de lui en rajouter dans le contexte du film.

Première apparition d'Ichabod Crane à Sleepy Hollow : quand le hasard fait bien les choses...

Si on vous suit, vous voulez donc dire que Katrina n'était pas un personnage si intéressant à interpréter ?

Ah, mais non, pas du tout. Sa pureté, son innocence, son romantisme, tout ça donne à Katrina une dimension unique. Elle m'est apparu comme un fantasme d'adulte issu de l'imagination d'une petite fille. Comme toute gamine, j'ai rêvé de devenir un jour la princesse type des contes de fée amoureuse de l'homme idéal, le fameux prince charmant. Ce film m'a donné l'occasion d'oublier que les rêves d'enfant ne se réalisent jamais exactement comme on l'imaginait.

***Sleepy Hollow* n'est pas seulement un joli film romantique avec une belle histoire d'amour. C'est aussi un vrai film d'horreur gothique. Vous aimez ce genre ?**

Johnny me disait sur le plateau qu'il avait grandi en regardant des films d'horreur. Moi, mes parents me l'interdisaient. Du coup, et comme c'est souvent le cas avec les choses interdites, les films d'horreur sont devenus des objets fascinants pour moi. Aujourd'hui, j'en regarde tout le temps, j'adore ça. Mais, j'ai encore trop de retard dans ma culture fantastique pour dire que je connais vraiment ce genre.

Par contre, Tim Burton le connaît par cœur. Lorsqu'il vous dirigeait, faisait-il des références directes au genre ?

Assez rarement en fait. Il m'a un peu parlé de la *Hammer* et de Mario Bava, mais davantage pour me faire partager son amour de ces films que pour me donner des indications de jeu. Tim est un type brillant. Il possède une grande culture, une rare intelligence de la mise en scène, mais ça ne se voit pas, parce qu'il n'a aucune prétention. Il rit de tout, tout le temps. Sur le plateau, il est comme un gamin dans un magasin de jouets. Je n'ai jamais vu un tel enthousiasme chez un cinéaste.

Il paraît que vous avez failli avoir un accident pendant le tournage de la scène du moulin...

Disons que c'était une grosse frayeur. Pendant la séquence, le moulin prend feu, et bon, certaines flammes me semblaient un peu trop proches. J'ai flippé. De toute façon, je suis une grande froussarde. Je déteste vraiment ce genre de scène avec cascades et effets pyrotechniques. J'ai toujours peur qu'il y ait quelque chose qui foire. Remarquez, si tout avait brûlé, j'aurais pu me faire plein d'argent. J'aurai fait un procès à la production, j'aurais gagné des millions et je n'aurais plus eu besoin de travailler jusqu'à la fin de mes jours. De toute façon, avec des brûlures au troisième degré sur le visage, je n'aurais tout simplement plus pu travailler !

On a l'impression que vous évitez les films de studio à gros budget ainsi les effets de mode. Par exemple, on ne vous a vue dans aucun des «teenage movies» qui ont envahi les écrans américains l'an passé...

J'ai envie d'avoir une longue carrière. Je dois donc trouver des films qui peuvent rester un peu plus longtemps dans l'esprit des gens que les produits de consommation courante qu'Hollywood produit à la pelle. Dans ce business, vous faites trois mauvais films d'affilée et vous vous retrouvez sur le carreau. Il me faut donc faire attention à la qualité des projets. Maintenant, pour ce qui est des budgets, je m'en fous. Je suis prête à ne travailler que dans des gros films de studio ou que dans des petits films indépendants produits avec trois fois rien. Une seule chose compte pour moi : que ce soient de bons films.

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**

actualité cinéma
sortie le 19 janvier

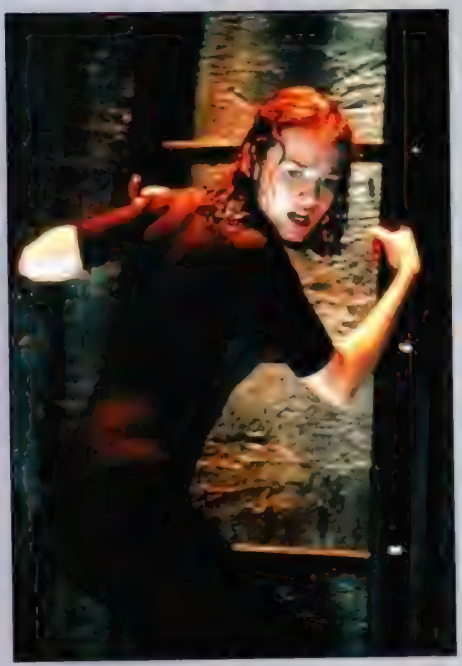
PEUR BLEUE

On aurait pu craindre de PEUR BLEUE, avec son équipe de scientifiques qui pratiquent sur des requins des expériences visant à remédier à la dégénérescence du cerveau humain, qu'il s'inscrive dans le même registre que SPHÈRE. Mais celui qui en est à l'origine n'est pas du genre à jouer avec la suggestion. Renny Harlin serait plutôt partisan de tout montrer, et sans prendre de pincettes !

«*Avant de commencer* ***Peur Bleue****, j'étais conscient que réaliser un film aquatique en milieu naturel présenterait d'énormes difficultés. Il faut pouvoir contrôler à la fois les vagues, les courants, les vents et le soleil, et personne ne peut s'ériger contre la Nature. C'est une lourde responsabilité d'avoir à gérer autant d'éléments imprévisibles, surtout lorsque vous y ajoutez des effets pyrotechniques et des créatures animatroniques*» avoue le réalisateur Renny Harlin, convaincu qu'un projet aussi ambitieux que **Peur Bleue** ne relève plus du défi, mais tout simplement de l'opération kamikaze. Ceux qui se sont essayé aux tournages en milieu liquide en gardent généralement un mauvais souvenir. Roman Polanski a souffert le martyr à l'occasion de **Pirates** et Kevin Reynolds s'est rendu compte avec **Waterworld** qu'il était bel et bien tombé au fond du gouffre (financier). Il fallait ensuite un obstiné de première comme James Cameron pour s'imposer un tel fardeau. Dans la foulée, c'est donc Renny Harlin qui s'en va filmer son thriller sous-marin au Mexique, dans les studios Fox Baja, un complexe de bassins qui reproduit le climat maritime et fournit plus de 30.000 litres d'eau de mer à la minute. Des studios construits spécialement, tiens tiens, pour les besoins de **Titanic**.

Malgré les bides consécutifs de **L'Ile aux Pirates** et de l'injustement sous-estimé **Au-Revoir à Jamais**, Harlin se voit confier un budget confortable de 80 millions de dollars. «*A Hollywood, si vous avez fait vos preuves, les erreurs sont pardonnées et les échecs oubliés. Je ne pense pas qu'on me demandera de réaliser un autre film de pirates, mais les exécutifs ont gardé en mémoire les succès de* **58 Minutes pour Vivre** *et* **Cliffhanger**, *et me font donc davantage confiance lorsqu'il s'agit d'associer tension et scènes spectaculaires*». Et Renny Harlin d'envoyer trois requins à la poursuite des sept pensionnaires d'un centre de recherche submersible endommagé par l'explosion d'un hélicoptère et qu'une tempête fait progressivement sombrer. Avec **Peur Bleue**, Renny Harlin suit le schéma classique du film d'horreur, genre qu'il connaît assez bien pour y avoir œuvré à ses débuts, avec **Prison** et **Le Cauchemar de Freddy**. «*J'ai toujours aimé les films d'horreur pour les émotions qu'ils provoquent. Lorsque j'étais enfant, j'adorais terroriser mon entourage. Comme casser la vitre d'un voisin pour lui faire croire que quelqu'un s'est introduit chez lui, ou encore creuser un trou en pleine forêt, le recouvrir d'un tapis de feuilles et attendre que la victime tombe dedans. Des choses simples qui surprennent les gens et les font sursauter.* ***Peur Bleue*** *était le film idéal pour recréer ce genre de peur*».

Un requin à l'intelligence développée, qui réagit à la menace d'une arme.



Le Dr. Susan McAlester (Saffron Burrows) : aveuglée par ses expériences, elle néglige l'éthique médicale.

Pour alimenter l'histoire de **Peur Bleue**, les scénaristes s'inspirent d'une hypothèse scientifique avançant que les requins pourraient détenir dans leurs gènes un remède miracle à de nombreuses maladies, comme celle d'Alzheimer ou encore certains cancers. «*Dans le film, cette éventualité devient une certitude*» déclare Harlin. «*Des scientifiques ont découvert que les requins, qui existaient déjà bien avant les dinosaures, sont les animaux les plus coriaces connus à ce jour. Ils ont un système immunitaire à toute épreuve, ne dorment jamais, restent perpétuellement en mouvement et ne sont la proie d'aucun prédateur. Ils conduisent donc des recherches sur le cerveau des squales pour en extraire une protéine nécessaire à la régénération des cellules malades du corps humain*». C'est au sein de l'Aquatica, un vaste complexe sophistiqué, que le Dr Susan McAlester (Saffron Burrows) se livre à ces expériences aussi secrètes que dangereuses, entourée de biologistes, de techniciens et de l'aventurier Carter Blake (Thomas Jane). Lorsqu'elle apprend que son sponsor, Russell Franklin (Samuel S. Jackson), menace de fermer la base, elle l'invite à venir passer le week-end à Aquatica pour être le témoin d'un test décisif. Persuadée qu'elle touche au but, McAlester n'hésite pas à enfreindre l'éthique médicale et recombine l'ADN de deux makos sans se soucier des conséquences. C'est alors qu'un prélèvement effectué sur un spécimen

confirme ses théories, récompensant ainsi plusieurs années de dur labeur. Mais l'animal, que tout le monde croyait endormi, jaillit hors du bassin, arrache un bras au scientifique Jim Whitlock (Stellan Skarsgard) et détruit la majeure partie du laboratoire. Malgré les réticences de Carter Blake, McAlester relâche la bête, loin de s'imaginer qu'elle va profiter de la tempête qui vient de se déclarer pour libérer les autres requins...

« *Le succès des* ***Dents de la Mer*** *tient au fait qu'on ne voyait presque jamais le requin. A l'époque, les effets spéciaux étaient plus rudimentaires et ne permettaient pas de faire des miracles, mais Steven Spielberg a su utiliser cet handicap à son avantage. Aujourd'hui, le public a évolué en même temps que la technologie, et est devenu beaucoup plus exigeant. Il faut donc le satisfaire en s'attardant sur les requins, et c'est désormais possible en associant aux effets animatroniques des images de synthèse et des prises de vues réelles. On peut ainsi présenter le monstre comme un personnage et montrer de quoi il est capable sans se limiter. Contrairement au requin des* ***Dents de la Mer****, ceux de* ***Peur Bleue*** *sont intelligents. Ils réfléchissent et réagissent comme un humain. Ce ne sont plus de simples mangeurs d'hommes mais de véritables machines à tuer qui se sont fixé un objectif : exterminer les derniers survivants et s'échapper d'Aquatica*». Si les expériences de Susan Mc Alester ont porté leur fruit, elles ont aussi pour effet d'avoir modifié la structure génétique des requins, augmentant le volume de leur cerveau et accentuant leur agressivité. Et le couple de reproducteurs de première génération de donner naissance, sans se soucier de l'horloge biologique, à une bestiole particulièrement vorace de huit mètres de long et pesant quatre tonnes. Des requins mutants qui sont capables de nager à reculons sous la menace d'une arme, de retrouver leur chemin dans un Aquatica labyrinthique et qui foncent sur leurs proies à la vitesse de l'éclair pour les broyer aussi facilement qu'on brise une allumette. Renny Harlin affiche ses intentions aussi clairement que ces monstres : foncer tête baissée sans prendre le temps de plaisanter. «*Je n'avais pas envie de faire un film où l'humour prendrait le dessus sur la tension. Aujourd'hui, c'est ce que la plupart des films d'horreur font et c'est précisément ce qui nuit à leur efficacité. C'est exactement la même chose avec les films d'action, où il faut régulièrement faire rire le public pour qu'il décompresse. Je voulais au contraire tenir le spectateur constamment en haleine pour mieux le faire bondir sur son fauteuil et faire en sorte que ça aille toujours de pire en pire*». En effet, dans **Peur Bleue**, les catastrophes s'accumulent et vont crescendo. Quand les requins ne mènent pas la danse, c'est une nouvelle explosion qui vient compliquer la situation, immergeant encore un peu plus la base et réduisant dangereusement son espace praticable.

Par soucis d'efficacité tout autant que pour le plaisir morbide (un brin morbide), Renny Harlin évite volontairement de faire appel à des acteurs établis. «*Si Mel Gibson et Sandra Bullock tenaient les rôles principaux, tout le monde se douterait dès le début du film qu'ils s'en sortiront indemnes à la fin. C'est impossible d'installer le moindre suspense quand plusieurs stars se croisent dans le film. Je souhaitais donc revenir à la formule des* ***Dents de la Mer****, où personne n'était vraiment connu à l'époque. C'est ce qui procure au film son aspect réaliste. On ne peut ainsi jamais savoir avec certitude qui va vivre et qui va mourir. Samuel Jackson est l'unique vedette du film : il sert à présenter l'installation et son personnel*». Que Samuel Jackson soit la seule star potentielle de **Peur Bleue**, Renny Harlin y accorde finalement peu d'importance. Il envoie rapidement son personnage dans les mâchoires d'un mako qui le happe comme un vulgaire steak. Sous le couvert du blockbuster logistiquement impressionnant, Renny Harlin en profite pour réaliser un film au message pas franchement optimiste (tout ce massacre inutile pour un échantillon de sérum perdu à jamais), généreusement gore et souvent complaisant lorsqu'il s'agit d'épurer la distribution. Un des personnages finit en charpie après que deux requins se le soient disputé, un autre, sectionné en deux à la hauteur de la taille, voit ses jambes prises de convulsions remonter à la surface... Une chose est sûre : Renny Harlin ne fait pas dans la dentelle. Tant mieux ! Car **Peur Bleue** évite ainsi de s'enliser dans d'interminables scènes de dialogue et gagne rapidement ses galons de série B dynamique et visuellement fun.

Génétiquement modifiés, les requins peuvent désormais bondir hors de l'eau à l'heure du déjeuner.

Carter Blake (Thomas Jane) : un héros musclé comme les aime Hollywood.

Damien GRANGER

Deep Blue Sea*. USA. 1999. Réal.: Renny Harlin. Scén.: Duncan Kennedy, Donna Powers & Wayne Powers. Dir. Phot.: Stephen Windon Mus.: Trevor Rabin. SPFX: ILM (visuels) & Cinesite (animatronics). Prod.: Alan Riche, Tony Ludwig & Akiva Goldsman pour Warner Bros./ Village Roadshow Pictures/Groucho III Film Partnership. Int.: Thomas Jane, Saffron Burrows, Samuel L. Jackson, Jacqueline McKenzie, Michael Rapaport, LL Cool J, Stellan Skarsgard, Aida Turturro... Dist.: Warner Bros. Dur.: 1 h 44. Sortie le 19 janvier 2000.*

actualité cinéma
sortie le 19 janvier

STIGMATA

un coup de pied occulte !

RUPERT WAINWRIGHT

Ruppert Wainwright a l'air sincère. Quand il parle de STIGMATA, il a dans les yeux cette petite lueur si particulière qui tendrait à nous faire croire qu'il a tout donné, que c'est un travail acharné de passionné. Quand on le regarde expliquer tel ou tel détail, on a envie de lui donner le bon Dieu sans confession. Dommage seulement que ce réalisateur venu du clip et de la pub se traîne L'EXORCISTE comme un boulet... et ne veuille pas le reconnaître !

***Stigmata*, c'est «*L'Exorciste* de l'an 2000», non ?**

Non, je ne crois pas. Ou alors vous pourriez tout aussi bien dire que ça ressemble à un épisode de *X-Files*. Le film suit, à travers le monde, l'agent du Vatican chargé d'enquêter sur les miracles et de faire la part entre science et foi dans les prétendues manifestations divines.

Oui, enfin, il y a quand davantage qu'une simple ressemblance entre *Stigmata* et *L'Exorciste* : le schéma narratif est quasiment le même. Ils commencent tous les deux dans un pays étranger «exotique», l'Irak pour le Friedkin et le Brésil pour le vôtre, où une force maléfique est libérée. Comme dans *L'Exorciste*, *Stigmata* raconte ensuite en parallèle les histoires de la victime innocente possédée et du prêtre venu l'aider. Comme dans *L'Exorciste*, une étrange relation s'installe entre eux. Et comme dans *L'Exorciste*, un prêtre plus expérimenté arrive du Vatican pour donner un coup de main.

Le Père Kiernan (Gabriel Byrne) : un homme d'église trop cartésien pour le Vatican.

Un cas de possession qui remet en cause les fondements de la religion catholique.

Il y a des tas d'éléments où les deux films diffèrent. Déjà, l'histoire de Frankie, la jeune victime, est racontée à la première personne, de son propre point de vue. Dans **L'Exorciste**, qui est un film que j'adore et que je considère comme un vrai classique, vous ne voyez pas ce qui arrive à la petite fille de son point de vue à elle. Moi, je voulais que le public ait l'impression de ressentir la souffrance de l'expérience paranormale que subit le personnage. Autre différence importante : dans **L'Exorciste**, l'origine de la possession est clairement diabolique, ce qui rend le film assez manichéen. Dans **Stigmata**, on ne sait jamais si ce dont souffre Frankie est une bénédiction où une malédiction. Est-elle victime d'une possession maléfique ou l'instrument d'une manifestation divine ? On peut dire qu'elle est habitée par le Diable, mais on peut également envisager qu'elle soit une sorte de victime du «bien» : sa souffrance serait alors en mesure de changer à jamais le visage du christianisme.

Avant le générique final, vous expliquez en deux phrases que *Stigmata* est inspiré de faits plus ou moins réels. Qu'est-ce qui est vrai et qu'est-ce qui est pure fiction dans le film ?

C'est ce qui est fascinant avec ce film, c'est que plus nous avancions dans nos recherches, plus nous faisions des découvertes encore plus terrifiantes que tout ce qu'on aurait pu imaginer. Les citations en Araméen, les Evangiles, le monopole imposé par le Vatican sur le Christianisme et toutes les exactions que cela inclut, tout cela est basé sur des faits réels. Vous pouvez acheter l'Evangile selon Saint Thomas dans n'importe quelle librairie théologique. Cet Evangile a été notre source d'inspiration principale. « Brise un morceau de bois et Je suis là », «Soulève un caillou et tu Me trouveras », ce sont des phrases tirées de Saint Thomas. Je les classe parmi les plus belles choses que j'ai pu lire dans ma vie. Nous avions deux excellents scénaristes, mais ils n'auraient pas pu créer des versets pareils.

Et les stigmates, à proprement parler ?

Les stigmates sont le fruit d'une manifestation miraculeuse sur laquelle il y a beaucoup de documentation depuis que Saint François d'Assise a souffert la Passion du Christ, à 23 ans, en 1205. D'ailleurs, l'histoire de Frankie dans **Stigmata** s'inspire beaucoup de celle de Saint François d'Assise. C'est un jeune homme qui ne croit pas beaucoup en Dieu, qui change totalement sa façon de vivre à 23 ans, et par la même occasion, crée une nouvelle approche du christianisme. Saint François d'Assise a révolutionné le catholicisme. Il a créé l'ordre des Franciscains, qui ont tourné le dos aux apparats et aux richesses de l'église. Et dans un certains sens, ce que nous apprend Frankie sur la religion dans **Stigmata** peut avoir cet effet.

***Stigmata* montre aussi que toute religion établie implique un côté obscur qui peut amener à la négation même de la croyance originelle, et transformer le gardien de cette foi en représentant du mal.**

Je crois que l'homme, quelqu'il soit, peut se laisser aller au mal. Toute organisation n'est pas par définition maléfique, mais je sais qu'il y a des hommes et des femmes à l'esprit profondément enclin au mal dans notre monde. Et l'église, même si elle est une représentation de la présence divine sur Terre, est dirigée par des hommes. Donc, je ne vois pas pourquoi elle serait à l'abri des agissements maléfiques de certains. **Stigmata** n'est pas un film contre l'église catholique, mais nous disons clairement que le message de Jésus n'a pas été de faire en sorte que les hommes suivent tel ou tel précepte religieux imposé par d'autres hommes. Non, Jésus nous a fait le merveilleux cadeau d'une spiritualité qui peut et doit s'exprimer de façon personnelle, sans jamais être imposée à quiconque.

Nous vivons à une époque où beaucoup de gens se posent des questions spirituelles, justement. Et certains en profitent. Hollywood, par exemple, n'hésite pas à exploiter cette tendance pour alimenter son industrie. *La Fin des Temps* en est le parfait exemple. Vous n'avez pas un peu

Une séance d'exorcisme dans la lignée du chef-d'œuvre de William Friedkin.

Frankie Paige (Patricia Arquette) : son martyre rappelle celui de Saint François d'Assise.

peur d'être vu comme un profiteur de cette crise spirituelle ?

Non, pas du tout. **Stigmata** n'essaie pas un seul instant d'exploiter cela. Même si le film apporte un regard totalement nouveau sur la question, nous n'essayons pas de créer une nouvelle spiritualité et de faire pencher le public vers telle ou telle foi. Mon film est basé sur des croyances aussi anciennes que l'humanité. Les premiers stigmates datent d'il y a près de 700 ans, 2000 ans si vous incluez le Christ. L'Evangile selon Saint Thomas a été découvert en 1945... Je n'ai pas essayé de faire un film à la mode. J'ai voulu faire un film à spectacle, qui vous distrait et vous fait peur, et qui, en même temps, remet en question tout ce qu'on vous a inculqué jusqu'à aujourd'hui.

Dans certaines séquences, vous choisissez de mettre en avant l'aspect visuel du film. Pourriez-vous expliquer votre choix ?

Je voulais entraîner le public dans l'expérience terriblement éprouvante des stigmates, de la façon la plus puissante possible. Je ne voulais pas que les spectateurs soient passifs, mais partagent au contraire la souffrance de Frankie. C'est pour cette raison que je suis resté aussi proche que possible des Saintes Ecritures et de la description des stigmates par les saints eux-mêmes. Les stigmates ne relèvent pas de la gentille manifestation divine. La peau se déchire de l'intérieur, provoquant chez la victime une souffrance sans nom. La Passion du Christ n'est pas une expérience réjouissante. C'est une manifestation terrifiante, à la fois à cause de la douleur et aussi parce que vous ne savez pas ce qui vous arrive. Je voulais que le public soit au cœur de cette expérience plutôt que de l'observer de loin. C'était pour moi la seule façon de faire passer le reste du message

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH

LE SANG DU CHRIST

Pleinement familiarisé l'exercice du fantastique œcuménique. Facile de sombrer soit dans les bondieuseries, soit encore dans une malsaine mystico-surnaturelle typiquement hollywoodienne. Sur le fil du rasoir, **Stigmata** prend donc tous les risques en racontant le calvaire de Frankie Paige, une shampouineuse de Pittsburgh dont le corps revit la crucifixion du Christ. Les clous aux poignets, aux pieds, la couronne d'épines sur la tête et peut-être le fatal coup de lance au flanc. De plus, Frankie Paige, soumise à des coups de folie, parle et écrit l'araméen de Galilée, une langue morte depuis 2000 ans. Celle du Christ. Naturel dans ces circonstances que le Vatican envoie sur place un enquêteur, le père Andrew Kiernan, mi-prêtre mi-scientifique. A la clé, faire toute la lumière sur des «miracles» d'autant plus inexplicables que Frankie Paige ne croit pas en Dieu. Progressivement, le limier de Rome découvre que la «possession» de la jeune femme entretient des points communs avec la traduction avortée, plusieurs années auparavant, d'une version inédite des Evangiles.

Ecrit par Tom Lazarus (transfuge des séries *Les Cauchemars de Freddy*, *La Guerre des Mondes* et *Starman*), **Stigmata** parvient au moins à contourner ce que **La Fin des Temps** n'avait pas su éviter : le ridicule. Tout le mérite en revient à un scénario solidement charpenté, bien documenté. Et, surtout, féroce dans son tableau des arcanes du Vatican où les antichambres spécialisées, soumises à une stricte surveillance, distillent une atmosphère de paranoïa, où les carmélites en soutane complotent à qui mieux mieux, où les luttes de pouvoir occupent les plus importants cardinaux. Bien envoyé, surtout que le scénario épingle par la même occasion le cynisme et le conservatisme le plus outré de certains hommes en soutane. Sur le plan du spectacle, de la terreur que devraient susciter les souffrances de l'héroïne, les choses s'avèrent nettement plus convenues, conformes à une illustration classique par flashes rapides, foudroiement assurés par de pesants effets de montage. Un brin lassant. Rupert Wainwright n'a pas le coup de goupillon particulièrement léger. Techniquement très soigné, le film résiste néanmoins à ce traitement au marteau piqueur. Grâce à un script solide et, aussi à des comédiens bien choisis. Notamment Gabriel Byrne, plus convaincant en Sherlock Holmes du Vatican qu'en Satan dans **La Fin des Temps**

Cyrille GIRAUD

USA. 1999. Réal.: Ruper Wainwright. Scén.: Tom Lazarus & Rick Ramage d'après un sujet original de Tom Lazarus. Dir. Phot.: Jeffrey L. Kimball. Mus.: Billy Corgan & Elia Cmiral. Maquillages : Ve Neill. Prod.: Frank Mancuso Jr. pour FGM Enterntainment/MGM. Int.: Patricia Arquette, Gabriel Byrne, Jonathan Pryce, Nia Long, Portia de Rossi, Dick Latessa, Patrick Muldoon... Dur.: 1 h 42. Dist.: UIP. Sortie le 19 janvier 2000.

actualité cinéma sortie le 19 janvier

DOGMA

L'auteur-réalisateur de Clercks, Mallrats et Chasing Amy, a décidé de se faire des copains au Vatican en nous racontant comment l'œuvre de Dieu a été sauvée du néant par un messie frigide, deux obsédés sexuels, un Black parano et une strip-teaseuse d'autoroute, sous le regard bienveillant d'un ange sans bite. Hénaurme film Z, sorti des entrailles de Disney, avec un casting multi-oscarisé, Dogma a semé le boxon aux États-Unis mais risque de passer inaperçu en France. Pourtant on y rit beaucoup, grassement certes, mais beaucoup.

5 octobre 1999. Une foule de manifestants est amassée devant le Lincoln Center où se déroule le prestigieux New York Fox Film Festival, brandissant des panneaux «Halte au Blasphème !». Une des meneuses de revue, une certaine Bev Santini, lance sa litanie : «*Nous prions pour Michael Eisner,* Disney *et* Miramax, *afin qu'ils cessent de ridiculiser chrétiens et catholiques à travers le monde*». L'événement est tristement prévisible. Cela fait maintenant quelques mois que la presse se fait régulièrement l'écho des difficultés de la maison *Disney* à gérer ce qu'on pourrait appeler le dossier **Dogma**. Le nouveau film de Kevin Smith, produit par *Miramax*, est censé être distribué par la firme aux oreilles de Mickey. Mais son sujet potache a tout pour foutre la merde au sein de cette vénérable institution. Jugez plutôt. Deux anges renégats, Loki et Bartleby (Matt Damon et Ben Affleck) ont passé leur prime jeunesse à génocider le monde au profit du Tout Puissant. Avec quelques milliers de morts au compteur, ces deux vengeurs ont bien l'impression d'avoir rendu service. Mais au lieu de cela, leur zèle criminel leur a valu de se faire purement et simplement expulser du royaume des cieux et condamner à errer de par le monde. Très justement offusqués par cette décision, les anges déchus ont trouvé un moyen de prendre leur revanche. Le pardon divin étant automatiquement accordé aux repentis sincères, il leur suffira de se présenter en un lieu sacré, courber l'échine, et être ainsi réintégrés parmi leurs pairs. Mais s'ils y parviennent, ces deux félons prouveront par là-même que le Seigneur s'est trompé en les licenciant. Or, le Tout Puissant ne peut se tromper, car si tel est le cas, c'est que sa création n'a pu lieu d'être. Il est donc urgent qu'un émissaire se charge d'empêcher que ces adeptes de la théologie tordue ne mettent leur plan à exécution. Un messager du ciel (Alan Rickman) va donc être dépêché auprès de l'arrière-petite fille de Jésus, l'infirmière agnostique Bethany (Linda Fiorentino), afin que cette dernière empêche la destruction pure et simple du monde. Pour l'assister dans cette mission de première importance, Bethany sera aidée par deux prophètes obsédés sexuels, Jay et Silent Bob (Jason Maywes et Kevin Smith), un apôtre black (Chris Rock) et une muse sans inspiration (Salma Hayek). A charge pour cette troupe divine quelque peu craignos de retrouver les deux massacreurs en chef, faciles à repérer car ils zigouillent tous les pécheurs sur leur trajet, déformation professionnelle oblige. Mais le diable lui-même (Jason Lee) se met de la partie.

Un esprit un tant soit peu équilibré ne verra là rien d'autre qu'un gentil délire de lycéen hyperactif. Mais la crétinerie cosmologique de ceux qui marchent à genoux est avide de ces petites étincelles qui lui permettent d'étaler sa pathologie haineuse. La Société Américaine pour la Défense de la Tradition, de la Famille et de la Propriété (ça sent l'amour universel à plein nez) a déjà fait circuler des tracts qui expliquent en quoi **Dogma** «*se moque de tout ce que nous tenons pour sacré — Dieu, l'Eglise et la Vierge Marie — tout en exaltant ce que nous condamnons — le meurtre, l'obscénité, la violence, le profane, la drogue, l'alcoolisme et la rébellion*».

Arrivé sur les lieux, le responsable de tout ce merdier, Kevin Smith, est hilare. Quelques jours auparavant, il s'est glissé parmi des manifestants et a réussi à se faire filmer par des journalistes alors qu'il éructait quelques abominables malédictions au sujet du réalisateur du film, c'est-à-dire lui-même. Mais aujourd'hui, il semble assagi et adopte une toute autre stratégie : «*Ils semblent ignorer que je suis de leur côté*» lâche-t-il à la presse. «*Mon film est tout entier dévoué à l'idée de la foi. J'ai reçu des lettres d'insultes et de menaces. Je vais tâcher d'être un bon catholique et tendre l'autre joue*». Mais la tentative de conciliation du réalisateur n'a pas vraiment convaincu la maison *Disney*. Après de multiples convulsions procédurières, cette dernière a lâché le bébé. C'est *Lion's Gate* qui distribuera le film sur le territoire américain, bravant les menaces de violences proférées vis-à-vis des exploitants. La prise de risque s'avère payante. L'essentiel de la critique du pays trouve en effet au film de réelles qualités spirituelles et, derrière sa vulgarité appuyée, voit l'œuvre d'un authentique et moderne dévot. Sorti dans un circuit raisonnable et très intelligemment lancé, le film va même tranquillement engranger ses 30 millions de dollars.

Les Prophètes Jay (Jason Mewes) et Silent Bob (Kevin Smith) : ils acceptent d'aider Bethany à condition de pouvoir se la faire !

Serendipity (Salma Hayek), une muse devenue strip-teaseuse, et Rufus (Chris Rock), 13ème apôtre zappé de la Bible pour négritude.

Bartleby (Ben Affleck) et Loki (Matt Damon) achètent tranquillement des armes en discutant génocide...

L'idée de **Dogma** date de l'époque où Smith travaillait sur **Clercks**. «*Tout a commencé par des questions que je me posais sur ma propre foi, mais très vite, ma plume a dérivé et ne cherchait pas tant à amener des réponses à ces questions qu'à trouver le moyen d'en rire. Tous mes films sont des études relationnelles. Celui-ci est un conte, une farce, sur la relation avec Dieu. Il est impossible d'y voir autre chose qu'une farce. L'absurdité des personnages empêche toute tentative de didactisme. Enfin, comment peut-on prendre au sérieux un film qui met en scène un monstre fait de caca ?*». Car s'il est indubitablement dévot, **Dogma** évite pourtant la bondieuserie balourde qui le guette au tournant par un art consommé et agressif de la débilité profonde. Au début de sa jeune carrière, Kevin Smith est passé entre les mains du producteur Lloyd Kaufman, patron à vie de la société *Trauma*. Il y a certes appris les joies du budget inexistant, mais surtout la véritable valeur idéologique du caca-prout, de la grossièreté naïve qui s'assume. Une parfaite incarnation de l'idéologie gauchiste, la véritable alternative au conservatisme hollywoodien, en tout cas si l'on en croit Lloyd Kaufman. Ça peut paraître tordu, mais ça se tient. Riche de cet enseignement, il fait de **Dogma** un film certes très bavard, mais ô combien jouissif dans sa bêtise crasse. Le film que *Disney* a poliment écarté en se bouchant le nez n'a rien d'une tentative de déstabilisation religieuse, et le réflexe a peut-être, en réalité, été dicté par un rejet inconditionnel de cette bêtise «honnête», *Disney* restant, qu'on le veuille ou non, le symbole de la bêtise institutionnelle et hypocrite.

Kevin Smith avait-il prévu le coup ? Dans une des scènes les plus démentes de son film, Matt Damon et Ben Affleck pénètrent sans crier gare dans le conseil d'administration d'un studio spécialisé dans les dessins animés et les parcs d'attraction. Après avoir fait le tour du chairman-board et récité à tous les cadres la liste de leurs péchés (avarice, mensonge, orgueil et... pédophilie), ils sortent les guns et transforment le bureau high-tech en une véritable boucherie rwandaise. On aurait quand même bien aimé voir à ce moment la tête de Michael Eisner. Suite à un premier montage de trois heures, Smith va considérablement alléger sa fable, et retirer quelques bêtises un peu too much comme cette mystérieuse «Vierge à la Bouse d'Eléphant» dont se sont fait écho les premiers spectateurs. Zeb ! Ça évoquait pourtant plein de bonnes choses...

Bethany (Linda Fiorentino) n'apprécie que modérément les intrusions divines !

Précédé par cette réputation à la con de film à problème, **Dogma** arrive en France sur la pointe des pieds. Avec des DeVilliéristes à tous les coins de rue prêts à faire cramer les salles de cinéma blasphématoires, on joue la prudence. Projeté au dernier Festival de Cannes, le film n'a pas non plus réussi à convaincre une critique déjà hermétique au génial **Dumb and Dumber**. Il faudra donc avoir de sacrés réflexes pour choper cette grosse farce dans son passage éclair en salles et lui faire la fête qu'elle mérite. Prévoyez les bières, les cônes et les guitares !

Rafik DJOUMI

USA. 1999. Réal. et scén.: Kevin Smith. Dir. Phot.: Robert Yeoman. Mus.: Howard Shore. SPFX : Charlie Belardinelli & Vincent Guastini. Prod.: Kevin Smith & Scott Mosier pour View Askew Production/Miramax. Int.: Ben Affleck, Matt Damon, Linda Fiorentino, Salma Hayek, Chris Rock, Jason Lee... Dur.: 1 h 57. Dist.: Bac Films. Sortie le 19 janvier 2000.

actualité cinéma
sorti le 12 janvier

PRINCESSE MONONOKÉ

En 1980, Hayao Miyazaki proposa aux grands patrons des studios nippons le projet de **Princesse Mononoké**, qui, pour attester du manque de lucidité des experts comptables susmentionnés, fut évidemment rejeté. Alors qu'il l'envisageait à l'origine comme une variation animiste de «La Belle et la Bête», Miyazaki modifia complètement son script en 1993, déclarant : «*Si on peut considérer* ***Princesse Mononoké*** *comme l'aboutissement de ma réflexion sur le devenir de nos sociétés, je dois confesser qu'au départ je n'avais rien prémédité. C'est l'évolution de notre monde qui m'a contraint à mettre en scène le récit tel qu'il est*».

Toutefois, la séquelle américaine du conte de Marie Leprince de Beaumont produite par *Disney* en 1991, son propre film, **Mon Voisin Totoro**, où il recyclait des éléments proches de ceux imaginés pour son ébauche du mythe de la princesse-monstre, handicapaient déjà lourdement le scénario original. Pensant qu'il s agissait de son dernier film, Hayao Miyazaki conçût **Princesse Mononoké** comme l'héritage qu'il souhaitait léguer aux futures générations d'animateurs et au public japonais. Il y évoque la face sombre de la nature humaine, qu'il estime étroitement liée à notre rapport avec le système écologique en voie d effondrement. Sa passion pour le personnage de la jeune femme spirituelle, perspicace, sauvage, déraisonnable et misanthrope, incarnée par San, est particulièrement flagrante. Une fois encore, la nature apparaît au centre des préoccupations de l'artiste. Mais, de son propre aveu, il ne réalise pas un film bassement écolo, au sens politique du terme. Au contraire, il décrit une nature contrastée, ambiguë, nous dévoilant un univers bucolique, néanmoins stupide et cruel. En (d)énonçant le combat livré par l'homme contre son environnement, il s'inscrit dans la continuité du film lui ayant valu une renommée internationale : **Nausicaä de la Vallée du Vent**.

Esope du cinéma, Kurosawa du celluloïd, Hayao Miyazaki a sa carrière durant adressé en images, en discours, les figures d'un monde imaginaire, reflet voilé et plein de grâce de la cruauté de nos sociétés. PRINCESSE MONONOKÉ atteint même les sommets de l'art et du langage cinématographique. Cette tragédie épique réussit l'exploit de ménager une distance esthétique entre la vérité des «choses de la vie», les sentiments d'un public «délicat», et le violent message délivré par le vieux sage, qui témoigne de la beauté et de l'absurdité de nos existences, soumises aux errements d'une Histoire désespérément amnésique...

Pourtant, on devrait considérer **Princesse Mononoké** comme la préquelle de **Pompoko** (Isao Takahata, 1994), un brûlot défiant l'urbanisation outrancière et la pression exercée par une société, sur des individus contraint à se travestir pour intégrer ses modèles lénifiants et uniformes. Pour conter le récit des luttes ayant guidé le Japon médiéval sur la voie de la modernité, Miyazaki choisit quant à lui l'ère Muromachi (1392-1573). Cette période vit une expansion sans précédant de la civilisation nipponne, qui empiéta sur des espaces naturels jusqu'alors considérés comme des territoires sacrés. Ébranlée par des conflits sociaux, industriels et politiques, cette ère est l'alter-ego d'une autre époque de chaos : le XXème siècle.

Appelant à un plus grand respect de la nature, le militantisme d'Hayao Miyazaki n'a jamais été aussi prégnant que dans **Princesse Mononoké**. Exalté, il renie les formes populaires du divertissement, transcende les règles du Jidai-Geki érigées par Kurosawa. En contrepartie, l'ancien leader syndical se dévoile, n'hésitant pas à nous faire partager ses révoltes. Remettant en question les lieux communs sur lesquels se repose la tradition historique et cinématographique, il invente de nouvelles formules pour représenter mère Nature, adopte une démarche entomologique pour décrire précisément les relations entre les personnages et leur environnement, naturel ou socio-économique. Tableau en plusieurs actes commenté par des vers libres, **Princesse Mononoké** cristallise les expériences vécues, les sensations, les visions, constituant l'univers intérieur d'Hayao Miyazaki.

Pour accompagner son film vers le panthéon des merveilles du Septième Art, il fit appel au talent d'un ami, Jo Hisaishi, par ailleurs compositeur attitré de Takeshi Kitano. La carrière du musicien est marquée par l'emploi de figures de style peu usitées, et par son don pour marier des instruments japonais avec des orchestrations occidentales. Pour **Princesse Mononoké**, il reçût de Miyazaki des poèmes présentant les personnages de sa fresque. A partir de ce canevas en prose, il signa une mélodie aux accents nippons mais parlant un langage universel. Il opta pour une instrumentation plutôt moderne, se laissant enivrer par le souffle des anges et la

Epique, flamboyant, complexe : quand l'animation s'impose comme un Art majeur.

San, la Princesse Mononoké, une orpheline menant l'assaut des animaux contre les humains.

bande originale de **Braveheart** (James Horner). Ayant pulvérisé le record du box-office japonais, avant de se heurter au **Titanic**, **Princesse Mononoké** a su séduire le public par l'incomparable richesse de son intrigue et de sa mise en scène. Doté d'un budget considérable, 120 millions de francs, le plus important jamais alloué à un film d'animation nippon, **Princesse Mononoké** s'annonçait comme l'œuvre la plus ambitieuse d'Hayao Miyazaki. Cependant, l'estimation des résultats attendus suite à l'exploitation sur le marché domestique, ne semblait pas assez élevée pour rembourser le coût du film. Une seule solution : le distribuer à l'étranger.

mais, suite à l'odieux assassinat perpétré contre **Nausicaä** (amputé de 25 minutes) par un lobby de «producers» américains voulant économiser de la bande pour vendre le film sur des K7 de 1 h 30 au milieu des années 80, le cinéaste posa ses conditions : aucune modification ne devra être effectuée ni dans le montage, ni sur la bande son — exception faite de celles liées à la traduction et au doublage. Le 23 juillet 1996, un accord se conclut entre *Tokuma* (le groupe dont fait partie le **Studio Ghibli**) et la *Walt Disney Company*. Il permit à la firme de prendre possession des droits de distribution de tous les longs métrages du cinéaste depuis **Nausicaä**.
Pas vraiment enthousiasmé par l'idée de solder son œuvre à une petite souris aux dents trop longues, néanmoins conscient de la faillite financière encourue par *Ghibli* en l'absence d'un plébiscite du public, Miyazaki agit perfidement en vendant **Princesse Mononoké** aux Américains sur la base du story-board initial. Evidemment, *Disney* (mé)prend le projet pour la suite des aventures de Totoro au pays des monstres en peluche !
Sur ce malentendu, Toshio Suzuki (le président du studio *Ghibli*) entreprend de bénéficier au maximum du soutien de Mickey pour les séquences numériques, le doublage et la distribution internationale. Finalement, de cette alliance contre nature naquit un pur joyau, sans doute parce que le géant américain n'est pas parvenu à imposer son hégémonie. Mieux, il a tremblé ! Tenue de promouvoir un film d'animation échappant aux stéréotypes, la firme hésita deux longues années avant de «l'exploiter». Si les artistes de *Disney* (Barry Cook, Tony Bancroft, Gary Trousdale, Kirk Wise, Glen Keane...) vantèrent les qualités de **Princesse Mononoké**, les directeurs de la compagnie ne savaient pas comment se débarrasser d'un boulet ne correspondant pas à la taille de leurs canons. Car, le génie d'Hayao Miyazaki s'est exprimé sous une forme particulièrement vicieuse : le maître a sciemment inséré dans **Princesse Mononoké** des plans destinés à «effrayer» les responsables de *Disney*. Quand on sait que la moindre censure aurait coûté plusieurs centaines de millions à Picsou, que Miyazaki déclara se désintéresser de la carrière internationale de son film, du prestige personnel pouvant en découler, et qu'il accepta les accords *Disney/Tokuma* uniquement pour permettre à son producteur de toucher le jackpot, on comprend mieux la stratégie de ce Napoléon de l'animation : se venger de son ennemi et consacrer son énergie à ses nouvelles conquêtes (un musée et un autre long métrage).
La légende de **Princesse Mononoké** s'est donc construite à la manière des mythes modernes, en embrassant l'étrange absolu où l'art épouse la finance. Fable romanesque, lyrique, héroïque, picaresque, **Princesse Mononoké** est un film excusant à lui seul la daube dont nous sommes souvent gavés. La vocation de cette odyssée est carrément d'expliquer au monde le sens de la vie ! C'est un chef-d'œuvre qui ne livrera jamais tous ses secrets, un morceau de pellicule sur lequel les critiques ne cesseront pas de fantasmer, une pure utopie de cinéphile, l'idéal esthétique et sémantique d'un homme marchant éveillé dans son rêve. Grandiose !

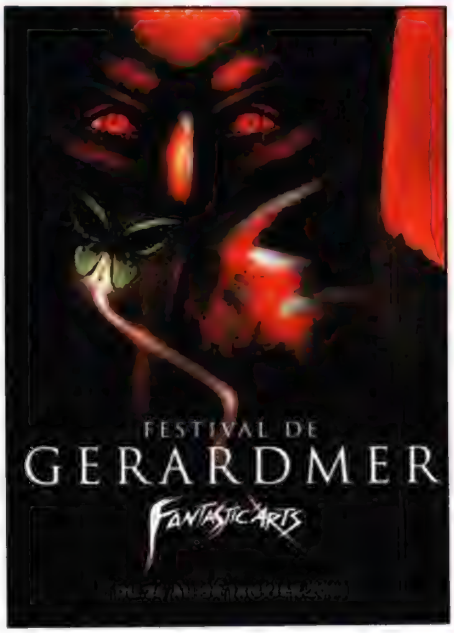
La chevauchée fantastique de San et de la louve Moro No Kimi.

Bertrand ROUGIER

Lire également article in *Mad Movies* 121.

Mononoke Hime Japon 1999. Réal. Et scén. : Hayao Miyazaki. Dir. Phot. : Atsushi Okui. Dir. animation : Masashi Ando. Mus. : Joe Hisaishi. Prod. : Toshio Suzuki pour Tokuma Shoten/Nippon Television Network/Dentsu/Studio Ghibli. Dist. : Gaumont. Sortie Paris prévue le 2 juin. Durée : 2 h 13.

GERARDMER 2000 FANTASTIC'ARTS



Toujours localisée à Gerardmer, dans les Vosges, la huitième édition de Fantastic'Arts, dernier rempart du fantastique dans notre pays, se déroulera cette année du 26 au 30 janvier. Un festival qui perdure tant bien que mal, en grande partie à cause de retombées médiatiques timides, voire inexistantes. Lorsque Fantastic'Arts bénéficie d'un semblant de promotion, c'est au travers de ses «invités de marque» — Johnny Hallyday ici, Vanessa Demouy là — qui préfèrent vendre leur soupe plutôt que jouer les porte-parole du festival (pourtant, cinq jours de vacances gratos à la montagne...). Dommage que personne ne semble vouloir accorder suffisamment d'importance à cette manifestation, qu'il serait regrettable de voir disparaître.

*Car Fantastic'Arts permet à de jeunes auteurs de sortir de l'ombre, comme Anthony Waller (**Témoin Muet**, **Le Loup-garou de Paris**), Andrew Niccol (**Bienvenue à Gattaca**), Nick Willing (**Forever**) ou encore le Canadien Vincenzo Natali, dont le film **Cube** a raflé trois prix l'année dernière. **Cube** est ensuite sorti dans un nombre limité de salles, et succès aidant, il a fallu multiplier les copies. Son million d'entrées France aurait dû mettre la puce à l'oreille des distributeurs et les inciter à jouer le jeu du festival. Mais, encore une fois, il n'en est rien.*

*Comme chaque année, Fantastic'Arts souffre de l'absence de films majeurs. **Peur Bleue**, qui sort une semaine trop tôt, ou le nouveau Tim Burton, **Sleepy Hollow**, manquent ainsi à l'appel. Heureusement, les organisateurs du Public Système continuent d'y croire, de se serrer les coudes, de se battre contre vents et marées pour que la sélection atteigne un niveau honorable. Et la cuvée 2000 remplit son contrat et fait même preuve d'originalité. On pourra ainsi y découvrir des films venus des quatre coins du monde et qui représentent différentes mouvances du fantastique, comme le danois **Possessed**, l'australien **Cut**, l'ibérique **The Nameless** ou encore les japonais **Hypnosis** et **The Ring**. Pour une fois en minorité, les films américains ne sont pas pour autant à négliger. Surtout le surprenant thriller paranormal **Hypnose**, deuxième essai du scénariste David Koepp. Une sélection très hétéroclite donc, qui joue à fond la carte de la diversité, comme si le festival, en ce début de nouveau millénaire avait trouvé ses marques pour repartir d'un bon pied.*

Damien GRANGER

COMPETITION

HYPNOSE
(USA - page 47)
POSSESSED
(Danemark - page 45)
SPRIGGAN
(Japon - page 46)
THE NAMELESS
(Espagne - page 41)
HYPNOSIS
(Japon - page 39)
CUT
(Australie - page 40)
THE RING
(Japon - page 45)

HORS COMPETITION

LA MAISON DE L'HORREUR
(USA - page 36)
Film d'ouverture
THE LIGHTHOUSE
(Grande-Bretagne - page 39)
Séance Spéciale
MARS À TABLE !
(Canada - page 35)
Séance Spéciale
HEAVY METAL FAKK 2
(Canada - page 46)
Séance Spéciale
KOLOBOS
(USA - page 41)
Séance Spéciale
CARNIVALE
(Irlande - page 46)
Séance Spéciale Enfants
LA NUIT DES CHAUVES-SOURIS
(USA - page 42)
Avant-Première
CHRISTINA'S HOUSE
(Canada - page 35)
Séance Spéciale

COMPETITION VIDEO

ANGEL OF THE NIGHT
(Danemark, Shaky Gonzalez)
MORT DE PEUR
(USA - page 48)
RAZOR BLADE SMILE
(Grande-Bretagne, Jake West)
LA TEMPETE DU SIECLE
(USA, Craig R. Baxley)

JURY CINEMA

William Friedkin (Président) - Clotilde Courau - Gina Gershon - Caza - Thierry Fremont - Arnaud Giovaninetti - Pierre Mondy - Benoit Poelvoorde - Bruno Solo - Michael York

GERARDMER 2000 FANTASTIC'ARTS

MARS À TABLE !

(Top of the Food Chain)

Le cinéma de science-fiction rit de ses propres clichés, de sa propre paranoïa. Mais l'auteur de la parodie se refuse obstinément à jouer les déconneurs de fin de banquet...

Le cinéma de science-fiction est friand de parodies. A **Mars Attacks !**, **La Folle Histoire de l'Espace** et autre **Monster in the Closet**, il faut désormais ajouter **Mars à Table !**, un pastiche à froid. Réalisateur mis à l'épreuve sur quelques épisodes de la série policière de John Woo (***Les Repentis***) et sur quelques autres programmes (***Forever Knight*** dans le genre vampirique), John Paizs est effectivement du genre pince-sans-rire, stoïque. Pas de gags dans son film, mais une restitution clinique des séries B fantastiques et de science-fiction des années 50. Visiblement sous l'influence du très crypto-ésotérique Guy Maddin (cinéaste comme lui installé à Winnipeg, Canada), John Paisz reprend des scènes entières aux productions qui, en pleine Guerre Froide, décrivaient des invasions extraterrestres de l'intérieur : **Les Envahisseurs de la Planète Rouge**, **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures**...

*Un hurlement qui rappelle **L'Invasion des Profanateurs**. D'accord, mais où est le gag ?*

Comme dans ces modèles, l'action de **Mars à Table !** se situe dans une petite ville, Exceptional Vistal en l'occurrence. Rien de suspect jusqu'à l'arrivée du savant atomiste Karel Lamont (Campbell Scott). Un scientifique qui soupçonne la présence dans les parages d'aliens cannibales. Thèse renforcée par la découverte dans les alentours de plusieurs cadavres en compote. Ou, plutôt, de bouillies de cadavres, car les corps ont été dévorés, puis digérés par les extraterrestres. Qui sont-ils ? Lamont n'a qu'une certitude : ils se cachent derrière une enveloppe humaine. L'apparence originelle des aliens, le film s'abstient presque de la dévoiler. Dix, vingt secondes d'effets spéciaux tout au plus pour une parodie qui repose sur les connaissances du spectateur, ses souvenirs des séries B d'antan. Si **Mars à Table !** se déride parfois (quand frère et sœur s'embrassent goulûment, quand le héros et le frère de sa supposée girlfriend se déclarent leur flamme réciproque), la rigueur dans la comédie reste de mise, voire de marbre. Loin, très loin de la politique loufoque de **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** et autre **Hot Shots !**. Une démarche un tantinet dangereuse, tout non initié étant impitoyablement rejeté pour cause d'inculture dans le domaine. Drôle (?) de film.

Cyrille GIRAUD

CHRISTINA'S HOUSE

La vogue actuelle des films de terreur vaut à cette production modeste de sortir de l'anonymat. Au moins le temps d'un festival...

Décidément, tout passe, tout lasse et tout redevient à la mode. Après le retour des tueurs psychopathes à la Jason et Michael Myers, après le retour des grands monstres gloutons, voici que les maisons hantées redeviennent à nouveau fréquentables. **Hantise**, **La Maison de l'Horreur** et, plus modestement, **Christina's House**, une toute petite production canadienne qui n'aurait retenu l'attention de personne si le marché ne recherchait pas des produits marqués du sceau de l'épouvante.

Voici donc des frissons bon marché au sein d'une bicoque à la Amityville, mais surtout en moins sinistre et, surtout, moins diabolique. Pas d'intervention de Satan dans cette maison, mais des bruits étranges qui inquiètent la blonde adolescente Christina (Allison Lange). Là, dans une ville côtière du Canada, elle vient de s'installer avec son jeune frère, toujours à la rançonner pour cacher ses sorties, et son père (John Savage), un type ultra-protecteur. Pas un peu incestueux, par hasard ? Quelques regards libidineux, quelques gestes équivoques le laissent supposer mais, politiquement très correct, **Christina's House** prend une autre direction. La maison n'exerce aucune fâcheuse influence sur quiconque ; elle sert juste de planque à un tueur plutôt productif. Le papa de Christina ? Son petit ami très jaloux ? A moins que ce soit Howie, un ouvrier, genre beau ténébreux, qui travaille à la réfection des lieux...
Un mystère à cinq balles pour un film qui ressemble à un téléfilm. Réalisation standardisée, effets sanglants timides, déroulement très prévisible du suspense, protagonistes stéréotypés (le shérif rouleur de mécanique vaut son pesant de cacahuètes)... Rien de bien marquant dans cette maison, à l'exception du physique très spectaculaire d'Allison Lange et d'un piège dans le sous-sol, une sorte de longue corbeille pleine de dents d'acier partout. I sert à peine. Scandaleux.

Christina (Allison Lange) : entre son père, son frère, son petit ami et l'ouvrier beau gosse, elle devrait réussir à trouver le coupable. (Au hasard, on parie sur le frère.)

Cyrille GIRAUD

actualité cinéma
sortie le 26 janvier

Steven Price (Geoffrey Rush) : un millionnaire excentrique aimant les plaisanteries macabres

Les spectres d'une équipe médicale pratiquant des opérations pas très orthodoxes !

GERARDMER 2000 FANTASTIC'ARTS

LA MAISON DE L'HORREUR

Si William Castle était encore de ce monde, il serait certainement fier de LA MAISON DE L'HORREUR, qui remet au goût du jour son film le plus célèbre, LA NUIT DE TOUS LES MYSTÈRES, dans lequel un millionnaire excentrique propose la somme d'un million de dollars à qui passera la nuit dans une maison supposée hantée. Phénomènes bizarres, personnages ambigus, fantômes tourmentés... LA MAISON DE L'HORREUR est un film d'épouvante qui revient aux sources du genre et marie avec succès le classique et le moderne. Une heureuse initiative à l'actif des producteurs Robert Zemeckis et Joel Silver.

Steven Price pleure le décès de sa femme : illusion ou triste réalité ?

« *Nous avons fondé* Dark Castle *à la mémoire du réalisateur William Castle*» annoncent fièrement Robert Zemeckis, Joel Silver et Gilbert Adler au sujet de leur société fraîchement établie, destinée à financer des films fantastiques aux budgets modestes. Rien d'étonnant donc à ce que leur premier projet rende directement hommage au spécialiste de la terreur kitsch. Car **La Maison de l'Horreur** n'est ni plus ni moins qu'un remake de **La Nuit de tous les Mystères**, que Castle réalisa en 1958 sans se douter qu'il deviendrait un classique pour les générations futures. Considéré comme un Hitchcock du pauvre à la mentalité perverse, William Castle était un auteur de séries B qui s'amusait à titiller les nerfs du public. Son cinéma avait ainsi pour vocation de faire passer le plus de nuits blanches possible aux spectateurs. Paradoxalement, ce ne sont pas tant ses films qui l'ont rendu célèbre, mais plutôt les techniques de marketing qu'il utilisait pour en faire la promotion. Comme ce squelette dirigé par câbles qui venait terroriser la salle à des moments minutieusement calculés pendant la projection de **La Nuit de tous les Mystères** justement.

Pour de nombreux cinéastes actuels, William Castle fait figure de modèle, son œuvre s'inscrivant dans le patrimoine du fantastique. Joe Dante lui dédie son **Panique sur Florida Beach**, Tim Burton et John Waters le citent régulièrement. Zemeckis, Silver et Adler ne sont pas en reste, puisqu'ils lui ont déjà témoigné toute leur admiration en imaginant ensemble la série macabre ***Les Contes de la Crypte***, réminiscence de l'œuvre de Castle. Chacun de leur côté, ces trois pointures ont produit des films tels que **Predator**, la trilogie **Retour vers le Futur**, **La Mort vous va si Bien**, **Le Cavalier du Démon**, **La Reine des Vampires** et **Fantômes contre Fantômes**, dont l'influence sur **La Maison de L'Horreur**, tout du moins au niveau conceptuel, est évidente, soulignée par les diverses manifestations spectrales. D'ailleurs, Gilbert Adler confesse que le projet a pris forme deux ans plus tôt, à l'initiative de Robert Zemeckis, soit au moment où le film de Peter Jackson se distinguait au box-office. «*Le succès de* ***Fantômes contre Fantômes*** *a certainement joué un rôle déterminant mais ça n'était pas le facteur le plus décisif. Joel connaissait personnellement William Castle, qu'il avait rencontré à son arrivée à Los Angeles, et Bob se passionnait tellement pour le personnage qu'il avait même écrit un article sur lui dans le magazine américain* Film Comment. *C'est dire ! Quand nous sommes allés chez* Warner *pour racheter les droits de l'original, les cadres du studio nous ont appris que la fille de William, Terry Castle, avait fait la même démarche quelques jours plus tôt. Ils nous ont donc proposé de travailler ensemble*».

Pour Joel Silver, **La Maison de l'Horreur** représente tout ce qui fait l'essence du genre auquel il appartient. «*Une maison au passé chargé d'événements tragiques, cinq personnes emprisonnées dans ses murs qui doivent y survivre une nuit entière... Nous tenions là une pure histoire fantastique et de terreur. Le choix du réalisateur s'est imposé de lui-même*». Il s'agit de William Malone, une vieille connaissance pour chacun. Ce dernier rencontre Robert Zemeckis en 1978, quand il interprète sous sa direction le Beatle George Harrison dans **Crazy Day**, croise Gilbert Adler sur les plateaux de la série ***Les Cauchemars de Freddy*** et fait la connaissance de Joel Silver sur le téléfilm **W.E.I.R.D. World**. Tous se retrouvent à l'occasion des ***Contes de la Crypte***, où Malone officie en tant que réalisateur régulier, offrant à la série quelques-uns de ses meilleurs épisodes. Passionné de fantastique depuis son plus jeune âge, précisément depuis le jour où sa mère l'a emmené voir **L'Etrange Créature du Lac Noir** dans une salle qui le projetait en relief, William Malone s'est depuis voué corps et âme au genre, jusque chez lui, où il expose des objets de collection tels que le modèle original de Robbie, le robot du film **Planète Interdite**.

Même s'il est peu connu du grand public, Malone n'est pas pour autant un novice dans le domaine. En 1980, il vend sa voiture et hypothèque sa maison pour réunir les 80.000 dollars nécessaires à la réalisation de son premier film, **Scared to Death**, version génétique de **L'Etrange Créature du Lac Noir** lorgnant discrètement du côté d'**Alien**. Quelques années plus tard, il récidive avec **Créature**, une autre déclinaison du film de Ridley Scott, dont il ne retient que sa rencontre avec Klaus Kinski. «*Je me souviendrai toute ma vie des premiers mots qui sont sortis de sa bouche quand nous nous sommes croisés sur le plateau. Il a passé son bras autour de mon cou et m'a dit d'un ton avenant : «Tu sais Bill, j'ai violé Nastassja quand elle avait douze ans». Sur le moment, je ne savais pas comment réagir ! Mais ça résume tellement bien le personnage. Trop mal dans sa peau, constamment torturé, il pensait gagner de l'assurance en choquant et en terrorisant son entourage. Chaque jour, il cherchait la confrontation avec un membre de l'équipe. Sans parler des fois où il ne se présentait même pas sur le tournage*».

Comme si cette expérience désastreuse l'avait découragé, William Malone disparaît aussitôt du grand écran pour rejoindre la petite lucarne, où il connaît une carrière beaucoup plus fastueuse. Il participe alors à plusieurs séries, parmi lesquelles ***Expériences Interdites***, ***Chérie, J'ai Rétréci les Gosses***, ***Dark Justice***, ***Dream On*** et ***New York District***, tout en nourrissant le désir de renouer un jour avec le cinéma. «*J'ai eu beaucoup de mal à m'adapter car il faut sans cesse négocier avec des gens qui ne s'intéressent qu'à l'audimat et qui se fichent pas mal du produit lui-même Tout ce qu'on vous demande, c'est d'être le plus impersonnel possible. C'est très frustrant pour un réalisateur de ne pas pouvoir s'investir dans ce qu'il fait*». Il lui aura fallu attendre vingt ans, et **La Maison de l'Horreur**, pour qu'il connaisse enfin son heure de gloire. ■■■

LA MAISON DE L'HORREUR

Lorsqu'il se voit offrir la réalisation de **La Maison de l'Horreur**, William Malone accepte la proposition sans hésiter une seule seconde, loin de se douter qu'il va devoir livrer un combat face à *Warner*, bien décidé à en faire une franche comédie. *«Nous nous sommes battus longtemps avant de leur faire entendre raison, à tel point que j'ai failli me désintéresser du projet. Ils ne pouvaient envisager ce film autrement que sous l'angle de la rigolade. Je n'arrive pas à comprendre ce qui leur passe par la tête. En fait, je pense qu'ils n'ont aucun respect pour le genre. C'était la même chose pour la science-fiction, à l'exception de* **2001, L'Odyssée de l'Espace**, *avant que* **La Guerre des Etoiles** *ne vienne tout changer. A partir de ce moment, Hollywood a pris conscience que ces films intéressaient un public bien plus large qu'une poignée de fans érudits. Aujourd'hui, les films d'horreur ont eux aussi besoin de cette petite révolution. Il faut prouver aux studios que les slashers destinés au public de sitcoms ne sont pas les seuls films à attirer les spectateurs en masse dans les salles. C'est déjà ce qui se passe avec les récents succès du* **Projet Blair Witch** *et de* **Sixième Sens**. *Cela démontre que le public a changé, qu'il se renouvelle. Les gens aiment avoir peur et cette envie se transmet de génération en génération. Le genre n'est pas prêt de s'éteindre, là n'est pas le problème. Mais il risque de s'essouffler si on ne le prend pas un peu plus au sérieux»* avance William Malone, enthousiaste à l'idée d'apporter sa participation au renouveau du genre.

Car **La Maison de l'Horreur**, malgré ses quelques traits d'humour noir, évite toute gaudriole autour de son sujet. Comme son modèle, il emprunte plus volontiers un ton sarcastique et cynique, surtout dans les rapports tumultueux qu'entretiennent les personnages. *«Les remakes sont rarement justifiés. Tous les films ne se prêtent pas à ce processus. Par chance,* **La Nuit de tous les Mystères** *est l'exemple type du film qui a besoin d'être dépoussiéré. Car s'il est aujourd'hui considéré comme un film culte, personne n'ira pour autant crier au chef-d'œuvre. Ce n'est pas tant le film qui séduit, mais plutôt le concept et certaines des idées qui sont développées. A mon avis, les meilleurs remakes sont ceux qui reprennent la base de l'histoire originale et qui en captent l'esprit sans s'appliquer à l'imiter dans les moindres détails. Nous en avons repris les grandes lignes du film de William Castle, en particulier la liaison presque déviante d'amour et de haine qui se tisse entre Steven Price et sa femme infidèle Evelyn, tout en apportant quelques changements. Nous avons donc ajouté à l'histoire des éléments nouveaux, de manière à satisfaire le public plus sophistiqué d'aujourd'hui»*.

Millionnaire excentrique, Steven Price (Geoffrey Rush) se passionne pour tout ce qui touche au surnaturel et dépense des fortunes pour s'offrir sa dose d'émotions fortes. Il vient ainsi d'inaugurer avec succès le premier parc d'attractions sur le thème de l'horreur. Toujours à l'affût d'une nouvelle plaisanterie macabre, il convie cinq personnes à venir fêter l'anniversaire de sa femme Evelyn (Famke Janssen) dans une maison réputée pour être hantée : ses fondations reposent sur les restes d'un ancien hôpital psychiatrique. Le but du jeu est très simple : les participants recevront chacun un million de dollars s'ils passent la nuit enfermés dans la demeure. Mais à la grande surprise de Price, les invités qui se présentent ne figurent pas sur sa liste. Le premier d'une longue série d'événements étranges...

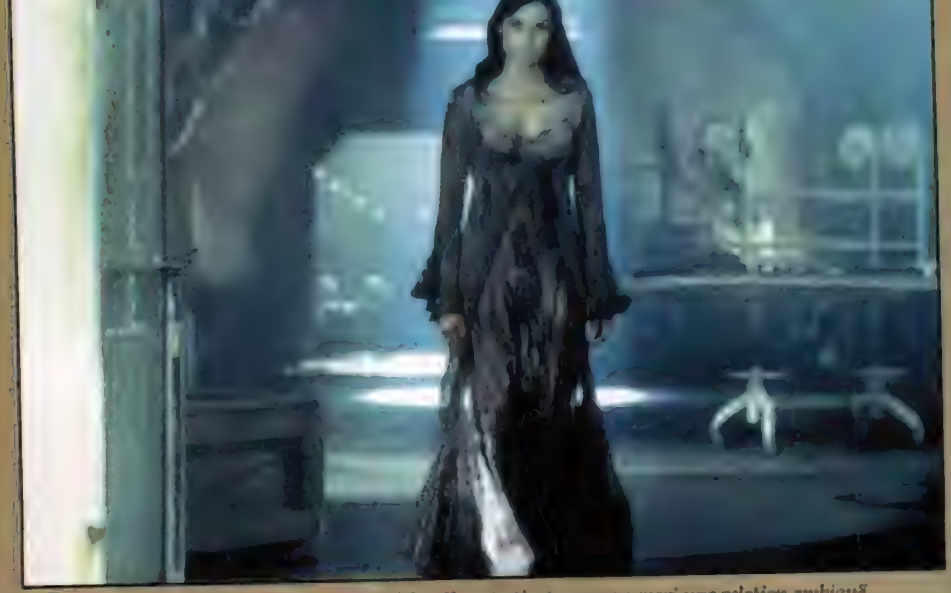
Avant de s'atteler à **La Maison de l'Horreur**, qui marque son retour au cinéma après une absence de quinze ans, William Malone se met en condition. *«J'ai commencé par revoir bon nombre d'épisodes de la série* **Outer Limits** *et plus particulièrement tous ceux réalisés par Gerd Oswald, qui sont pour moi des modèles, autant dans la mise en scène qu'au niveau de la direction d'acteurs. Il avait une approche très classique du genre et c'est précisément ce que je voulais obtenir pour* **La Maison de l'Horreur**. *J'ai aussi été chercher quelques idées dans l'œuvre de l'écrivain H.P. Lovecraft, qui n'a pas son pareil pour décrire la terreur et installer une ambiance. Je me suis enfin beaucoup inspiré des films des années 30, en particulier* **Le Chat Noir** *avec Boris Karloff et Bela Lugosi, ainsi que des histoires publiées dans les pulp magazines tels que «Terror Tales», tout en évitant d'être trop nostalgique»*.

C'est vrai que **La Maison de l'Horreur** sent à plein nez le doux parfum des films et des séries d'antan. Il en résulte un film visuellement stupéfiant, traversé de séquences qui s'inscrivent dans le registre du surréalisme décalé, comme cette opération à cœur ouvert invisible par le commun des mortels mais qui se concrétise lorsqu'elle est filmée au camescope, ou les brèves apparitions de Jeffrey Combs en chirurgien halluciné à la démarche aussi désarticulée qu'un pantin de bois. Un personnage haut en couleurs qui hante des décors soignés, jusque dans l'architecture de la bâtisse, pour laquelle William Malone choisit un style plus art-déco que victorien. Un bâtiment imposant et hermétique jonché de pièces insalubres aux murs qui suintent, un véritable dédale de couloirs où on croise un bébé dans un bocal par-ci et une cuve débordant d'hémoglobine par-là. Niveau effets spéciaux, **La Maison de l'Horreur** reste cohérent avec son sujet, se limite au strict minimum et évite la surenchère gratuite d'images de synthèse pour tabler sur quelques apparitions fantomatiques à la limite du cartoon. Comme celle qui rend hommage à Dick Smith, en utilisant un maquillage inédit qu'il avait réalisé pour **Le Fantôme de Milburn** (1981). *«Ce visage abstrait et livide à la mâchoire proéminente m'a toujours donné la chair de poule. Je pourrais rester des heures à le contempler, comme n'importe quelle œuvre d'art. Et c'est un peu comme si Dick Smith, un mentor pour tous les spécialistes des effets spéciaux de maquillage, avait participé au film. Le danger avec les effets spéciaux, c'est d'en faire trop. J'ai donc essayé de ne pas abuser des maquillages gore, qui peuvent rapidement enlever toute crédibilité à l'histoire. J'avais peur de ne pas trouver le bon équilibre»*. Ce savant dosage, c'est pourtant ce que William Malone réussit de mieux. Si bien que **La Maison de l'Horreur** fait largement honneur à l'original et rend par la même occasion ses lettres de noblesse au genre.

Damien GRANGER

Le bébé dans le bocal : un des trophées de cette «maison de l'horreur»...

Pour cet invité, c'est râpé pour le million de dollars !



Evelyn Price (Famke Janssen) : infidèle, elle entretient avec son mari une relation ambiguë...

House on Haunted Hill. *USA. 1999. Réal.: William Malone. Scén.: Dick Beebe et William Malone d'après le scénario original de Robb White. Dir. Phot.: Rick Bota. Mus.: Don Davis. SPFX: Robert et Dennis Skotak (optiques) & K.N.B. EFX Group (maquillages spéciaux). Prod.: Robert Zemeckis, Joel Silver, Gilbert Adler et Terry Castle pour Dark Castle Entertainment. Int.: Geoffrey Rush, Famke Janssen, Taye Diggs, Ali Larter, Chris Kattan, Peter Gallagher, Bridgette Wilson, Jeffrey Combs... Dur.: 1 h 30. Dist.: SND. Sortie le 26 janvier 2000.*

GERARDMER 2000 FANTASTIC'ARTS

HYPNOSIS

(SAIMIN)

L'un des trois émissaires japonais présentés en compétition à Gérardmer, un film qui repose autant sur une atmosphère de mystère que sur un chapelet de morts très spectaculaires...

Les films sur le thème de l'hypnose connaissent depuis plusieurs années un franc succès au Japon et dans toute l'Asie. Réalisé par Masayuki Ochiai, dont c'est le deuxième film de cinéma au terme d'une longue carrière à la télévision, **Hypnosis** commence fort. Par trois assassinats. Un jeune marié s'étrangle en serrant sa propre cravate, un retraité se jette par la fenêtre de son appartement sous les yeux de sa femme et un athlète court à une allure si vive que les os de ses jambes lui perforent la peau. Horrible. Evidemment, la police ne fait pas le lien entre les trois affaires, entre les paroles prononcées par les défunts avant de succomber. Tous ont parlé d'un «singe vert». Rationnel, les pieds sur terre, l'inspecteur Sakurai perd son latin devant le mystère de ces morts. C'est son jeune assistant, le psycho-analyste Saga, qui lui suggère la thèse de l'hypnose. Il reste dubitatif jusqu'au jour où, dans une émission TV, il entend les syllabes magiques, «singe vert», sortir de la bouche d'une jeune femme sous la coupe du Dominique Webb de service. L'enquête trouve enfin un point d'appui, mais les morts violentes se succèdent. Une femme s'enferme dans une chambre froide, un type se laisse docilement écrasé par le camion dont il guidait la marche-arrière, un joueur de tennis se prend méchamment des balles plein la tronche, un flic se plante la tête contre une patère... Pas de doute : la clef de l'énigme est liée à la personnalité de Yuka, la fille du show télé. Yuka qui, de timide et craintive, peut se transformer en séductrice s'en allant chasser le mâle dans les clubs interlopes de Tokyo. Sakurai tombe sous son charme, loin de se douter du danger que représente sa protégée...

Le détective Sakurai (Goro Inagaki) à la recherche d'un mystérieux hypnotiseur. (Allez voir ce film, vous dormez déjà, allez voir ce film...)

Habile, ce film fantastique bâti comme un polar, qui dissimule la vérité jusqu'à la dernière minute et transforme une innocente jeune femme en créature démoniaque. Le réalisateur excelle dans l'alternance entre horreur graphique et suspense suggestif. A ce titre, la scène du concert est un grand moment de cinéma, quelques minutes de tension extrême où **Hypnosis** atteint son point culminant d'efficacité.

Cyrille GIRAUD

THE LIGHTHOUSE

Sur le canevas passablement exsangue du tueur qui collectionne les trophées macabres, un jeune cinéaste britannique parvient à tirer son épingle du jeu. En procédant très simplement...

Réalisateur de quelques courts métrages et d'un documentaire sur le Zaïre, Simon Hunter recherchait pour son premier long métrage une idée forte. «*Je me suis rendu compte que la plupart des films de terreur se déroulent toujours dans les mêmes sites, des endroits dont les protagonistes pourraient s'échapper très aisément. Moi, je voulais trouver un lieu dont ils ne pourraient absolument pas s'évader. C'est ainsi que m'est venue l'idée de cet îlot où s'élève un phare*». Un îlot rocheux et son phare à l'ancienne qui, dans les premières minutes du film, accueillent un serial-killer tuant systématiquement tout être vivant à sa portée, trois taulards, deux gardiens et une femme toubib spécialisée dans les affaires pénitentiaires... Des naufragés par une nuit noire et orageuse. Autant de condamnés promis aux coups de machette et de hache de Leo Rook, un tueur en série peu loquace dont la démarche renvoie à celle du Jason de **Vendredi 13**. «*Sur le plateau, je n'ai jamais pensé à cette similitude*», soutient le jeune cinéaste (30 ans). «*C'est seulement après que l'on me l'a fait remarquer. Leo Rook, je l'ai filmé comme l'incarnation du Mal, comme un monstre sanguinaire dont on ne connaîtrait rien des origines de sa psychose*».

Simple, direct, monté sur les rails d'un train fantôme sans arrêt jusqu'à l'épilogue, **Lighthouse** se concentre sur l'inexorable élimination des naufragés, tous ou presque décapités par le serial-killer. Des séquences qui carburent à la fois aux effets spéciaux saignants et à la suggestion. «*Dans un premier montage, j'avais sucré du projet tous les éléments visuels horrifiques. Un procédé qui rendait le film ennuyeux. J'ai finalement choisi d'alterner les scènes graphiquement sanglantes et les passages reposant davantage sur le travail effectué par l'imagination du spectateur. A ce titre, **Lighthouse** n'obéit à aucune règle, sinon à l'alternance, à la variété*». Ce qui lui réussit plutôt bien. La caméra peut saisir l'horreur d'une tête arrachée à mains nues des épaules de son propriétaire et, la fois d'après, s'éclipser très sobrement. Tout bénéfice pour un suspense rondement mené, pas très original, mais assez efficace et plutôt stylé. Le producteur américain Edward Pressman ne s'y est pas trompé. A Simon Hunter, il vient de proposer un contrat de deux films : **The Mutant Chronicles** dans un premier temps et, dans un avenir plus lointain, **The Crow 4**.

Cyrille GIRAUD

*Un serial-killer élimine méthodiquement les malheureux naufragés sur une île. **Lighthouse** : un film phare !*

GERARDMER 2000 FANTASTIC'ARTS

CUT

Le cinéma australien à l'heure de l'épouvante auto-référencée à la SCREAM. Vedette du film : un autre film, maudit et générateur d'un beau chapelet d'assassinats sauvages...

La réponse australienne aux **Scream** de Wes Craven. Prétexte à cette nouvelle mise en abîme du genre : un film dans le film, **Hot Blooded**, une série B gore restée inachevée il y a quatorze ans. De la pellicule maudite. Quiconque tente de le terminer connaît une mort violente. C'est d'abord le cas de la réalisatrice Hilary Jacobs (Kylie Minogue) tuée par celui qui y incarne le tueur masqué. Quand la realité rejoint la fiction... Des années après les faits, la veuve de son producteur lance son remake. Opération «bis» qui ne peut être menée à bien qu'avec le concours de la vedette de l'original, Vanessa Turnbill (Molly Ringwald). Evidemment, la malédiction **Hot Blooded** se perpétue. Le croquemitaine d'antan ressort ses grosses cisailles, les cadavres s'entassent...

Le realisateur, Kimble Rendall (un petit génie de la pub et du clip), profite de ce canevas pour disserter sur le film d'horreur, multiplier les références et les allusions. «*Difficile de distinguer le contenu du contenant. D'un côté, Cut commente le cinéma d'horreur. De l'autre, il appartient lui-même au genre*». Un peu comme **Scream**, quoi. «*Ah non, n'allez pas croire ça. Contrairement à* ***Scream****, Cut distille une véritable morale : les personnages endossent la responsabilité de leurs actions*». Oui, bof... Kimble Rendall botte en touche et, roublard, avoue tout de même que Wes Craven figure parmi ses cinéastes préférés. «*Quoiqu'il en soit,* ***Cut*** *n'est pas né du désir faire un* ***Scream****-like, mais de notre volonté de produire en Australie un film pour un public jeune. Le producteur Martin Fabinyi, le scénariste Dave Warner et moi-même sommes parvenus à la conclusion qu'il n'y en avait pas, alors que nous dînions dans un restaurant chinois*». Où une plaque devrait être posée : «Ici est né **Cut**», le **Scream** des antipodes, «*un film qui s'appuie sur les clichés pour progresser. Un film à fois drôle et effrayant*» généreusement arrosé d'hemoglobine. Cinquante litres de faux sang furent necessaires au projet, une grande partie investie dans une liquéfaction particulièrement horrible envisagée en images de synthèse avant que les trucages classiques ne soient finalement mis à contribution. Le clou du film, fort d'une abondante documentation médicale rassemblée par l'équipe de l'atelier d'effets spéciaux *MEG*, responsable de quelques broutilles sur **L'Ile du Dr. Moreau** et **Matrix**. Ce sont également les compères de *MEG*, Paul Katte et Nick Nicolaou, qui dessinèrent le masque du tueur d'après des clichés de grands brûlés. Un faciès lisse, livide et sensiblement «fondant», coulé dans un moule voisin de celui de.. **Scream** !

Cyrille GIRAUD

Un tueur un peu dans le style de ***Scream****, mais pas trop quand même.*

Une victime presque comme dans ***Scream****, mais pas tout à fait pareil.*

GERARDMER 2000 FANTASTIC'ARTS

KOLOBOS

Cinq cobayes humains, une maison vraiment close, un tueur qui rôde : les conditions idéales à une expérience anthropologique dangereusement live...

Le Projet Blair Witch et Cube l'ont récemment rappelé : il est possible de produire un film fantastique qui se tienne pour un budget de misère. **Kolobos** n'a pas coûté cher : 1 million de dollars investis dans le projet par Ed Taylor, un homme d'affaires qui prospère dans l'exploitation d'une chaîne de télé-achat. Si Ed Taylor mise sur le cheval Kolobos, c'est parce que le film part d'une idée consistante. «*Elle m'est venue en regardant un reality-show très célèbre aux Etats-Unis, **The Real World***», commente l'un des deux réalisateurs, Daniel Liatowitsch. «*Une émission très frustrante dont les participants m'ont tapé sur le système. Ils s'efforcent de simuler la réalité, de penser très fort, par exemple, que quelqu'un va les tuer. Malgré ma déception, j'ai considéré qu'il y avait là matière à développer un scénario intéressant*», une histoire qu'il écrit avec la complicité de deux potes de campus, David Todd Ocvirk (par ailleurs coréalisateur) et Nne Ebong (producteur également). Elle raconte comment cinq jeunes adultes acceptent de se laisser enfermer dans un chalet hermétiquement clos dans le cadre d'une expérience anthropologique sur le comportement humain. Il y a un artiste, un comédien débutant, une star de séries B, un ingénieur de l'alimentaire industriel et un professeur. Participe également à l'expérience un tueur à l'identité secrète. C'est par lui que le test en conditions réelles devient

*Une victime du tueur de **Kolobos** : un hommage à **Frayeurs** de Lucio Fulci.*

Une autre victime : un hommage au boucher du coin.

tout particulièrement instructif, que le vernis de la politesse se fissure et que les véritables personnalités se révèlent...

Dans le huis-clos de **Kolobos**, Daniel Liatowitsch et David Todd Ocvirk trouvent non seulement de quoi alimenter un suspense horrifique hors des sentiers battus de Scream, mais aussi de quoi tirer leur révérence à Dario Argento, Mario Bava et Lucio Fulci, maîtres italiens du genre. Les duettistes, lecteurs voraces du mensuel gore américain *Fangoria*, en sont des fans. Ils aiment aussi Linnea Quigley, reine sexy de la terreur dans une myriade de séries Z dans lesquelles elle expose généreusement ses miches. A leur idole, ils demandent d'interpréter... une star de séries B. «*Dommage qu'elle n'ait qu'une scène dans **Kolobos**, au tout début. Nous en avons tourné une seconde pour la fin mais nous nous sommes trompés de lentille pour la caméra. Ce qui l'a rendue inutilisable*». Une bavure technique pardonnable : avant d'entamer la réalisation de Kolobos, Daniel Liatowitsch et David Todd Ocvirk, fraîchement diplômés de l'université, ne connaissaient du cinéma que la théorie des cours de leur bahut.

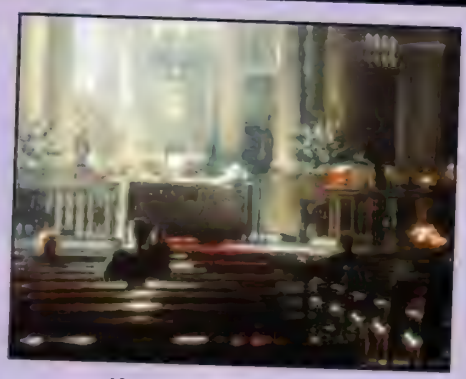
Cyrille GIRAUD

THE NAMELESS
(Los Sin Nombre)

Le plus réfrigérant des thrillers produits sous le chaud soleil d'Espagne. Une découverte des mœurs très particulières d'une secte qui recrute ses adeptes parmi les gamins...

Le cinéma hispanique aime particulièrement distiller des atmosphères lourdes, poisseuses et malsaines. C'est le cas de **The Nameless**, un thriller habilement emballé par un jeune réalisateur traumatisé par la descente aux enfers de **Seven**, Jaume Balaguero (30 ans). Plutôt doué à ce sport, cet ancien éditeur d'un journal consacré aux films underground, *Zineshock*, également ancien critique et animateur de radio. Pour son premier long métrage, inspiré d'un roman du britannique Ramsey Campbell, Jaume Balaguero dépeint le calvaire d'une femme, Claudia. Cinq ans après l'assassinat de sa petite fille, elle reçoit un coup de fil... de la supposée disparue. «Maman, c'est moi... Viens et prends-moi» lui dit la voix. Aidée par un ancien flic et un journaliste travaillant dans une gazette traitant n'importe comment les questions surnaturelles, Claudia mène l'enquête. Une investigation qui ne l'amène pas exactement là où elle s'attendait à aller. Ses partenaires et elle remontent jusqu'à l'Holocauste, jusqu'aux camps de la mort, jusqu'au déviant Santini, un monstre emprisonné pour le restant de ses jours. Lui sait la vérité. Tel Hannibal Lecter dans **Le Silence des Agneaux**, il délivre à Claudia quelques indices. Et si sa petite fille était retenue au sein d'une communauté très particulière aux valeurs résolument démoniaques ?

«*Au-delà de sa très originale et terrifiante intrigue, le roman de Ramsey Campbell m'a captivé par la manière dont il montre l'essence même du mal, la perversité, la corruption d'une âme jeune*», enchaîne Jaume Balaguero. «*Les abominations décrites dans **The Nameless** sont des entités réelles, des intelligences vivantes capables de détourner les pensées de leur fonction et de prendre leur contrôle*». Dans le film,



Une enquête très complexe : prière de ne pas dévoiler le dénouement.

on ne tue pas les enfants. Les hommes dans l'ombre font bien pire ; ils les métamorphosent en des créatures sur lesquelles même une mère n'a plus la moindre emprise. «*Du livre, j'ai repris tous les éléments portant les germes de la peur. Une forme de peur dérangeante que je rêvais de relayer à l'écran par des images. Je voulais aller jusqu'au bout de l'horreur*». Objectif atteint, avec une efficacité certaine dans le glauque, avec une manière de suggérer le pire qui donne souvent froid dans le dos.

Cyrille GIRAUD

Un des spécimens du professeur McCabe, croisement entre la chauve-souris et le pitbull !

Le docteur Tobe Hodge (Carlos Jacott) victime de ses propres expériences...

GERARDMER 2000 FANTASTIC'ARTS

LA NUIT DES CHAUVES-SOURIS

à la santé de roger !

LOUIS MORNEAU

Passionné de cinéma depuis son plus jeune âge, Louis Morneau s'est donné les chances d'en faire son métier. A savoir qu'il n'a pas hésité à commencer par le bas de l'échelle, en déposant sa candidature chez Roger Corman, une bonne école pour qui souhaite intégrer le cercle fermé des studios hollywoodiens. Pour lui, il réalise quelques séries B fauchées mais décentes (CRACKDOWN, CARNOSAUR 2, QUAKE et FINAL JUDGMENT) avant de passer à la vitesse supérieure. Après le film de guerre SOLDIER BOYZ, il se fait remarquer en dirigeant James Belushi dans le thriller de science-fiction RETROACTION, qui rafle quelques prix dans plusieurs festivals, puis dans le polar FAUSSE DONNE que produisent Joel Silver et Richard Donner. Avec LA NUIT DES CHAUVES-SOURIS, il revient à un genre très «cormanien»... mais avec un peu plus de moyens !

Pour arrêter l'épidémie, Sheila et le sherif Kimsey (Lou Diamond Phillips) infiltrent le nid des chauves-souris.

En regardant *La Nuit des Chauves-souris*, on ne peut s'empêcher de penser aux *Oiseaux*. Avez-vous été influencé par le film d'Alfred Hitchcock?

Beaucoup de gens font le lien, mais je ne pense pas qu'il m'a vraiment influencé, même si j'adore ce film. C'est vrai que **La Nuit des Chauves-souris** présente quelques similitudes avec **Les Oiseaux**, surtout dans le ton adopté par le scénariste John Logan, propre aux années 50 et 60. Mais en le revoyant, je me suis rendu compte que les deux histoires divergeaient, ce qui m'a rassuré. Le film d'Alfred Hitchcock tourne autour d'une femme qui recherche un homme. Les oiseaux du titre ne sont qu'un obstacle dans sa quête. L'approche est différente et ne convenant pas à **La Nuit des Chauves-souris**, auquel j'ai voulu apporter une touche humoristique pour qu'il soit plus distravant. Par contre, je dois avouer que j'ai volé quelques plans à Hitchcock !

Pensez-vous qu'aujourd'hui c'est une obligation pour un film d'horreur d'être en même temps drôle ?

En fait, il y a plusieurs sortes d'humour. J'ai évité l'auto-dérision parce que je ne voulais pas me moquer de mon propre film. De nos jours, il y a beaucoup d'humour dans les films d'horreur. C'est bien, mais certains spectateurs cherchent aussi à avoir peur. C'est difficile de trouver le bon équilibre. **La Nuit des Chauves-souris** aurait pu être plus sérieux, mais je craignais qu'il soit alors ennuyeux. En revanche, dans un film comme **Alien**, je ne pense pas que l'humour soit nécessaire. Au contraire, comme tout réside dans la tension, il doit être le plus sérieux possible.

Sheila (Dina Meyer) : fascinée par les chauves-souris, elle doit pourtant se résoudre à les exterminer.

Vous êtes-vous documenté sur les chauves-souris avant de faire votre film ?

Bien sûr, car nous voulions savoir comment elles vivent pour que les faits decrits dans le film soient authentiques et crédibles. En fait, nous n'avons rien inventé. Nous avons juste créé une nouvelle espèce en prenant les yeux, le nez, les ailes ou les oreilles d'une vingtaine de chauves-souris différentes, pour qu'elles soient plus effrayantes. Personnellement, je trouve ces animaux fascinants, mais en réalisant **La Nuit des Chauves-souris**, je me suis aperçu que beaucoup de gens en ont peur. Peut-être à cause des légendes ou à force de voir des films d'horreur !

A Hollywood, c'est un handicap ou un tremplin d'avoir travaillé pour Roger Corman ?

Ça dépend. Certains estiment que c'est un avantage puisqu'on est préparé et habitué à travailler dans des conditions précaires, capables de faire un film correct dans les meilleurs délais et en partant de rien. Quand on fait un film pour un studio, le budget est plus confortable, mais les petits films sont un bon entrainement. On sait se débrouiller en cas de pépin. C'est ce que recherchent les producteurs même s'il y en a encore qui pensent qu'un réalisateur de films d'horreur est incapable de faire autre chose. Ce qui est faux, comme l'ont prouvé James Cameron, Sam Raimi et bien d'autres. En tout cas, il n'y a pas meilleure école que Corman !

Quel est votre meilleur souvenir de cette époque ? ■■■

LA NUIT DES CHAUVES-SOURIS

■■■ Il y en a tellement... Certainement le jour où Roger m'a demandé de réaliser mon premier film. C'est une situation assez inhabituelle à Hollywood qu'un producteur aille chercher un réalisateur qui n'a jamais rien fait. En général, il faut plutôt leur courir après ! A l'époque, je m'occupais de monter des bandes annonces pour lui quand il vient me dire qu'il lui fallait un réalisateur de toute urgence, celui pressenti étant tombé malade. J'ai demandé à lire le scénario mais il a refusé, prétextant qu'il lui fallait une réponse sur le champ. Alors, j'ai accepté sans prendre connaissance du script et deux semaines plus tard, j'étais au Pérou à tourner **Crackdown** !

Et le pire ?

Oh, il y en a encore plus ! Sur **Watchers 2**, un de mes premiers films en tant que réalisateur de seconde équipe, il nous manquait l'acteur qui devait enfiler l'énorme costume en caoutchouc du monstre. On tournait le film en extérieur, la température avoisinait le degré zéro, il pleuvait à grosses gouttes, la plupart des techniciens étaient malades... J'ai cru que je ne m'en sortirais jamais. Et puis un passant s'est arrêté pour nous demander si on faisait un film... Dix minutes plus tard, il était dans le costume!

Incroyable !

Mais vrai ! Nous avons fait de lui la vedette d'un jour. Nous nous sommes souvent retrouvés dans de telles situations. Il arrive aussi qu'on ne puisse pas tourner aux endroits prévus. Il faut alors réécrire la scène ou tourner ailleurs. C'est d'ailleurs arrivé sur **La Nuit des Chauves-souris**. Un dimanche après-midi, alors qu'on tournait en extérieur, il s'est mis à pleuvoir très fort. Il fallait improviser sans perdre une minute. Nous sommes allés dans la ville la plus proche et avons demandé au maire si on pouvait tourner une scène dans ses locaux C'est le genre de chose que vous apprenez aux côtés de Roger Corman !

S'il vous appelait aujourd'hui et vous demandait de lui rendre service sur un film, vous accepteriez ?

Je ne pense pas qu'il ait les moyens de me payer ! Très honnêtement, ça dépend du projet. Pourquoi pas, s'il est intéressant. Corman a été très généreux avec moi et m'a toujours encouragé. Grâce à lui, j'ai appris mon métier en peu de temps. J'ai beaucoup d'estime et de respect pour Roger Un jour, il a dit à Ron Howard, qui allait faire un film pour lui : «Ron, si tu assures, tu n'auras plus jamais à travailler avec moi». Et c'est ce qui s'est passé ! Je me souviendrai longtemps de cette phrase tant elle résume bien le personnage. Il n'arrête jamais d'encourager ses collaborateurs, de les pousser sur la voie du succès.

Après les tournages-commando propres à Roger Corman, un film comme *La Nuit des Chauves-souris* doit être une simple formalité...

Au contraire, c'est plus difficile ! La logistique est proportionnelle aux moyens. En plus de diriger les acteurs, il faut gérer les nombreux effets spéciaux, qui font appel à plusieurs techniques différentes et qui posent chacune des problèmes spécifiques. Mais j'adore les défis et **La Nuit des Chauves-souris** en présentait un de taille puisqu'il met en scène non pas un seul monstre mais des centaines ! Ce film est d'un genre nouveau pour moi, et c'est précisément ce qui le rendait plus compliqué. De toute façon, cette difficulté est inhérente aux films qui demandent l'utilisation d'effets animatroniques en plus des images digitales, surtout quand il y en a un si grand nombre. J'avais souvent peur que les marionnettes mécaniques ne marchent pas, à tel point que j'en faisais des cauchemars ! Je suis soulagé d'en avoir fini et de m'en être aussi bien tiré, car même si c'était encourageant de voir le film prendre forme, ça n'a pas été drôle tous les jours !

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **Hélène NUNEZ**)

Le shérif Kimsey : est-il vraiment à l'abri dans sa voiture ?

opinion

CHAUVE QUI PEUT !

Avec **La Nuit des Chauves-Souris**, Louis Morneau renoue avec un genre tombé en décrépitude. Car ces derniers temps, les attaques animales se faisaient rares sur grand écran. A l'exception du Saint Bernard bionique de **Max, Le Meilleur ami de l'homme**, du serpent glouton d'**Anaconda**, des requins savants de **Peur Bleue** et bientôt du crocodile géant de **Lake Placid**, nos amis les bêtes s'étaient assagies et avaient abandonné leur désir de conquête du monde. Il faut dire que les derniers exemples en date, qui remontent aux années 70, sont pour la plupart des séries B grotesques qui ne brillent pas par leur qualité et qui se font avant tout l'écho de leur époque, c'est-à-dire du trauma post-nucléaire de la Guerre froide. Déferlent alors une ribambelle de films où la nature prend une revanche justifiée sur l'homme, où des rats, des poules et des araignées contaminées par les radiations croquent de l'humain à tout-va. Difficile, aujourd'hui, d'avoir la même démarche tout en restant crédible. Celle de **La Nuit des Chauves-Souris** donne de façon adroite dans la demi-mesure.

Sheila Casper (Dina Meyer) et son assistant Jimmy (Leon), deux spécialistes des chauves-souris, sont appelés par le gouvernement. Leur mission ? Se rendre dans une petite ville du Texas pour y examiner deux corps atrocement mutilés. A leur grande surprise, les marques trouvées sur les victimes témoignent d'une attaque de chauves-souris. Ce qui est théoriquement impossible. C'est alors que le professeur McCabe (Bob Gunton) leur avoue avoir effectué des manipulations sur deux spécimens qui se sont échappés de son laboratoire et qui ont très certainement contaminé leurs semblables. Le risque d'épidémie est énorme et devrait se propager dans tout le pays dans les 48 heures. Aidés du shérif Kimsey (Lou Diamond Phillips), Sheila et Jimmy partent à la recherche du nid avant qu'il ne soit trop tard...

Que le scénario de **La Nuit des Chauves-Souris** ne vole pas bien haut n'est pas un handicap majeur pour Louis Morneau. Au contraire, il utilise son schéma classique, nostalgique des films de monstres d'antan, pour se démarquer de la production actuelle, profite de ses longueurs pour présenter les personnages et joue de ses faiblesses à bon escient, tournant les clichés du genre à son avantage. Des défauts qui, pour une fois, servent le film. Car avec plus de substance, Morneau n'aurait pas pu se permettre les quelques excès et fantaisies qui font le charme de **La Nuit des Chauves-Souris**. Comme de faire du shérif Kimsey un bouseux qui roule des mécaniques, plus partisan de la drague que de la chasse aux créatures ailées, de trouver comme justification aux expériences de McCabe le simple fait qu'il soit un scientifique, ou encore d'envoyer les deux héros patauger dans une bouillabaisse d'excréments de chauves-souris. Pas de doute, Louis Morneau ne recule devant rien, même lorsqu'il lance une horde de vampires volants à l'assaut d'une bourgade provinciale. Au détour de quelques plans gore, il filme ses marionnettes mécaniques en gros plan et ne se lasse jamais de montrer leur faciès de pitbull dégénéré malgré la précarité des effets spéciaux. Véritable revival du cinéma kitsch, **La Nuit des Chauves-Souris** dégage suffisamment d'enthousiasme et d'honnêteté pour figurer au panthéon des ringardises qu'on aime savourer comme un péché mignon.

Damien GRANGER

***Bats**. USA. 1999. Réal.: Louis Morneau. Scén.: John Logan. Dir. Phot.: George Mooradian. Mus.: Graeme Revell. SPFX: Netter Digital Entertainment (visuels) & KNB EFX Group (animatroniques). Prod.: Brad Jenkel & Louise Rosner pour Destination Films. Int.: Lou Diamond Phillips, Dina Meyer, Leon, Bob Gunton, Carlos Jacott... Dur.: 1 h 32. Dist.: Columbia Pictures. Sortie le 23 février 2000.*

GERARDMER 2000 FANTASTIC'ARTS

POSSESSED

(BESAT)

Un film danois qui n'entre pas dans la catégorie du Dogme de Lars Von Trier. De facture plus classique, il relaie le mythe de Faust à travers la menace virale...

Au milieu des années 70, le comédien allemand Udo Kier s'était bâti une flatteuse réputation en donnant aux deux principales figures du fantastique gothique des visages nouveaux, rajeunis et délicieusement décadents, à travers deux films commandités par Andy Warhol, **Chair pour Frankenstein** et **Du sang pour Dracula**. Depuis, Udo Kier est devenu l'un des has-been du genre. **La Fin des Temps**, **Armageddon**, **Modern Vampires**, **Blade**, **Barbwire**, **Dr. Jekyll & les Femmes**... Des rôles, des participations variablement importantes pour un comédien doué d'une réelle présence physique. Cette présence magnétique, **Possessed** en joue plus adroitement que ses prédécesseurs. Dans le film, libre adaptation moderne du mythe de Faust, Udo Kier occupe effectivement une place de première importance : il est Vincent Moreau, l'un des personnages principaux d'un film occulte qui débute comme un thriller bactériologique à la **Alerte !**.

Vincent Moreau (Udo Kier) : adversaire ou complice du vilain virus ?

Stella Mala, grande prêtresse de l'Apocalypse. (Ferait mieux de prendre un aspirine...)

Point de départ : la découverte d'un voyageur roumain à l'agonie dans l'aéroport de Copenhague. Il décédera quelques heures plus tard dans un hôpital de la capitale. Tout indique qu'il serait mort contaminé par le terrible virus Ebola. Le virologiste Soren Rastauw est chargé de déterminer les causes précises du décès. Mais la thèse officielle ne le satisfait pas. Selon lui, la victime aurait été tuée par un germe plus dangereux encore que le virus Eloba. Contre l'avis de son supérieur, Sarah, une étudiante en médecine et lui partent pour la Roumanie, sur les traces de celui qui serait à l'origine de la contagion. C'est un gamin déjà enterré dont il obtient l'exhumation du corps. L'affaire pourrait s'arrêter là si Soren et son assistante ne trouvaient en travers de leur chemin Stella Mala, grande prêtresse de l'Apocalypse, et un maniaque du cocktail Molotov... Deux étapes avant que **Possessed** ne lève le voile sur celui qui, dans l'ombre, tire les ficelles. Le Diable en personne, toujours prompt à faire payer le prix fort aux petits malins certains de le berner.

Cyrille GIRAUD

THE RING

(RINGU)

Le plus grand succès de l'histoire du cinéma fantastique nippon, un film qui se prive de tous les artifices d'usage dans le genre pour atteindre un niveau optimal d'efficacité...

Sans **The Ring**, un film comme **Hypnosis/Saimin** n'aurait probablement jamais vu le jour. Simplement parce que **The Ring** compte parmi les plus grands succès du cinéma asiatique. Un triomphe autant au Japon, à Taïwan, à Hong Kong, sur un continent entier plus connu pour faire la fête aux mastodontes hollywoodiens qu'à son propre cinéma. Tenant à la fois des films de David Cronenberg (il développe des thèmes analogues à ceux de **Scanners**, **Vidéodrome** et **eXistenZ**) et de sources d'inspiration originales, **The Ring** brode sur une légende urbaine de son cru. A savoir sur une cassette vidéo maudite, qui tue ceux qui la visionnent. C'est après la mort de son cousin Tomoko que Reiko, jeune journaliste ambitieuse persuadée d'avoir décroché le scoop de l'année, mène l'enquête. Ses recherches l'amènent à regarder la mystérieuse cassette, porteuse d'une malédiction. Quiconque pose les yeux sur son contenu mourra au bout de sept jours. Terrorisée, Reiko décide de faire équipe avec son ex-mari pour stopper l'horloge de la mort qui, une fois de plus, a commencé son inéluctable compte à rebours...

La vérité est ailleurs. Au fond du puits ?

Pourquoi **The Ring** a-t-il obtenu un tel succès, au point que sa suite est immédiatement mise en chantier pour sortir quelques mois plus tard ? Simplement parce qu'il distille un véritable climat de peur, de terreur. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter les réactions sur le Web. Certains, les plus mordus, n'hésitent à publier que tous les efforts de David Lynch, Wes Craven & cie ressemblent à un spectacle pour enfants en comparaison. Comment le réalisateur Hideo Nakata accède-t-il au Grand Frisson ? Refusant le gore, les effets choc faciles et les effets spéciaux digitaux, il se repose sur ce que l'écran peut contenir de plus simple dans de telles circonstances. Du son, mais pas de musique dramatisante, un poste de télévision... Les ponctions dans le vivier du fantastique traditionnel nippon (fantômes, malédiction et morts violentes) assurent l'irruption très surprenante du surnaturel.

Cyrille GIRAUD

GERARDMER 2000 FANTASTIC'ARTS

SPRIGGAN

Film d'action rythmé au-delà du raisonnable, avatar spectaculaire de la science-fiction populaire, SPRIGGAN est une œuvre à part dans la carrière de Katsuhiro Otomo (AKIRA). A l'origine du projet, de l'écriture du scénario, de la mise en scène, le maître n'est officiellement crédité que d'un rôle subalterne de superviseur général. En somme, papy fait toujours de la résistance, mais passe néanmoins le témoin à une jeune génération d'animateurs survoltés.

Quelques hiéroglyphes sur une plaque... Il s'agit d'une mise en garde formulée par une civilisation ayant colonisé la Terre avant l'apparition des êtres humains. Dieux ou diables, leurs connaissances scientifiques surpassaient les technologies les plus évoluées de notre ère. Mais, les dérives chaotiques du progrès causèrent leur perte. De leur expérience, ils nous laissèrent un seul message en guise d'héritage : «Rendez aux ténèbres l'œuvre qui en est née !». Sur ce postulat, l'organisation Arcam fut créée pour découvrir, préserver, voire détruire, les artefacts abandonnés par cette ancienne dynastie. Les agents qui opèrent en son sein sont connus sous le nom de Spriggan. Yu Ominae est le numéro 1 de cette unité d'élite. Espion auquel la technologie a permis d'atteindre les limites du potentiel physique humain, il va être confronté aux mystères de l'Arche de Noé...

Doté d'un budget colossal, **Spriggan** est le premier blockbuster produit par l'industrie japonaise de l'animation. Profilé comme un véhicule de star et une machine de guerre prête pour la conquête de nouveaux marchés, bizarrement, le film est dirigé par un jeune réalisateur, Hirotsugu Kawasaki. «Yes-man» exalté ayant aguerri ses dons au contact de sa déité Otomo, il se retrouve à la tête du dessin animé nippon le plus invraisemblablement commercial de tous les temps. Mélange explosif à base d'**Indiana Jones** et de **Stargate**, **Spriggan** est une valorisation néo-romantique des utopies spéculatives et catastrophiques dont le cinéma fantastique a toujours été friand. Adaptation du manga éponyme, le film est un conte moderne et apocalyptique brassant en son sein toutes nos angoisses millénaristes : écologie, holocauste, difficulté d'exister, religion, concepts de famille et d'appartenance... A ce titre, l'affrontement opposant le colonel Mac Dougal à Yu Ominae symbolise la lutte à mort que se livrent aujourd'hui les notions d'humanité et d'instrumentalité. Pourtant, disons le carrément, le scénario de **Spriggan** fut volontairement annihilé au profit de l'immédiate jouissance procurée par une mise en scène jubilatoire, ayant l'audace de réinventer les codes du film d'aventure. Images de synthèse, rotoscopie, décors dantesques... La beauté des effets «spéciaux» de **Spriggan**, imaginés pour l'occasion par quelques-uns des meilleurs studios nippons (4°C, *Gainax*), a déjà fait pâlir les infographistes de *Disney*. **Spriggan** est animé par une énergie cinétique à la limite de l'épilepsie, mais, contrairement au «clipper» Michael Bay, Kawasaki est parvenu à conserver la maîtrise de ses «objectifs». En plus, derrière chaque saillie sarcastique, chaque pseudopode, point le cynisme expiatoire d'Otomo. Oscillant donc entre le premier et le second degré, saturé de stéréotypes empruntés au cinéma de série B, **Spriggan** n'en demeure pas moins un long métrage insolent, politiquement incorrect. Au-delà du but apparemment syncrétique de plaire à tout public, l'enfant illégitime d'Otomo colporte des opinions explicitement anti-impérialistes, conteste le totalitarisme du système américain, sacralise le néant... Roland Emmerich n'aurait jamais osé !

Bertrand ROUGIER

CARNIVALE

Produit par la société française MILLIMAGES, un film d'animation que ne parraine pas Tim Burton. Malgré les apparences...

Directeur artistique — un poste clé — sur **L'Etrange Noël de Monsieur Jack**, Deane Taylor attendait depuis longtemps de voler enfin de ses propres ailes. Logique après une vingtaine d'années de bons et loyaux services, pour les studios *Hanna-Barbera*, Tim Burton, la MGM... «*J'avais dans l'idée de tourner un dessin animé d'aventures pour enfants*», explique-t-il. «*J'ai toujours été fasciné par les parcs d'attraction, car ils suscitent chez les gens des réactions très différentes. Certains les voient comme des lieux d'amusement, d'autres comme des endroits recélant de sombres secrets. Je voulais installer l'histoire de* **Carnivale** *dans un parc d'attractions, en tenant compte de ces deux aspects*».

Les jumeaux Jack et Eddy, le copain Enzo, la petit soeur Zoé et leur matou évoluent donc entre baraques foraines et train fantôme. Quatre gosses et un animal à la découverte d'un cadre que Deane Taylor rend effectivement tour à tour clownesque et franchement inquiétant. Sans doute comme l'aurait fait Tim Burton, dont l'ombre plane sur ce spectacle qui puise notamment dans la réserve d'idées de **Beetlejuice**. Difficile de se défaire de l'influence d'un mentor pareil. Deane Taylor n'y parvient pas à tous les coups. Les couleurs, les éclairages, les décors expressionnistes et le look biscornu des personnages... Rien de **Carnivale** ne semble avoir été conçu sans la bénédiction de Tim Burton lui-même.

Cyrille GIRAUD

HEAVY METAL FAKK 2

La suite tardive du dessin animé à sketches qui honora il y a une vingtaine d'années la mémoire d'un magazine pionnier dans le domaine de la science-fiction...

Des années que le producteur français Philippe Diaz (qui perdit beaucoup de plumes à essayer de produire **Les Amants du Pont Neuf**) rame à essayer de lancer une séquelle à *Métal Hurlant*, anthologie d'histoires de science-fiction remontant à 1981, prolongement animé d'un magazine mythique de bandes dessinées fantastiques. Il lui aura fallu attendre le boom récent de l'animation et la mise en chantier d'importantes productions (comme le **Titan A.E.** de Don Bluth et Gary Goldman, les duettistes d'Anastasia) pour que le projet voie enfin le jour, au Canada, sous la direction de Michel Lemire et Michael Coldewey.

Fidèle à l'esprit *Métal Hurlant*, croisement de comics destroy et de rock, **Heavy Metal Fakk 2** décrit la vengeance de Julie Zeek (une walkyrie au spectaculaire physique inspiré de Julie Strain, ex-playmate silliconée et égérie de la série Z), unique survivante du génocide, contre le dictateur Tyler Odin, instigateur du massacre à grande échelle perpétré sur la planète Eden. En quête d'immortalité, Tyler Odin doit désormais subir le courroux de la vengeresse devenue entre-temps F.A.K.K 2... Un canevas classique pour un film d'animation correct. Fort d'effets spéciaux digitaux (principalement les vaisseaux spatiaux) et d'un design soigné, il met en scène une héroïne moins originale quant à elle, puisque calquée sur la super guerrière de *MTV*, Aeon Fluxx.

Cyrille GIRAUD

GERARDMER 2000 FANTASTIC'ARTS

HYPNOSE

(Stir of Echoes)

Un thriller surnaturel branché sur un au-delà actuellement très fréquenté...

Deuxième tentative du scénariste David Koepp derrière la caméra. Au service de Robert Zemeckis (**La Mort vous va si bien**), Steven Spielberg (**Jurassic Park** et **Le Monde Perdu**) et Brian de Palma (**L'Impasse**, **Mission : Impossible** et **Snake Eyes**), il tourne son premier film avec le thriller **Réaction en Chaîne**, peinture d'une nuit sans électricité dans les faubourgs de Los Angeles. David Koepp récidive avec **Hypnose**, ghost-story inspirée d'un roman de Richard Matheson (à l'origine, notamment, de **L'Homme qui Rétrécit**, **Duel** et **La Maison des Damnés**) publié en 1958, et qu'il trouve par hasard dans une boutique de livres d'occasion. Elle raconte comment Tom Witzky (Kevin Bacon), un employé de la compagnie du téléphone, réagit au lendemain d'une séance d'hypnose perpétrée par la meilleure amie de sa femme. Ce qui aurait dû rester sans conséquence devient vite un véritable cauchemar pour lui. Par flashes de plus en plus nets, Tom visualise l'assassinat d'une jeune femme, son guide dans l'au-delà. Il se trouve que celle-ci a disparu dans le quartier quelques mois auparavant. Obnubilé par ses visions, le médium malgré lui suscite l'inquiétude de sa famille. D'autant qu'il se met à la recherche du cadavre.

Tom Witzky (Kevin Bacon) : attention aux séances d'hypnose...

«*C'est vraiment une coïncidence si* ***Hypnose*** *arrive au même moment que* ***Hantise***, ***Sixième Sens*** *et* ***Le Projet Blair Witch***», enchaîne David Koepp. «*Mais le surnaturel n'a jamais vraiment quitté les écrans ; c'est resté un domaine vital pour les gens. Nous manifestons tous le désir de croire dans la vie après la mort. C'est pourquoi les films traitant du thème reçoivent un écho si favorable, c'est pourquoi le public réclame des histoires terrifiantes qui leur racontent l'au-delà. Les gens veulent y croire, les gens ont besoin d'y croire. C'est quelque chose d'inscrit dans nos gènes*». A travers ses propos, David Koepp révèle le ton de son film. Sérieux, un traitement au premier degré et la volonté affirmée de ne pas faire n'importe quoi sous prétexte qu'il s'agit de fantastique. Sous contrôle d'un scénariste-réalisateur chevronné, **Hypnose** atteint un niveau décent, même s'il ne soulève pas les questions de **Sixième Sens**, même si son royaume des morts s'impose avant tout en antichambre du tribunal terrestre.

Cyrille GIRAUD

«C'est vraiment une coïncidence si ***Hypnose*** *arrive au même moment que* ***Sixième Sens***» *David Pinocchio Koepp.*

VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

La nouvelle année n'apporte pas de grandes révolutions dans la distribution vidéo. Si quelques éditeurs proposent leurs titres à la fois en DVD et en K7 (X-TRO 3 et quelques autres), le traditionnel support magnétique reste encore majoritaire dans la plupart des cas. Mais attention, la hotte du Père Noël croulait cette année sous les lecteurs DVD, les premiers disques enregistrables sortent au Japon et la situation pourrait bien évoluer dans les mois à venir, ou tout du moins dans les prochaines années... Bon d'accord, disons au cours de ce nouveau millénaire et n'en parlons plus.

John Voigt et le fatalisme : tiens, il va pleuvoir !

L'ARCHE DE NOÉ

La façon de classer dans le genre fantastique un récit où intervient Dieu et ses miracles donne déjà une idée du scepticisme de l'éventuel critique et de son irrespect envers les Saintes Ecritures. Mais cela n'est rien comparé à la manière dont le scénariste s'en empare pour les détourner à son profit, même s'il s'en excuse au pré-générique d'un alerte *«pour renforcer les effets dramatiques du film, nous avons pris quelques libertés avec les péripéties de l'épopée biblique»*. Terri Moore, producteur des effets spéciaux, abonde d'ailleurs comme une bête quand il ajoute *«Noah's Ark, c'est Titanic rencontrant Twister avec un «souffle» d'Armageddon»*. Tu m'étonnes, Simone !

En fait, **L'Arche de Noé** s'inscrit dans la longue tradition des téléfilms *Hallmark* pour la chaîne *NBC*, toujours sortis chez nous à la vidéo avec une régularité exemplaire : **Les Voyages de Gulliver** (*Mad* 104), **L'Odyssée** (118), **Merlin** (119) ou encore **Alice au Pays des Merveilles** (120). Comme annoncé, celui-ci se distingue par un réagencement assez péremptoire des épisodes de la Genèse et aussi un amalgame troublant de certains personnages. Pour la TV américaine, Noé devient donc Moïse rencontrant Dieu sur la montagne, ou encore Abraham, informé par la voix divine de la destruction prochaine de Sodome et Gomorrhe. Du coup, notre héros accompagne Loth dans sa fuite hors de Sodome, puis construit seulement après sa fameuse Arche, alors que le déluge est largement antérieur à cet épisode où Noé avait disparu depuis belle lurette. Mais, trouvant sans doute l'argument trop mince pour les quatre heures prévues (réduites ici à 158 minutes), le scénariste brode au fil de sa fantaisie et ajoute des personnages, comme celui de James Coburn en colporteur pittoresque, ou bien imagine des séquences pour le moins inattendues : la rencontre avec un monstre marin (coupée dans ce nouveau montage), ou bien l'ahurissante scène d'abordage de l'Arche par les pirates, qui nous renvoie direct à **Waterworld**, F. Murray Abraham ressemblant d'ailleurs à s'y méprendre au personnage de Dennis Hopper. Voilà qui dépasse les borgnes !

La morale de l'histoire agit à la Don Camillo à qui Dieu explique inlassablement ses funestes desseins à l'égard d'une terre promise à la destruction en raison de ses violences et de sa dépravation. Oubliant qu'il a construit l'homme à son image, Dieu se fâche très fort infligeant le supplice du feu, de l'eau, et même expédiant une nuée de serpent sur la tête des grands prêtres incrédules (pas cool, Dieu !). Mêmes les élus, Noé et son épouse, ses trois fils et leurs compagnes, ne sont guère épargnés, errant pendant des mois sur l'Arche — qui ressemble à une vieille péniche de façon effarante —, avec interdiction formelle de copuler à bord. *«Ça sera dur !»* soupire la jolie Mary Steenburgen aux côtés de son nigaud d'époux toujours suspendu à la parole divine. C'est d'ailleurs ce qui frappe le plus dans cette vision de l'Ancien Testament : la naïveté des péripéties et des personnages comparée à la richesse des moyens investis et la flamboyance des effets spéciaux. Enfin, si Dieu l'a voulu ainsi...

Noah's Ark. *1999. Réal.: John Irvin. Int.: John Voight, Mary Steenburgen, F. Murray Abraham, James Coburn, Carol Kane, Emily Mortimer, Mark Bazeley, Jonathan Cake, Sidney Poitier. Dist.: Gaumont Columbia Tristar. Actuellement à la vente.*

LA MAISON SANGLANTE

Signe des temps, la demeure maléfique ne vibre plus aux spectres vengeurs d'ancêtres mals dans leur tombe. Exit les **Maison du Diable**, **Maison de la Terreur**, **Maison du Cauchemar**, **Maison des Damnés** et autre **Maison qui Tue**, la baraque homicide fonctionne aujourd'hui à la cybernétique, aux bio-analyseurs et à l'intelligence artificielle. Richard Thornton (sous les traits du Timothy Busfield de **Piège en Eaux Troubles**) emménage avec sa famille dans un prototype de maison futuriste qu'il a lui-même imaginé. Il s'agit pour lui de tester ce nouveau type d'habitat ultra-sophistiqué avant de se livrer à la commercialisation en série. Et plus le génial concepteur (*) s'extasie sur la fonctionnalité de sa demeure dirigée de main de maître par un logiciel approprié nommé Helen, et plus le commun des mortels rêve de s'enfuir à toutes jambes. Car, non seulement Helen analyse les besoin de chaque résident, verse le café, confectionne leur repas, choisit elle-même des menus équilibrés, lance ses petites araignées métalliques aux pinces nettoyeuses à l'assaut de la moindre poussière, mais elle revendique de surcroît une certaine autonomie pour prendre bientôt les décisions à la place des membres de la famille. C'est ainsi qu'elle néglige certains ordres reçus, change le morceau de hard rock du jeune fils de la maison pour une mélodie sirupeuse (grosse déception de l'intéressé !) et agresse carrément les intrus à coups de couteaux sortis d'on ne sait où. Désormais, la cause est entendue : pour une quiétude maximale dans ce genre d'environnement régi par informatique, l'élimination physique de tous les humains devient à court terme obligatoire.

Le récit suit habilement sa simulation logique d'une société en train de confier à l'intelligence artificielle le soin de prendre à sa place les meilleures décisions pour une rentabilité maximum, ceci au mépris du bonheur des individus, de la morale, du code civil, ou même de la simple logique. Mais si Graeme Campbell aime assez la castastrophe (**Deadlock 2**, **The Man in the Attic**, **Still Life**, **Jeu de Sang**, ou encore **Volcano, Fire in the Attic**), le miracle américain agit pourtant et l'humour ne perd jamais ses droits. Surtout quand on apprend que les Français expérimentent ce même type de logiciels et risquent d'en casser le marché (quelle horreur !), ou quand Helen, en pleine crise d'existentialisme sartrien, tente d'expliquer à la jeune héroïne l'essence même de sa nature divine pour parvenir à cette conclusion des plus évidentes : *«Je suis Dieu»* ! Des fois, ça fait peur, la SF...

(*) un concepteur est toujours génial, c'est prévu dans son contrat...

Entre l'ordinateur Helen et la maîtresse de maison, le courant ne passe pas !

Dream House. *USA. 1998. Réal.: Graeme Campbell. Int.: Timothy Busfield, Lisa Jakub, Brennan Elliott, Dan Petronijevic, Cameron Graham, Pat Hyatt... Dist.: CIC Vidéo. Actuellement à la location.*

MIRACLE FIGHTERS

Miracle Fighters remonte à 1982. Au temps où les classiques récits de combats au sabre ou au kung-fu de la décennie précédente ne faisaient plus autant recette auprès d'un public progressivement saturé. Déjà, l'année précédente, Samo Hung révolutionnait le genre avec **Encounter of the Spooky Kind (L'Exorciste Chinois)** où le surnaturel et la comédie fournissaient un nouveau prétexte à des combats toujours aussi périlleux. A sa suite s'engouffraient Hwa I Hung et son burlesque **Kung Fu Zombie**, Joseph Kuo avec **Legend of Living Corpses** et bien d'autres encore. Une nouvelle voie s'ouvrait à une centaine d'œuvres bizarres, bouffonnes, hautes en couleurs, parmi lesquelles des **Kung Fu Vampire Buster**, **Spirit Vs. Zombie** ou encore la série des **Mr. Vampire** et **New Mr. Vampire** (sept titres à ce jour).

Yuen Woo-ping, chorégraphe de maints combats (jusqu'au récent **Matrix**) réalisateur lui-même d'**Eagle's Shadow**, **Drunken Master**, **Le Sens du Devoir IV** et des «fantastiques» **Shaolin Drunkard** et **Close Encounter with the Vampire**, mêle à son tour farce, magie et art martial sur cette intrigue passablement linéaire. L'instructeur Kao, accusé de trahison pour avoir épousé une jeune fille issue d'un autre clan, subit la vindicte de son maître sévèrement incarnée par le grand sorcier chauve-souris et sa bandes de tueurs. Il succombe dans la bagarre, mais en laissant derrière lui un jeune disciple tout aussi talentueux (Yuen Yat-chor, frère du metteur en scène et également co-scénariste). L'élève poursuit le combat, aidé par un couple folklorique de magiciens frère et sœur, jusqu'à l'épreuve finale où doit se décerner le titre de «maître des cinq foudres» convoité par l'ambitieux sorcier chauve-souris.

Comme souvent en pareil cas, le ressort dramatique importe peu et la part est bientôt faite entre les héros positifs et ceux qui leur veulent du mal, imaginant toutes les fourberies possibles pour parvenir à leurs fins. Là où **Matrix** argue d'une réalité virtuelle, la magie suffit ici pour traverser les airs, grimper aux murs, se rendre invisible ou bien disposer d'un œil suplémentaire au creux de la main, d'un troisième bras ou d'un troisième pied, toujours bien utiles dans les bagarres, comme chacun sait. Woo-ping ose tous les excès (les sorciers contorsionnistes prisonniers de leur jarre, le maître sectionnant ses jambes pour peser moins lourd sur le pont de papier tendu au-dessus d'un nid de serpents, le magicien et sa fameuse maîtrise des corps illusoires...), mais sans jamais perdre de vue sa vocation humoristique grâce au duo de magiciens, Leung Kar-yan et Yuen Cheung-yan (autre frère du réalisateur), agissant en parfaits Laurel et Hardy, à la fois complices et ennemis intimes dans leurs rapports sado-masos. Entre pantomime de la commedia dell'arte et ballets somptueux de l'Opéra de Pékin, **Miracle Fighters** trouve gentiment son style, magnifié par une étonnante chorégraphie martiale qui lui valut une nomination aux Hong Kong Awards en 1983.

Farce, magie et arts martiaux...

Quimen Dunjia. Hong-Kong. 1982. Réal.: Yuen Woo-ping. Int.: Yuen Yat-chor, Yuen Cheung-yan, Leung Kar-yan, Eddy Ko, Brandy Yuen. Dist.: HK Vidéo. Actuellement à la vente.

Henry Thomas et Madchen Amick dans l'enfer de la «Nano-thérapie» !

BOMBSHELL

Henry Thomas, l'ancien copain d'**E.T.**, a bien grandi, surtout si l'on considère que **Bombshell** situe son action dans le Los Angeles de 2011 où de nouveaux problèmes nous attendent. Ça démarrait pourtant bien. Une thérapeutique miracle basée sur la bio-chimie et l'implantation de micro-organismes dans les parties atteintes devait permettre de guérir toute sorte de maladie en restructurant complètement les cellules déficientes. Les essais sur des animaux se révélaient efficaces et l'homme allait bientôt pouvoir bénéficier de cette «nano-technologie» développée par la toute puissante Nanolab Industrie. Or, voilà qu'à trois jours de la conférence de presse censée répandre la bonne nouvelle, l'un des chats traités comme cobaye meurt subitement. Pour les chercheurs, cela ne fait aucun doute : les nano-engins vous flanquent le cancer avant de vous guérir, flûte alors !

Pour le big boss de Nanolab (l'affreux Brion James), il s'agit d'un incident mineur dans la mesure où une fortune considérable est en jeu, mais pour le héros, à qui un psychopathe masqué vient justement d'implanter le fameux nano-organisme dans le corps, l'affaire est grave.

Bombshell surprend à tous les niveaux et son récit, apparemment classique, ne va jamais là où on l'attendait. En fait, les auteurs traitent de la lutte de pouvoirs entre les chercheurs, leurs financiers et la presse, toujours à l'affût de scandales en série et de scoops fracassants, puis ils abandonnent en cours de route cette noble cause pour des péripéties dont la naïveté laisse perplexe. Ainsi, la jeune fiancée du héros (Madchen Amick) laisse couler ses larmes à l'écoute de la navrante histoire du psychopathe évoquant ses malheurs passés d'une voix répandue, ceci avant d'avouer au final ses nobles mobiles tout aussi affligeants. Mais l'auteur/réalisateur se rattrape très fort en repensant complètement la prise de vue, parmi les plus curieuses utilisées à nous décrire l'environnement urbain de notre futur proche. Couleurs agressives, infrastructures torturées, conduite en ville assistée par ordinateur, zooms saccadés, accélération de la vitesse de tournage, cadrages complexes ou bien travellings étourdissants, rien ne nous est épargné, sans parler d'une conception high-tech du mobilier intérieur propre à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Si c'est ça notre futur, allons-y tout doux, rien ne presse...

USA. 1997. Réal.: Paul Wynne. Int.: Henry Thomas, Madchen Amick, Brion James, Michael Jace, Pamela Gidley, Frank Whaley, Victoria Jackson. Dist.: CIC Vidéo. Actuellement à la location.

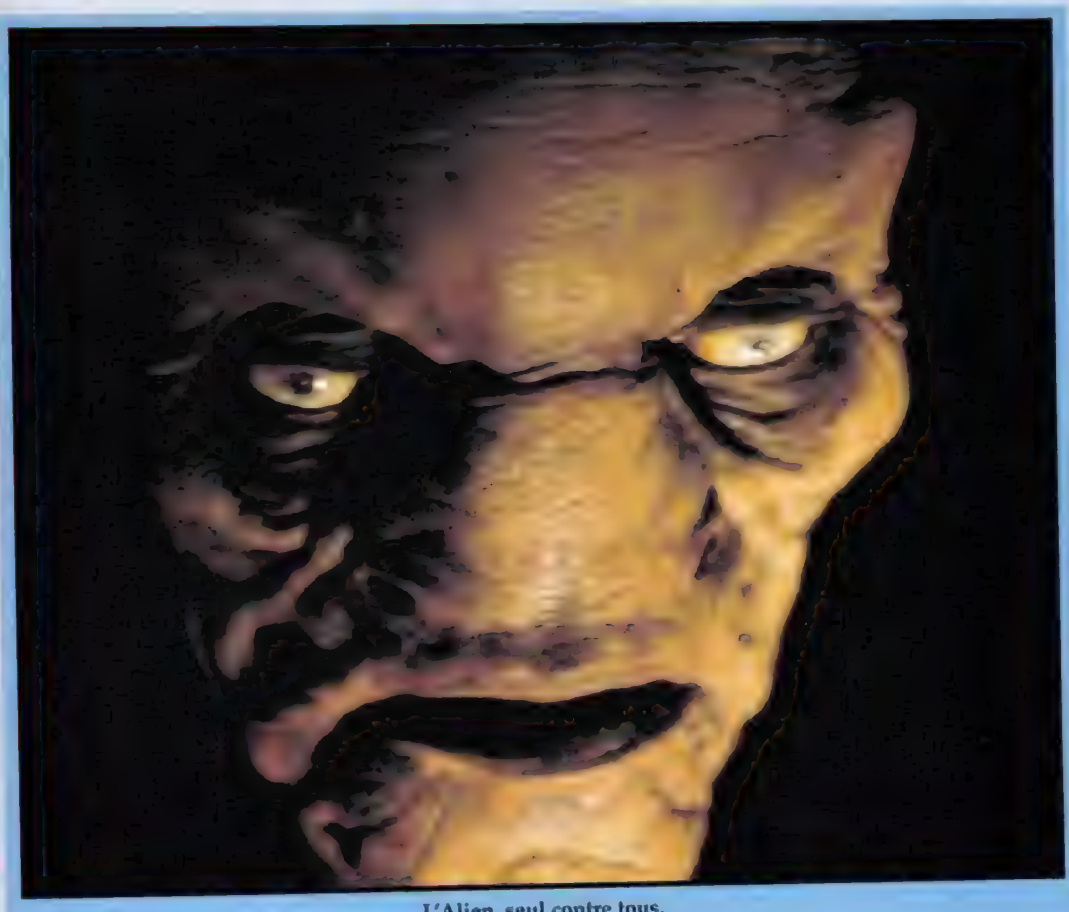
David Marx (Rutger Hauer) : un marxisme prônant les vieilles méthodes.

HIGHTECH CRIMINAL

Face à une technologie de plus en plus sophistiquée, le grand banditisme s'adapte lui aussi aux nouvelles conditions d'une activité déjà bien délicate en temps ordinaire. C'est en braquant les entrepôts d'une usine de puces électroniques qu'une bande de malfrats tombe sur un logiciel de cryptage révolutionnaire élaboré par deux petits génies travaillant pour leur compte durant les heures de nuit. Suite à cette action de commando sanglante, tout le monde veut récupérer ce programme, et surtout le gouvernement depuis longtemps à la recherche d'un pareil système. Sur le terrain, deux équipes mènent l'enquête. L'une conduite par une jeune et séduisante spécialiste du piratage informatique, l'autre menée par David Marx (Rutger Hauer), un vétéran adepte des anciennes méthodes et dont l'ordinateur de service dort encore dans son carton d'origine. Même si tout les sépare, les contraires s'attirent, c'est bien connu, et le récit emprunte aussitôt le schéma connu du duo de flics mal assortis bientôt soudés par une cause commune et l'imminence du danger. Chacun fait d'ailleurs sa part de chemin pour rejoindre l'autre, l'homme assez fier d'avoir expédié son premier E.mail, et la femme abandonnant bientôt toute froideur logistique pour rêver d'un endroit sauvage, du compagnon idéal et même de chocolat suisse !

Si **Hightech Criminal** demeure avant tout un film d'action, il dépeint aussi sur le ton de la satire aigre douce une société promise à la virtualité sous toutes ses formes avec les excès que cela implique. Notamment quand l'affreux chef de bande, tatoué, percé, braillard et barjot complet, traite un employé d'espèce en voie d'extinction avant de lui vider son chargeur dans les tripes. Un remède radical contre le chômage auquel on devrait songer plus souvent !

WWW.Crime.Com. USA. 1999. Réal.: R. C. Spence. Int.: Rutger Hauer, Tara Fitzgerald, Andrew McCarthy, Hari Dhillon, Michelle Gomez, Branwell Donaghey, John Bondi. Edit.: Imatim. Dist.: Sidonis. Actuellement à la location.

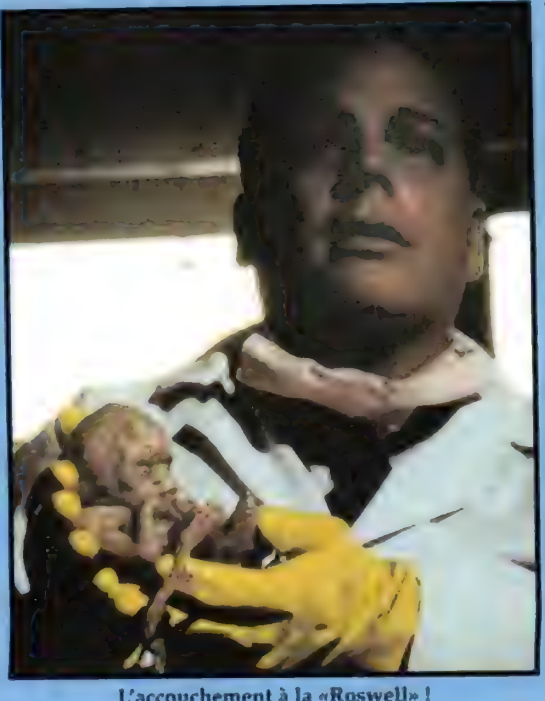


L'Alien, seul contre tous.

X-TRO 3

La carrière d'Harry Bromley-Davenport défile gentiment au rythme de ses **X-Tro**. Outre un **Life Among the Cannibals** et un **Whispear of Fear**, le Britannique revient toujours à ses anciennes amours dont les préliminaires remontent à 1982 pour le premier du nom, suivi d'un second neuf ans plus tard. *«Je ne veux pas faire des X-Tro toute ma vie»*, précise-t-il, *«mais enfin, j'adore ces histoires d'extraterrestres me permettant tous les excès»*. L'originalité de la série réside d'ailleurs dans le fait que chaque titre raconte une histoire complètement différente. Harry le reconnaît volontiers quand il ajoute *«le second est un très mauvais film et absolument pas la suite du premier. De plus, je devais composer avec un Jan Michael Vincent constamment ivre sur le plateau. Il ne comprenait pas du tout mes indications, et je ne comprenais pas non plus ses réponses embrouillées»*. Comme dit l'autre, voilà ce qui arrive quand on fréquente le bis trop... (laissez, c'est rien, je vous le referai un jour avec le film X... Oui, bien sûr, le X trop !).

Oser le script d'un troisième volet tiendrait presque de l'acharnement thérapeuthique, si le scénariste Daryl Haney (**Vendredi 13 Chapitre 7**, **Crimezone**, et aussi la nouvelle version du **Masque de la Mort Rouge**, pour Corman) ne modernisait pas l'histoire façon Roswell, mâtiné d'un rien de complot politique à la ***X-Files***. Un commando de Marines en mission arpente une île tropicale et y découvre plein de lapins, un vieil homme retourné à l'état primitif et une flopée d'ossements humains. En poussant plus loin leurs investigations, il vont se mesurer à un alien emprisonné, désireux de prendre une revanche sanglante après la mort odieuse de sa compagne quarante ans plus tôt. Pour plus de détails, se reporter à son **Predator** habituel, à qui l'extraterrestre reprend le fameux camouflage dans la forêt, assorti de pouvoirs inattendus à base de griffes tranchantes, de bave corrosive et d'une langue démesurée fonctionnant à la manière d'un lasso. Hormis une musique irritante, imitant souvent le cri de la vieille porte rouillée, ce troisième opus fait plaisir à voir, même s'il compose sur le huis-clos classique du monstre menaçant le groupe de héros, dont un seul va s'échapper sans réussir à convaince les autorités (complices) de la véracité de son histoire. Qu'importe, le spectateur y croit pour sa part et les effets spéciaux d'une simplicité désarmante nous replongent dans l'ère déjà lointaine de l'avant virtuel : l'alien dirigé par des manipulateurs habillés de bleu inactinique. Facile !



L'accouchement à la «Roswell» !

X-Tro 3, Watch the Skies. *1999. Réal.: Harry Bromley-Davenport. Int.: Sal Limfi, Andrew Divoff, Jim Hanks, Karen Moncrieff, Robert Culp. Edt.: Elysées Editions Communications. Actuellement à la location.*

La peur, le soir au fond des bois...

MORT DE PEUR

Le titre original l'annonce assez clairement. Il s'agit d'histoires autour d'un feu de camp où, comme le précise le slogan de la jaquette américaine : *«perdu dans la profondeur des bois, personne ne vous entend crier»* ! Les auteurs fonctionnent à plusieurs niveaux sur le même registre des légendes urbaines. Le pré-générique et son fameux «tueur au crochet», le fil conducteur avec ses quatre ados échoués en pleine forêt, et enfin les trois récits d'épouvante racontés par les personnages et dirigés par chacun des trois réalisateurs. Soyons lucide, aucun n'est véritablement effrayant, mais enfin, dans la mesure où le niveau s'améliore au fil des sketches et que le final délire assez bien, le spectateur devrait survivre à cette peur pas vraiment mortelle.

Le premier conte décrit la lune de miel d'un couple en camping-car surpris une nuit de pleine lune par un loup-garou très vorace, le deuxième, déjà plus original, montre comment une fillette de douze ans communique via internet avec une certaine Jessica qui cache en fait un affreux pervers, tandis que le troisième sketche installe un vrai climat de poésie inhabituel dans ce genre de productions toutes prêtes à consommer. Un jeune homme tombe en panne de moto à proximité d'une vieille demeure où le reçoit une jeune fille muette (la ravissante Jacinda Barrett). Elle semble vivre aux temps anciens de la lampe à pétrole, du puits au fond du jardin et du feu dans la cheminée. Le motard, complètement fasciné par son hôtesse, découvrira bientôt sa véritable personnalité et dans quelle incroyable boucle temporelle elle évolue. En fait, **Mort de Peur** cache bien son jeu, sous des dehors de comédie d'épouvante pour teenagers, et David Semel, responsable du dernier segment et réalisateur de quelques épisodes de ***Buffy contre les Vampires***, révèle un talent certain et un sens de la belle image qui donne envie d'en savoir plus. Tourné directement à la vidéo, et sur un budget des plus restreints, **Campfire Tales** en donne beaucoup avec peu de moyens à une époque habituée plutôt au contraire.

Campfire Tales. *1998. Réal.: Matt Cooper, Martin Kunert et David Semel Int.: Jay R. Ferguson, Jacinda Barrett, Christopher Kennedy Masterson, Ron Livingston, Christine Taylor. Edit.: Imatim. Dist.: Antartic Productions. Actuellement à la vente.*

KING COBRA

Le cinéma obéit toujours à des critères de mode et les diverses adaptations d'un même thème nous parviennent en rafale à la suite du moindre succès au box-office. Ainsi, **Anaconda** inspire dans le cas présent à la fois le **Python** de Rod MacDonald et ce **King Cobra** titré **Rattle** à l'origine. «*30 feet of pure terror*» clame le slogan américain (près de dix mètres de long, quand même !), tandis que son homologie français exagère tout de suite avec cet alarmant «*Des tonnes de venin et de haine*». Ça démarre un peu comme le **Morsure** traité en ces pages. Dans un laboratoire secret, de secrets chercheurs mènent une expérience tellement secrète que le spectateur ne comprend pas du tout de quoi il s'agit. Toujours est-il qu'après une grave explosion dans les locaux, une créature gigantesque s'échappe, croisement contre-nature d'un serpent géant d'Afrique et d'un cobra oriental. Nous l'apprendrons en cours de route, l'équipe testait l'instinct de pareils animaux afin d'étudier la façon de réduire l'agressivité naturelle chez l'être humain. Résultat, à la veille de la fête de la bière dans la petite localité voisine, l'animal, d'une extrême férocité, bat la campagne et commence à décimer la population.

Si l'histoire nous rappelle quelque chose, surtout quand les personnalités influentes du coin décident de pas informer le public pour ne pas compromettre le déroulement de la manifestation, son traitement diffère et les frères Hillenbrand, à la fois réalisateurs, scénaristes et co-producteurs, ménagent un vrai suspense en ne montrant pas la bête avant trois bons quarts d'heure pour de stupéfiantes agressions aussi cruelles que parfaitement crédibles. Les frères Chiodo (la série des **Critters**, mais aussi le burlesque **Killers Klowns from Outer Space**) se chargent des effets spéciaux qui ramènent le pauvre **Anaconda** au rang de simple ver de terre (dixit Scott Hillenbrand, également interprète sous le pseudonyme de Scott Brandon). Avec de suberbes séquences, telles l'attaque d'un malheureux visualisée en ombre portée sur les murs de sa demeure, ou bien l'impressionnant combat final entre le cobra royal et le chasseur de reptiles incarné par l'indéfectible Pat Morita (le sage instructeur des **Karaté Kid**).

USA. 1998. Réal.: David et Scott Hillenbrand. Int.: Pat Morita, Courtney Gains, Scott Brandon, Kasey Fallo, Joseph Ruskin, Hoyt Axton, Eric Lawson, Arell Blanton. Dist.: Gaumont Columbia TriStar. Actuellement à la location.

Méfiance, le reptile a la grosse tête !

COMPLOT GÉNÉTIQUE

The Darwin Conspiracy reprend à la fois **Jurassic Park**, **La Chose d'un Autre Monde**, **Hibernatus** et **Le Cobaye** pour discourir sur l'évolution génétique de l'espèce humaine et les moyens de l'utiliser. Le prologue l'affirme : dans un lointain passé, de nombreux peuples connurent une civilisation supérieure à la nôtre avant de disparaître au cours de catastrophes naturelles ; il suffirait donc d'en retrouver les vestiges pour bénéficier à notre tour de ce formidable progrès. C'est sur cet alerte préambule qu'une mission dans l'Antarctique découvre le corps intact d'un homme prisonnier des glaces depuis des siècles. Pas Louis de Funès, non, mais un être parfait, âgé de 300 ans malgré son apparente jeunesse, à la capacité cérébrale extraordinaire, et à coup sûr le représentant d'une race inconnue que les scientifiques, faute de mieux, comparent déjà au Tout Puissant. Un ambitieux politicien charge aussitôt deux équipes d'œuvrer sur l'ADN du personnage, fractionnant les informations afin de tirer seul le bénéfice d'une future cellule biogénétique capable de créer des surdoués à la demande. Les expériences se succèdent, d'abord sur des rats, sur un singe développant vite d'incroyables pouvoirs mentaux, puis sur le frère du héros, attardé mental mais sportif émérite. Glen A. Larson, scénariste de **Buck Rogers**, **Night Man** et des **Galactica**, conduit son film de façon passionnante, même si la potentialité d'un tel récit finit par déboucher sur une sordide affaire d'intérêts privés et une désolante évidence. L'eugénisme ne servira pas tant à la culture, au plaisir, aux sciences humaines ou au progrès social, mais plutôt à produire davantage d'argent et améliorer éventuellement nos performances au basket-ball. Cynique par endroits, mais capable aussi d'installer des moments de rare émotion, notamment dans les rapports entre les deux frères, **Complot Génétique** fait parfois mieux comprendre l'utilité de s'opposer à l'OMC et l'urgence d'une mobilisation générale contre le commerce mondial. Sous peine de voir nos descendants nous retrouver sous les glaces quelques siècles plus tard et en conclure que le singe descend de l'homme et non le contraire...

L'ADN d'un surdoué millénaire va développer nos capacités cérébrales.

The Darwin Conspiracy. *USA. 1998. Réal.: Winrich Kolbe. Int.: Jason Brooks, Stacy Haiduk, Robert Floy, Natasha Pavlovich, Robert Kerbeck, Zachary Browne, Kevin Tighe. Dist.: CIC Vidéo. Actuellement à la location.*

Margaret (Amy Locane) sous l'influence de Tera.

LA LÉGENDE DE LA MOMIE

Les Momies se suivent mais ne se ressemblent pas (voir plus loin), car Jeffrey Obrow s'inspire pour sa part d'une nouvelle de Bram Stoker, *The Jewell of the Seven Stars*, déjà à l'origine du britannique **Blood from the Mummy's Tomb** et de **La malédiction de la Vallée des Rois**, avec Charlton Heston. L'histoire imaginée par l'auteur de *Dracula* met en scène l'ancienne reine d'Egypte, Tera, tentant grâce à ses pouvoirs maléfiques d'investir un nouveau corps trois mille ans plus tard. Nous voilà bien loin d'une quelconque momie traînant ses bandelettes car, dans le récit de l'écrivain, Tera intervient seulement à l'état d'esprit maléfique cherchant à se réincarner. Un partipris littéraire auquel Jeffrey Obrow ne souscrit pas. Réalisateur des efficaces **La Secte du Crépuscule**, **House of Blood**, **La Force** ou bien **The Kindred**, il veut du concret, du visuel, et transforme vite l'histoire à sa manière.

Un archéologue découvre la tombe de la fameuse reine et en rapporte au cours de plusieurs expéditions l'essentiel de ses objets sacrés, momies comprises. Ses desseins restent obscurs. Veut-il tenter une expérience de résurrection ? Oui si l'on s'en tient à ses actes, non si l'on en croit le message sonore laissé à sa fille Margaret, justement choisie pour fournir l'enveloppe charnelle nécessaire. Tombé dans le coma après une étonnante agression, ses proches, secondés par un curieux sergent de Scotland Yard, vont tenter d'élucider le mystère et renvoyer franco de port la belle Tera à son époque.

Soucieux de ratisser large, Obrow se disperse à vouloir trop mêler dans un parfait désordre les séquences au tombeau, les flashes-back rapides sur l'ancienne Egypte, le rêve du fiancé découvrant Margaret transformée en momie, le huis-clos dans la maison supposée hantée, les projets de la la reine Tera («*Elle a dit qu'elle reviendrait et elle a toujours tenu ses promesses*» nous apprend le dialogue !), tandis que, pour faire bonne mesure, une véritable Momie s'applique à hanter le sous-sol de la demeure, agressant le pauvre monde à l'occasion. L'ensemble manque hélas de crédibilité, jusqu'au clin d'œil final joyeusement repris de **Blood from the Mummy's Tomb** qu'Obrow affirme n'avoir jamais vu car il n'existe pas en vidéo. Et si je lui prêtais ma K7 ?

Bram Stoker' the Mummy. *1997. Réal.: Jeffrey Obrow. Int.: Amy Locane, Louis Gossett Jr., Eric Lutes, Mary Jo Catlett, Richard Karn, Aubrey Morris, Lloyd Bochner, Julian Stone, Laura Otis. Dist.: Gaumont Columbia TriStar. Actuellement à la location.*

Christopher Lee, un retour réussi (à moitié !) sur la série.

LA MALÉDICTION DE LA MOMIE

Par un effet de mode inévitable, tous les vingt ans le cinéma revisite les grands thèmes du fantastique. Et après L'Homme Invisible, Dracula, le Loup-garou et Frankenstein, les Momies se bousculaient au portillon il y a deux ou trois ans et chacun y allait de son petit effet d'annonce pour impressionner l'adversaire. Finalement, la guerre des Momies n'aura pas lieu. James Cameron, champion des projets inaboutis, jette l'éponge avant le gong, **The Mummy** de Michael Almeyreyda, avec Christopher Walken, ne reprend pas vraiment le thème originel. Idem pour **Bram Stoker's The Mummy**, de Jeffrey Obrow, d'une discrétion rare aux USA et justement chroniqué plus avant dans cette même rubrique. Restaient donc en piste la version de Stephen Sommers, qui fit un beau succès sur nos écrans l'été dernier, et ce **Talos the Mummy**, méritant sûrement mieux que sa sortie discrète à la vidéo.

Autant **La Momie** de Sommers se voulait le remake modernisé du classique de Karl Freund (1932), autant Russell Mulcahy désirait pour sa part s'en éloigner le plus possible. Fasciné durant sa jeunesse en Australie par les productions de la *Hammer* et celles de Ray Harryhausen, l'auteur de **Razorback** et d'**Highlander** resta longtemps sous le charme d'un poster original de **La Malédiction des Pharaons**, de Terence Fisher (qu'il fera opportunément dédicacer sur le tournage par Christopher Lee quarante ans plus tard). On y voit la Momie quasiment perforée en plein torse par un rayon lumineux, comme si, sous les bandelettes, seules les forces du mal manipulaient ce monstre d'un autre âge. «*L'idée était excellente, mais elle n'apparaît jamais dans le film*» regrette Mulcahy, «*et je voulais aussi en finir une fois pour toutes avec ce vieux cliché de l'épouvantail avançant les mains en avant, incapable de rattraper ses proies. La Momie est sans doute la créature la plus lente du cinéma fantastique. Je voulais changer ça*» !
Pari tenu, car du changement il n'en manque pas sur **Talos the Mummy**, où le rôle-titre évoque davantage une entité extraterrestre fonçant sur ses victimes que le grabataire Lon Chaney Jr. dans les diverses séquelles de la série *Universal*. Pratiquant la sorcellerie 3000 ans plus tôt, Talos, traqué par le pharaon en raison de ses méfaits, se suicide en donnant à dévorer ses principaux organes à ses fidèles disciples. A l'époque contemporaine, enfin libéré, il lui appartient désormais de récupérer, dans l'ordre, foie, poumons, cerveau, mâchoire, cœur... sur autant de victimes différentes, ceci avant de pouvoir se réincarner de façon complète à la faveur d'une prochaine configuration idéale des planètes de notre galaxie.

Le propos des auteurs, assez adroit, vise à passer de l'habituelle malédiction des pharaons à un discours sur le mal, en passant par le thriller glaçant à la **Seven**, sans jamais céder à cette nouvelle mode de mêler l'épouvante, l'aventure et la comédie, comme justement **La Momie**, **Hantise**, et la plupart des récents blockbusters hollywoodiens. Mulcahy filme sans souci de plaire au plus grand nombre, sacrifie la plupart de ses personnages, additionne les scènes traumatisantes, au point de rappeler parfois le terrifique **Hellraiser**, et surtout ose le truc à ne jamais faire à la course au box-office en laissant sa créature triompher à la séquence finale. Déçu par ses précédentes expériences où tout lui échappait au bénéfice des producteurs, Mulcahy apprécie la souplesse d'un tournage (au Luxembourg !) étalé sur cinq semaines, pour un budget de dix «modestes» millions de dollars. A ce prix, il recourt à des effets spéciaux traditionnels mais terriblement efficaces et toujours originaux. Un personnage continue à hurler alors que son visage s'effrite avant de tomber en poussière, Christopher Lee se traîne le corps sectionné et les mains se cassant au fur et à mesure de sa progression, un protagoniste disparaît carrément dans la cuvette des W.C. et surtout les interventions du monstre tranchent sur la centaine d'adaptations ultérieures de ce mythe immuable. Privé de son corps, Talos subsiste à l'état d'entité maléfique, utilisant ses bandelettes comme de véritables armes capables de voler, s'infiltrer partout, emprisonner ses proies, les trucider, ou encore s'enrouler de façon à restituer l'espace d'un instant son impressionnante silhouette originelle. Pour accomplir de tels miracles : l'atelier *KNB Effects*, autrement dit Robert Kurtzman, Greg Nicotero, Howard Berger, des vieux de la vieille de l'école du maquillage et les seuls encore capables de réaliser des prouesses pour un budget aussi raisonnable.
Auteur, metteur en scène, co-producteur (avec sa compagnie *The Seventh Voyage*, hommage à Ray Harryhausen, bien sûr, tout comme son personnage, Talos, issu de **Jason et les Argonautes**), Mulcahy revendique pour une fois la paternité totale d'une œuvre conforme à ses désirs. Une satisfaction devenue rare à notre époque.

***Talos the Mummy**. USA. 1997. Réal.: Russell Mulcahy. Int.: Jason Scott Lee, Louise Lombard, Sean Pertwee, Christopher Lee, Shelley Duvall, Lysette Anthony, John Polito, Honor Blackman. Edit.: Club TF1 Vidéo. Actuellement à la location.*

Talos, au temps de sa splendeur...

... est de retour parmi nous.

SINBAD

Alan Meyrhez, jusqu'ici affecté aux suites de **Bloodsport** avec Daniel Bernhardt, s'empare du héros des Mille et une Nuits bien décidé à faire bouger les choses. Son Sinbad, il le voit à la façon des **Maîtres de l'Univers**, mâtiné d'un rien d'**Histoire sans Fin**. Le propos vise en fait à briser la structure narrative, à confondre les époques, manière de raconter une histoire universelle prétexte à une morale imparable, comme quoi la connaissance et le pouvoir se cachent tout simplement au fond de nous-mêmes. Ainsi, un vieil homme raconte à son petit-fils l'édifiante épopée de Sinbad à l'aide d'un fort vieux livre que sa famille se transmet de génération en génération. L'affreux Bophisto (tellement vil qu'il ne peut supporter son reflet et a supprimé tous les miroirs du palais) rêve de conquérir Calipha, la cité natale de Sinbad. En outre, il charge les cruels Markhi Khan et Nimbus de lui rapporter la fameuse clef d'or symbole de toutes les forces de l'univers. Sinbad (Richard Grieco), secondé par un magicien facétieux (Mickey Rooney, insupportable), va donc s'interposer très fort en sauvant au passage la belle princesse Shalazar (Lisa Ann Russell) et boucler l'histoire en trois coups de cuillère à pot.
Meyrhez joue à mort la distanciation et laisse ses comédiens grimacer jusqu'aux limites de l'hystérie. Les personnages sortent du livre, envahissent notre époque, se coursent comme au temps des burlesques et repartent aussi sec dans les profondeurs du bouquin, entraînant parfois le grand-père et son auditeur (ainsi qu'une partie du mobilier !) en plein Orient mythique. C'est un peu les Mille et une Nuits revu et corrigé par les Robins des Bois, de *Canal +*, avec parfois des références clairement identifiables comme le coup de poing au cheval importé direct du **Shérif est en Prison** de Mel Brooks. Puis, entre deux bouffonneries, le dialogue profère avec emphase des considérations philosophiques le plus souvent d'une parfaite insignifiance, du genre «*si vous ne possédez que la moitié d'une conscience, vous aurez deux fois plus de problèmes*». Très fort !

***Sinbad and the Battle of the Dark Knights**. 1998. Réal.: Alan Meyrhez. Int.: Richard Grieco, Mickey Rooney, Lisa Ann Russell, Dean Stockwell, Ryan Slater, Zela Rubenstein, Elvisto Restaino... Edt.: Imatim. Dist.: U.F.G. Actuellement à la location.*

Sinbad (Richard Grieco) & Shalazar (Lisa Ann Russell) : relecture distanciée du célèbre mythe.

Shannon Sturges : *Les Dents de la Mer*, mais avec des serpents en plus !

MORSURE

Trouver John Carpenter à l'écriture d'une récente histoire d'invasion animale pour la télévision peut surprendre le cinéphile. Renseignement pris, ce sujet, autrefois titré **Fangs**, remonte à la fin des années 70, une période fertile en interventions bestiales de toutes sortes : **L'Inévitable Catastrophe**, **La Nuit des Verts Géants**, **Grizzly**, **Barracuda**, **The Day of the Animals** et bien d'autres. De ce fait, la structure narrative date un peu, comme le laisse entendre par voie de presse la ravissante Shannon Sturges dans ce raccourci saisissant : «***Silent Predators**, c'est un peu **Les Dents de la Mer**, mais avec des serpents en plus*» !
Un dangereux reptile tropical s'échappe en effet de sa caisse lors de son expédition vers un centre de recherche californien et, vingt ans plus tard, sa descendance croisée avec des crotales locaux s'en vient menacer les habitants d'une zone résidentielle en pleine expansion. Pour le promoteur, il importe dès lors de minimiser les incidents afin de ne pas inquiéter sa future clientèle. Mais après la mort de cinq personnes, foudroyées en quelques secondes, le nouveau chef des pompiers se décide à braver le puissant promoteur et tenter de repousser une véritable invasion de vingt ou trente mille reptiles.
Au chapitre des animaux répulsifs (limaces, fourmis, vers, rats, ou araignées diverses), le cinéma a beaucoup donné et les reptiles n'ont pas été oubliés : **L'Horrible Carnage**, **Rattled** (sorti à la vidéo sous le titre presque homonyme de **Morsures**), **Les Reptiles Attaquent**, ou encore **Stanley**... Noel Nosseck (auteur d'un récent **Tornado** imitant à plaisir le non moins récent **Twister**) s'inspire à l'évidence de ses prédécesseurs, joue de cette même répulsion et multiplie les scènes à la caméra subjective et au filtre rouge, l'œil du serpent fixant avec gourmandise les mollets fragiles de ses futures victimes. **Morsure** mise sur la peur et le suspense, dans l'attente d'inévitables agressions toujours reculées pour le plaisir des nerfs. Le thème est rebattu, le mécanisme ancestral, mais le résultat toujours efficace.

***Silent Predators**. USA. 1999. Réal.: Noel Nosseck. Int.: Harry Hamlin, Shannon Sturges, Jack Scaglia, David Spielberg, Patty McCormack, Carolyn Bock, Phillip Troy Linger, David Webb. Edit.: Imatim. Dist.: Free Dolphin. Actuellement à la location.*

DISPONIBLE À LA VENTE

- **Docteur Dolittle** (*PFC Vidéo*) - **Star Trek Insurrection** (*CIC Vidéo*) - **Wishmaster 2** (*Film Office*) - **Mon Ami Joe** (*Walt Disney Home Vidéo*) - **Bart Wars Les Simpsons Contre-attaquent** (*PFC Vidéo*) - **La Fiancée de Chucky** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **Mookie** (*Pathé Vidéo*) - **Dark Crystal** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **Alvin Rencontre Frankenstein** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Souviens-toi l'Eté Dernier 2** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **Passé Virtuel** (*Gaumont Columbia TriStar*)

DISPONIBLE À LA LOCATION

- **Wing Commander** (*Universal Pictures Vidéo*) - **Alice au Pays des Merveilles** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **eXistenZ** (*PFC Vidéo*) - **Cube** (*TF1 Vidéo*) - **Judgment Day** (*Imatim Diffusion*) - **King Cobra** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **Vorace** (*Film Office*) - **Urban Legend** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **La Main qui Tue** (*Gaumont Columbia TriStar*) - **Beowulf** (*Mc Vidéo*) - **Universal Soldier, le Combat Absolu** (*Gaumont Columbia TriStar*)

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Le passage à l'an 2000 coïncide avec l'exploration des premiers titres de la lettre B, à moins qu'il ne s'agisse plutôt du contraire. Devant la lenteur de notre progression, certains correspondants se demandent s'il ne vaudrait pas mieux s'intéresser aux seuls films connus, pour renvoyer à plus tard, et sous une autre forme, un ouvrage complet et définitif sur le genre. La question reste posée et, bien sûr, votre avis sur le sujet nous intéresse.

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

Ci contre : affiche espagnole de ***La Baie Sanglante****.*

BABY CART

Kozure Ookami. 1972/1975. Réal.: Kenji Misumi, Buichi Saito, Tsutomu Nakamura. Scén.: Kazuo Koike. Int.: Tomisaburo Wakayama, Akihiro Tomikawa, Minoru Ooki, Reiko Kasahara. Prod.: Katsu Productions, Shintaro Katsu, Hisaharu Matsubara, Toho Films. Japon

Série de six films tirée du manga *Kozure Ookami* créé par Gozeki Kojima et Kazuo Koike. Itto Ogami en est le héros. Un samourai déshonoré après une machination montée par Retsudo Yagyu, un vieillard cruel et jaloux de ses prérogatives. Ayant perdu son épouse, Itto parcourt le Japon, monnayant ses talents pour n'importe quelle cause, toujours harcelé par des guerriers à la solde de son ennemi juré, et poussant dans un landau son fils Daigoro âgé de deux ans, témoin muet de duels innombrables, mais capable d'apporter son aide au besoin. Epique, gore et amorale, cette série accuse diverses influences qui vont de Kurosawa aux films de sabre de Hong-Kong, du film de chevalerie aux westerns italiens. La prouesse des cascades, l'inventivité continuelle des combats, la méchanceté notoire des situations, la fréquence des scènes gore accompagnées de geysers sanglants, la folie profonde de nombreux personnages en font un spectacle impressionnant, souvent proche du genre fantastique. Le sixième film, **Baby Cart, le Paradis Blanc de l'Enfer** y sacrifie d'ailleurs largement, accompagné d'une musique typiquement bondienne et montrant un assaut final invraisemblable, comparable au combat disproportionné du premier **Django**, ou à la charge de la horde des 150 cavaliers lancés sur Henry Fonda dans **Mon Nom est Personne**. Le personnage inspirera encore une série télé de 26 épisodes, en 1973, où Kinnosuke Yorozuya reprend le rôle d'Itto Ogami, le Loup Solitaire, ainsi qu'un septième épisode intitulé **Baby Cart in Purgatory** interprété cette fois par Hideki Takahashi. *Ciné Horizon* sortit les six premiers films à la vidéo : **Le Sabre de la Vengeance, Baby Cart l'Enfant Massacre, Dans la Terre de l'Ombre, L'Ame d'un Père le Cœur d'un Fils, Le Territoire des Démons, Le Paradis Blanc de l'Enfer**, tandis qu'il existe, édité par *M.P.M.*, un **Shogun Assassin** résumant en 90 minutes les deux premiers épisodes de la série (*M89P42*).

BABY GENIUSES

1999. Réal.: Bob Clark. Int.: Kathleen Turner, Christopher Lloyd, Kim Cattral, Peter MacNicol, Dom de Louise, Josh Evans. Prod.: Steven Paul, TriStar Pictures. USA.

Bob Clark, l'homme de **Children Shouldn't Play with Dead Things**, **Le Mort-vivant** et autre **Meurtre par Décret**, aborde le sujet délicat de l'eugénisme avec cette histoire de bébés super intelligents s'exprimant déjà en adultes dans une langue encore inconnue. Comme pour **Babe**, les effets digitaux par ordinateurs ont été requis pour animer la bouche des enfants et obtenir un parfait synchronisme.

BABY, LE SECRET DE LA LÉGENDE OUBLIÉE

Baby. 1985. Réal.: B.W.L. Norton. Scén.: Clifford Green, Helen Green. Int.: William Katt, Sean Young, Patrick McGoohan, Julian Fellowes, Kyalo Mativo, Hugh Quarshie, Susie Nottingham. Prod.: Jonathan T. Taplin, Touchstone. Distr.: Walt Disney. USA

Le récit démarre sur le modèle du *Monde Perdu* et sacrifie assez vite au fonds de commerce de la maison *Disney*, où l'animal doit toujours se comporter en enfant pour nous émouvoir. «Baby» est un donc un bébé brontosaure vivant heureux dans la forêt africaine, jusqu'à ce que de cupides scientifiques, dont Patrick McGoohan, après avoir abattu son père et enlevé sa mère, s'avisent de le traquer pour le capturer à son tour. Aidé par un jeune couple de chercheurs (William Katt et Sean Young), l'animal échappera-t-il à ses poursuivants avant de retrouver sa maman pour retourner avec elle dans sa jungle natale ? Sûrement !

Baby, le Secret de la Légende Oubliée et de ses effets particulièrement spéciaux...

*La série des **Baby Cart**. Tomisaburo Wakayama (Itto Ogami) et Akihiro Tomikawa (son fils Daïgoro).*

BABYLON 5

1992/1999. Réal.: Richard Compton, Jim Johnston, Bruce Seth Green, Janet Greek, Mike Laurence, etc... Scén.: Joe Michael Straczynski, D.C. Fontana, etc... Int.: Michael O'Hare, Bruce Boxleitner, Claudia Christian, Jerry Doyle, Mira Furlan, Stephen Furst, Richard Biggs, Andrea Thompson, Damian London, Patricia Tallman. Prod.: John Copeland, Warner Bros. USA.

Série télé de cinq saisons et 110 épisodes (à ce jour...) imaginée par Joe Michael Straczynski, qui rédige la grande majorité des scénarios. L'action se déroule dans le futur sur la station spatiale Babylon 5, une improbable ONU où les représentants de diverses races tentent de maintenir une paix fragile à travers la galaxie. Cette unité de lieu privilégie les rapports entre les personnages, tous complexes et qui évoluent au fil des saisons, tantôt alliés tantôt rivaux dans des intrigues de palais sans cesse renouvelées. Quoique chaque épisode forme un récit complet, ***Babylon 5*** avance sur une certaine mythologie et entretient ses propres interrogations, comme le secret armistice entre les humains et les Minbaris, lors de la dernière guerre en date, l'énigme entourant les Vorlons, l'inquiétante armée des Ombres menaçant la station, ou bien ce mystérieux concept du «troisième âge de l'humanité». Aux dires de Straczynski, il désirait ainsi développer une saga épique et romanesque dans le genre de ***Dune*** ou ***Le Seigneur des Anneaux***, en principe achevée avec la cinquième saison. D'où les hésitations actuelles de Straczynski à qui *Warner* réclame déjà une sixième saison. En attendant, et en compagnie de John Copeland et Douglas Nettert, il s'embarque sur ***Crusade***, une série dérivée narrant des événements survenus cinq ans après ceux que nous connaissons.

***Babylon 5** et sa fragile paix inter-raciale.*

THE BABYSITTER

1980. Réal.: Peter Medak. TV. Scén.: Jennifer Miller. Int.: William Shatner, Stephanie Zimbalist, John Houseman, Kenneth Tigar, Patty Duke, Virginia Kiser. Prod.: David Garcia. USA

Stephanie Zimbalist incarne avec la perversion requise la fameuse babysitter du titre, meurtrière et psychopathe, investissant la demeure de Willam Shatner/Patty Duke, lui bourreau de travail, elle fervente alcoolique. Nous trouvons là une trame commune à maints thrillers compromettant la quiétude des foyers américains, à ceci près que la jeune femme semble parler et obéir à une entité satanique jamais clairement montrée.

BACCHANALES INFERNALES

Un Urlo dalle Tenebre. 1975. Réal.: Elio Pannacio. Scén.: Aldo Crudo, Franco Brocani, Elio Pannacio, d'après Giulio Albonico. Int.: Jean-Claude Verne, Patrizia Gori, Elena Svevo, Richard Conte, Françoise Prevost, Mimma Monticelli. Prod.: Luigi Fedeli, Manila Cinematografica. Distr.: Avia-Films. Italie

Fort peu de bacchanales dans ce **Un Urlo dalle Tenebre** (soit «un cri dans les ténèbres», tout simplement) s'ingéniant plutôt à exploiter la veine de **L'Exorciste**, au point même de lui reprendre certains cadrages, comme la célèbre plongée sur le prêtre devant la façade de la maison. Un médaillon maléfique cause des hallucinations à son détenteur et lui fait commettre quelques méfaits d'une parfaite gratuité avant que sa sœur, une nonne bien atteinte elle aussi, ne recourt aux services d'un exorciseur pour le délivrer. D'un sang-froid assez remarquable, le démon s'en vient alors posséder la sœurette. Tant d'application dans le copiage sut trouver sa juste récompense quand certains distributeurs opportunistes le rebaptisèrent vite fait **L'Exorciste 2** !

BACK FROM HELL

*ou **Demon Apocalypse**. 1992. Real. et scén.: Matt Jaissle. Int.: Shawn Scarbrough, Larry DuBois, Don Ruem. Prod.: Matt Jaissle, Kashmir Motion Pictures. USA*

Matt Jaissle, âgé de vingt ans à l'époque du délit, n'est pas du genre à faire dans la dentelle. Sa carrière le prouve avec **Legion of the Night**, en 1995 (où un scientifique perturbé manipulait des guerriers morts-vivants), et surtout son mémorable **Necro-Files** qui repoussait assez loin les limites du mauvais goût avec un zombie trimbalant un sexe colossal et putréfié. Ce **Back from Hell** mélange un peu d'**Evil Dead** et une touche de **La Malédiction** dans ce récit d'un prêtre noir essayant de tirer d'affaire un jeune comédien ayant cédé son âme au diable. Tourné en 16 mm, avec des moyens dérisoires, Jaissle alterne les séquences choc et les répliques qui tuent : «*Tell Satan I said, kiss my black ass*» braille ainsi notre héros prédicateur, dont on se demande bien où il va chercher un tel vocabulaire. Pas dans la Bible, j'espère !

BACK FROM THE DEAD

1957. Réal.: Charles Marquis Warren. Scén.: Catherine Turney. Int.: Arthur Franz, Peggie Castle, Marsha Hunt, Otto Reichow, Marianne Stewart, Evelyn Scott. Prod.: Robert Stadler, Regal. USA

Charles Marquis Warren nous est surtout connu pour ses westerns (Le **Sorcier du Rio Grande**, **Tension à Rock City**) mais, à l'occasion, il sut prêter main-forte

***Back from the Dead**. Peggie Castle prise sur le fait.*

aux artisans du nanar fantastique, notamment lors d'un cinglant **Unknown Terror** où d'inénarrables hommes-champignons agressaient le pauvre monde. Le roman de Catherine Turney, *The Other One*, lui sert ici d'intrigue où, à la manière du **Rebecca** d'Hitchcock, la malheureuse seconde femme d'un veuf (enfin, mieux vaut ça que d'être la première) subit l'influence de l'esprit de la précédente épouse grâce aux pratiques satanistes d'un des membres de la famille. Peggie Castle (**Invasion U.S.A.**, **Beginning of the End**, de Corman) trouve là le rôle de sa carrière, changeant son jeu à la demande, suivant qu'elle subit, ou non, l'influence de la défunte

BACK FROM THE DEAD

1997. Réal.: Craig Godfrey. Int.: Tim Aris, Josephine Lee, Chris Baz, Genevieve Morris. Prod.: Craig Godfrey. Combridge International. Australie

A l'entendre, Craig Godfrey, jusqu'ici propriétaire d'un restaurant à la fois financier et fournisseur du principal décor, trouve sa voie en découvrant **Bad Taste** sur son magnétoscope. Après divers courts métrages (dont un certain **The Putrid Dead** !), il entreprend ce **Back from the Dead** exploitant l'idée d'une mémoire moléculaire transmise au fil des siècles et capable d'influencer nos comportements actuels. Le héros remonte ainsi sous hypnose dans un lointain passé (comme dans **The She Creature** ou bien **La Momia Azteca**, pour ceux qui connaissent) et se retrouve de retour parmi nous possédé par son ancêtre, adepte du crime sanglant et du gag macabre. Malgré ses excès gore (40 litres de sang pour une seule séquence, précise Godfrey...), ce thuriféraire des œuvres de Peter Jackson et Sam Raimi réunies n'a pas encore convaincu tout le monde, puisqu'aux dernières nouvelles, **Back from the Dead** se chercherait encore un distributeur. Avis aux mécènes (euh, pas moi, hein, j'ai déjà tout mis dans **Time Demon 2** !).

Back from the Dead.
Le film qui vous prend aux tripes.

BACK OF BEYOND

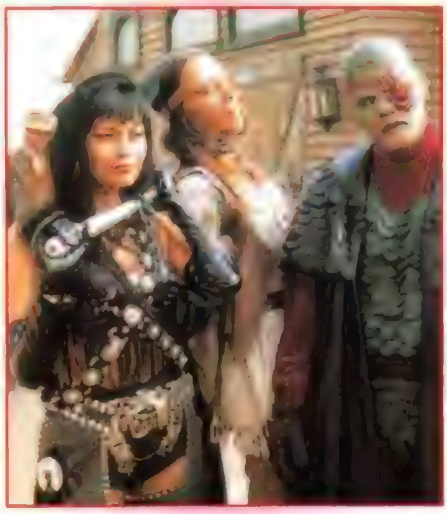
1995. Vid.: Back to Death. Réal.: Michael Robertson. Scén.: Paul Leadon, A.M. Brookshank, Richard I. Sawyer. Int.: Paul Mercurio, Dee Smart, Colin Friels, Rebekah Elmaloglou, John Polson, Bob Maza, Terry Serio. Australie

Rapports tendus entre trois malfrats en cavale à travers le désert et le tenancier d'une station-service isolée vivant dans le souvenir de la mort de sa jeune sœur. On apprend vers la fin que ce dernier n'est qu'un fantôme resté sur Terre pour vivre une dernière passion avant de passer dans l'autre monde. Un petit air de **The Crow** dans le décor des grands espaces australiens. (*M112P55*).

BACKLAH : OBLIVION 2

1995. Réal.: Sam Irvin. Scén.: Peter David. Int.: Richard Joseph Paul, Musetta Vander, Meg Foster, Julie Newmar, Andrew Divoff, George Takei, Isaac Hayes, Irwin Keyes, Maxwell Caulfield, Carel Struycken, Jackie Swanson. Prod.: Vlad Paunescu, Dana Paunescu, Full Moon. USA

Ce western futuriste, dont l'action se situe en l'an 3000 et des brouettes, fait directement suite à l'**Oblivion** tourné l'année précédente par le même Sam Irvin et toujours avec Musetta Vander (**Wild Wild West**), Julie Newmar (dans la peau d'une sorte de femme-chat !), Meg Foster, Isaac Hayes et George Takei (monsieur Sulu en personne). Le héros des deux récits (Richard Joseph Paul) est le shérif d'une petite ville qui va devoir



Backlash : Oblivion 2.
La belle Musetta Vander, héroïne des deux Oblivion.

lutter contre des aliens à face de lézard, des nénettes androïdes et même une tortue géante. La série s'inscrit dans la mouvance des nombreuses productions *Full Moon* tournées à bas prix en Roumanie, sous le regard attentif de Vlad et Dana Paunescu (**Vampire Journal**, **Mandroid**, la série des **Subspecies**, etc.).

BACKTIME

1999. Réal. et scén.: Steven Miller. Int.: Adam Fitzhugh, Amanda Coleman, Stephen MacDougal, S. K. Friend, Tom Baker, Oona Kersey. Prod.: Leslie Hudula, Burt Lloyd-Jones. USA

Un couple se retrouve en l'an 7000 suite à un dysfonctionnement de leur machine à explorer le temps. Pourront-ils contrecarrer les projets de guerriers du futur résolus à rejoindre notre époque pour y piller nos réserves d'énergie ? Y'a intérêt ! Steven Miller, titulaire d'un Award des effets spéciaux, écrit et dirige cette histoire déjà distinguée dans plusieurs festivals (World Fest, New-York Independent, Canyonlands...).

BACKWOODS

ou Geek. 1987. Réal.: Dean Crow. Scén.: Charles Joseph. Int.: Jack O'Hara, Dick Kreusser, Leslie Denise, Brad Armacost, Christina Noonan. Prod.: Maureen Saverno. Overlook Films LTD. USA

Survival unanimement descendu par la presse américaine de l'époque. Un petit groupe de campeurs fort niais s'enfonce dans les bois et trouve le moyen de tomber sur une famille sauvage aux mœurs encore plus primitives. Notamment le fils, compromis idéal entre le yéti ordinaire et l'homme préhistorique, qui prend un malin plaisir à planter ses crocs dans la nuque de ses victimes.

BAD BLOOD

1989. Réal.: Chuck Vincent. Scén.: Craig Horrall. Int.: Ruth Raymond, Gregory Patrick, Troy Donahue, Christina Veronica,, Linda Blair, Jane Hamilton, Carolyn Van Bellinghen. Prod.: Chuck Vincent. USA

En tant que réalisateur de films X, Chuck Vincent, aujourd'hui décédé, fit beaucoup pour la reconversion tardive des hardeuses méritantes. Ainsi Jane Hamilton, ex Veronica Hart, et Ruth Raymond, ex Georgina Spelvin (**Gorge Profonde**, **The Devil in Miss Jones**), côtoient dans ce **Bad Blood** aussi bien Linda Blair que le vétéran Troy Donahue (**Le Monstre des Abîmes**, **Dr. Alien**, **Le Voyage sur la Lune**. Pas celui de Méliès, quand même, celui de Don Sharp, en 1966). L'histoire traite de la réincarnation possible du mari d'une veuve possessive et fortunée dans le corps de son propre fils, procureur à New-York. Une série de meurtres intervient, dont l'explication finale surprendra le spectateur un tant soit peu coopératif.

BAD CHANNELS

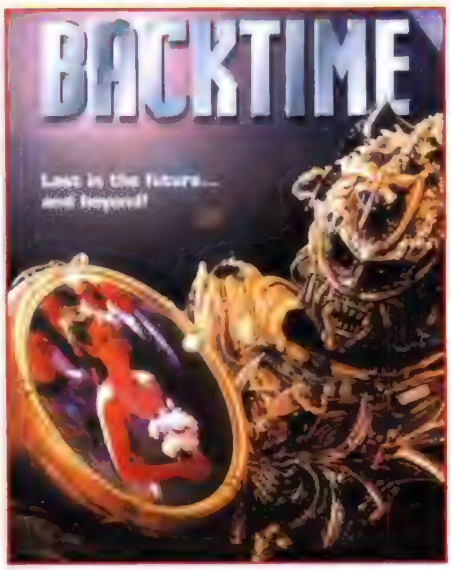
1992. Réal.: Ted Nicolaou. Scén.: Jackson Barr. Int.: Paul Hipp, Michael Huddleston, Martha Quinn, Aaron Lustig, Ian Patrick Williams, Tim Thomerson, Charlie Spradling, Sonny Carl Davis. Prod.: Charles Band, Keith Rayson, Full Moon Productions. USA.

Ted Nicolaou, grand bissophile devant l'Eternel récemment reconverti dans la bluette sans risques (**La Télécommande Magique**, **Le Château du Petit Dragon**, la série des **Miroir aux Merveilles** et celle des **Lutins Sauteurs**...), nous décrit l'ambiance speedée d'une station radio branchouille sous l'obédience d'un alien aux métamorphoses inattendues. Le projet du visiteur : nous piquer nos compagnes (comme si on en avait de trop...) et les réduire à l'état d'homoncules avant de les expédier sur sa planète. Le scénariste Jackson Barr, déjà responsable de friandises du genre **Mandroid**, **Robot Wars**, **Subspecies** ou **Trancers 2**, pense très fort à **Buckaroo Banzai** et tâche d'en restituer l'agressivité des couleurs, la folie des décors et l'excentricité des personnages. (*M85P53*).

BAD GIRLS DORMITORY

1985. Réal. et scén.: Tim Kincaid. Int.: Rick Gianasi, Teresa Farley, Carey Zuris, Jennifer Delora, Dan Barclay, Francis Raines, Natalie O'Donnell, Marita. Prod.: Cynthia de Paula, Tie Bar Entertainment Productions. USA

Tim Kincaid, après une carrière hard fortement déconseillée par l'évêché, se reconvertit vers le tard dans la série Z avec des titres comme **Breeders**, **Morte mais pas Trop**, **Robot Killer**, **Terreur Vaudou**, ou encore le phénoménal **Robot Holocaust**, tous sortis à la vidéo et même parfois diffusés sur nos chaînes TV. Peu de moyens, mais une bonne santé souvent naïve, avec toujours plein de jolies filles trop occupées à hurler pour s'apercevoir que dans leur affolement elles ont oublié de se vêtir. Décidé cette fois à nous dépeindre l'univers carcéral au féminin, l'auteur (car il signe la plupart de ses scripts) tombe dans les clichés du genre qui sont, pour ceux qui ne fréquentent pas assez les prisons de femmes, le sado-masochisme, le harcèlement sexuel des gardiens, les longues séquences de douches (très propres, les détenues se lavent tout le temps...), le lesbianisme lascif et, bien sûr, l'évasion au bout du chemin pour les plus méritantes. Etonnante, cette facilité avec laquelle les prisonnières quittent leur cellule et se baladent tel le bon peuple dans le premier Club Med' venu. Rappelez vous, les filles, à la prochaine incarcération réclamez bien fort le pénitencier de **Bad Girls**



Dormitory et rien d'autre. Pris comme ça, avec ses maladresses, son comique souvent involontaire et ses graves pannes de scénario, l'œuvre de Kincaid évoque souvent ses X d'autrefois (le hard en moins, on peut pas tout avoir). Il reste pourtant de belles scènes de sadisme et des effets sanglants spectaculaires dus à un spécialiste du genre, le talentueux Ed French

Bad Channels. *L'une des apparences d'un alien connaissant à fond les bonnes manières.*

Bad Moon. Michael Paré dans sa tenue de campagne.

BAD GIRLS FROM MARS

1990. Réal.: Sherman Scott (Fred Olen Ray). Scén.: Sherman Scott et Mark Thomas McGhee. Int.: Edy Williams, Brinke Stevens, Jay Richardson, Gary Graver, Oliver Darrow, Grant Austin Waldman. Prod.: Sherman Scott, Grant Austin Waldman. USA.

Fred Olen Ray passe pour un nostalgique de la belle époque, utilise les acteurs has-been encore disponibles et reproduit de nos jours les films de série B tournés dans les années quarante et cinquante. Le choix de son pseudo le montre bien si l'on sait que ce nom de Sherman Scott servit au besogneux Sam Newfield (*) pour ses westerns et aussi certains de ses films fantastiques (**Invisible Killer**, **The Flying Serpent**). Soucieux de se porter à la hauteur d'une telle référence, **Bad Girls from Mars** met la gomme et situe son action sur le tournage d'un film de SF à ultra petit budget titré justement... **Bad Girls from Mars**, où un tueur masqué s'obstine à éliminer l'essentiel du casting féminin. Du coup, les candidates se raréfient aux studios, faut les comprendre ! L'humour fonctionne sur l'interaction entre les deux récits et Fred Olen Ray n'hésite pas à apparaître lui-même dans le cadre pour déchirer trois pages de scénario et déclarer fort satisfait : «*Now, we are on schedule !*». Heureusement, à l'impossible nul n'est tenu.
Le private-joke domine (comme ce curieux docteur nommé Edward Wood) et le conflit des générations cesse pour un temps lors de cette scène inoubliable de lesbianisme entre la plantureuse et ex-égérie de Russ Meyer, Edy Williams, et la jolie Scream Queen Brinke Stevens.
(*) responsable de nanars incontournables tels que **Créateur de Monstres** ou **Nabonga le Gorille**

BAD KARMA

1990. Réal. et scén.: Alex Chandon. Int.: Julius Barnet, Carla Linley, Ollie Bond, M. Karapateas, Ben Bethel, Dan Barton, Julian Portmnari, Carmel Lotu. Prod.: Alex Chandon

En 1991, le magazine anglais *Darkside* organisait un concours ouvert aux amateurs, gentiment nommé «Opportunity Shocks» et plutôt réservé aux œuvres extrêmes, comme son nom l'indique. C'est un jeune de 22 ans, Alex Chandon, qui remporta le premier prix avec ce moyen métrage empruntant au gore des années 80 l'essentiel de son inspiration, visitant aussi bien **Hellraiser**, **Bad Taste** qu'**Evil Dead**, avec en plus une scène à la tronçonneuse pour faire bonne mesure. Déjà, la première séquence donne le ton, où des adeptes de Krishna s'en viennent quêter chez les bourgeois pour, sitôt la porte refermée, se transformer en ghoules assoiffées de sang, exterminant tout sur leur passage, mutilant les corps d'où giclent des geysers de sang. L'histoire finit en beauté par une bataille rangée entre ces monstres, les membres (actifs !) d'un club sado-maso et des beaufs du coin particulièrement féroces. Depuis ces excès, aussi burlesques que sanguinaires, Alex Chandon a tourné **Drillbit**, racontant comment le fléau du sida ravage notre monde futur alors qu'un supposé vaccin métamorphose en fait les malheureux cobayes en zombies. Tout un programme !

BAD MOON

1996. Vid.: Pleine Lune. Réal. et scén.: Eric Red, d'après "Thor" de Wayne Smith. Int.: Michael Paré, Mariel Hemingway, Mason Gamble, Ken Pogue, Hrothgar Matthews. Prod.: James G. Robinson, Morgan Creek. USA

Eric Red (scénariste de **Hitcher**, **Aux Frontières de l'Aube** et réalisateur de **Body Parts**) entreprend la tâche délicate d'innover sur l'itinéraire ô combien balisé des histoires de loup-garou à l'écran. S'il sacrifie à la légende le temps d'une première séquence ultra-sanglante au Népal, où la fiancée du héros s'éparpille en plusieurs morceaux, le retour dans sa famille du désormais lycanthrope (Michael Paré) annonce une approche autrement plus originale. Conscient de son mal, il lutte contre la part de bestialité tapie en lui, tente de s'attacher lui-même à l'approche des crises, et surtout essaie de préserver sa famille constituée de sa sœur (Mariel Hemingway) et de son neveu, le jeune Brett. Reste à présenter le personnage principal, Thor, le chien berger allemand de la maison, flairant aussitôt l'ennemi dissimulé chez l'oncle Ted et luttant de tout son instinct animal pour contrôler cet adversaire à sa taille et finalement le vaincre. Ce match au-delà des mots, où les deux adversaires s'observent et se méfient l'un l'autre, représente le meilleur de cette histoire où les autres protagonistes, et notamment la femme, sont largement sacrifiés. Notons surtout de belles scènes de transformations, mélange de maquillages et d'animatronique, censées illustrer le combat intérieur du loup-garou à travers des métamorphoses évolutives et fractionnées.

BAD TASTE

1987. Réal. et scén.: Peter Jackson. Int.: Peter O'Herne, Mike Minett, Terry Potter, Peter Jackson, Craig Smith, Doug Wren, Dean Lawrie. Prod.: Peter Jackson, Wingnut Films Distr.: Eurogroup Distribution. Nouvelle-Zélande.

A l'âge de 26 ans, Peter Jackson livre pour moins de 500.000 dollars ce premier film tourné en 16 mm et bricolé sur une période de quatre années. Prévu à l'origine comme un film d'action d'une durée de quinze minutes, **Bad Taste** s'étoffe au fil du temps pour devenir un long métrage science-fictionnel, à mi-chemin entre le récit d'envahisseurs des années cinquante et le gore burlesque à la **Toxic** ou **Evil Dead 2**. Déjà, l'argument de départ donne le ton. Des extraterrestres fort moches transitent par notre planète afin d'approvisionner des fast-food intergalactiques qui, jusqu'ici, servaient principalement du rat grillé ! Dans la mesure où l'humain a bien meilleur goût, ils déciment un village, entreposent les habitants réduits à l'état de quartiers de viande dans des caissons sanglants et parlent de quitter au plus tôt cette «planète merdique» ! Dieu merci, se dresse en face «The Alien Investigation and Defense Service», un groupuscule musclé qui se la joue façon Rambo et semble quasi indestructible. S'il sacrifie au gore, Jackson recherche avant tout le gag à coups de cervelles explosées (ou dégustées à la petite cuillère), de victimes jetées vivantes dans une marmite à la manière cannibale, d'innocents moutons shootés au rocket, de têtes tronçonnées libérant des jets d'hémoglobine, tout cela filmé avec l'originalité obligatoire de ceux qui ne disposent d'aucuns moyens techniques. Certes brouillon et incohérent par endroits, **Bad Taste** affirme la volonté d'un cinéma débridé et ludique prônant le mauvais goût provocateur et le gore libertaire. Bien fait pour lui : il obtint facile le Prix du Gore au Festival du Rex, en 1986. (*M54P22, M55P42, M56P54*).

Bad Karma. Trop bad le Karma !

BAFFLED

Vid.: Au Seuil de la Psychose. 1972. TV. Réal.: Philippe Leacock Scén.: Theodore Apstein. Int.: Leonard Nimoy, Christopher Benjamin, Ray Brooks, Susan Hampshire, Vera Miles, Rachel Roberts, Mike Murray, Milton Jones, Jewel Blanch, Valerie Taylor, Angharad Rees. Prod.: Philippe Leacock. CBS Fox. USA.

Leonard Nimoy court en Formule 1 et perçoit en plein circuit des visions prémonitoires l'avertissant de futurs drames, tel ce manoir britannique se dressant soudain au beau milieu de la piste. D'où accident, bien évidemment. Tout juste remis du choc, son sixième sens l'avertit du péril qui menace une jeune actrice et sa fille adolescente dans le fameux manoir, et il part toute affaire cessante, en compagnie d'une parapsychologue (Susan Hampshire), afin de conjurer la terrible malédiction. Ce téléfilm déroule tranquillement son intrigue en pensant très fort à Hitchcock et Agatha Christie, faisant tour à tour de chaque personnage un coupable idéal. Le suspense fonctionne, les fausses pistes abondent (tel cet Italien à la voix d'Artemus Gordon (dans la VF), que les flashes du pilote visualisent toujours les mains sanglantes et qui cache simplement sa profession de garçon boucher), sans oublier une scène de trouille monstrueuse à faire dresser les cheveux sur la tête. Le fantasticophile y trouve d'ailleurs son compte grâce à la présence d'un monsieur Spock pour une fois jovial, de Vera Miles (**Psychose**), Angharad Rees (le rôle-titre dans **La Fille de Jack l'Eventreur**) et surtout de Susan Hampshire, toujours aussi rayonnante après le **Malpertuis** d'Harry Kümel tourné la même année, où elle assurait pas moins de cinq rôles différents, dont celui de la mythologique Gorgone.

Bad Taste et nos délicats problèmes de communication avec les aliens.

BAGHDAD KA CHOR

*Ou **Sulemant Setranti** (The Thief of Bagdad). 1934. Réal.: D. N Madhok. Scén.: K. B. Desai. Int.: Miss Moti, Master Shiraz, Vimal, Ali, Ebrahim, Mansoor. Prod.: K. B. Desai. Indes*

On dénombre de multiples adaptations des contes des Mille et Une Nuits dans le cinéma indien et, après Aladdin, Sinbad et Ali-Baba (ou parfois les trois ensemble, comme dans le film d'Arora, en 1963), il s'agit cette fois d'une version du **Voleur de Bagdad**, avec génie dans sa lampe à huile, cheval volant et autres fantasmagories. Trois autres versions sorties sous le même titre suivront en 1946, 1955 et 1966, réalisées par Nanubhai Vakil, pour la première, et par Shreeram pour les deux autres.

BAGHDAD THIRUDAN

(The Thief of Babgdad). 1960. Réal.: Tiruchengodu Ramalinga Sundaram. Int.: M.N. Rajam, Vyjayanthmala, T.S. Baliah, M. G. Ramachandran. Prod.: Southern Movies. Indes

Il s'agit toujours d'une adaptation du **Voleur de Bagdad**. La différence de titres s'explique par le fait que les quatre précédentes versions furent tournées en langue hindi, et celle-ci en tamil.

LA BAIE SANGLANTE

Ecologia del Delitto. 1971. Réal.: Mario Bava. Scén.: Dardano Sachetti. Int.: Leopoldo Trieste, Claudine Auger, Anna Rossati, Isa Miranda, Chris Avram, Claudio Volonte, Luigi Pistilli, Guido Boccacini, Alberto Bonnani, Laura Betti, Brigitte Skay. Prod.: Giuseppe Zaccariello, Nuova Linea Cinematografica Distr.: Sofradis, Italie

Mario Bava traverse les époques avec une facilité déconcertante. Ses collaborations essentielles sur **Les Vampires** et **Caltiki, le Monstre immortel**, crédités au seul Riccardo Freda, et plus tard sa réalisation du célèbre **Masque du Démon** annonçaient une nouvelle école. Il jette ensuite les bases du futur giallo avec des titres comme **La Fille qui en Savait Trop**, **Six femmes pour l'Assassin** ou **Il Rosso Segno della Follia**, avant son diptyque **L'Ile de l'Epouvante**/**La Baie Sanglante** (1970 et 1971) eux-mêmes les ancêtres des slashers des années 80 et 90, mais avec le talent en plus.
Une maison au bord de l'eau, la nuit. Une vieille aristocrate arpente le vaste salon dans son fauteuil de paralytique. Ses yeux s'attardent avec tristesse sur la baie magnifique. La caméra balaie le décor baroque et majestueux où les rouges et les verts se heurtent violemment, pendant qu'une mélodie au piano dispense un climat harmonieux. Puis soudain, la folie : une corde lacée en boucle lui barre la route, on la pousse, le fauteuil finit sa course au loin pendant qu'elle s'agite pour succomber lentement. Le tueur retire ses gants, contemple son ouvrage, et à cet instant un autre assassin lui plante par quatre fois son couteau au travers du corps. Il s'écroule, fondu-enchaîné, le jour vient remplacer la nuit sur la vue imprenable de la baie isolée. Cette première scène exprime assez bien l'ambiance. D'un côté la nature immaculée, de l'autre la sauvagerie des hommes livrés à leurs instincts primitifs pour une sordide histoire d'argent et le privilège de dresser du béton aux abords de la baie. La folie des personnages n'a d'égal que la brutalité des meurtres, tous montrés en détail, exécutés à mains

La Baie Sanglante. Claudine Auger et Luigi Pistilli, les héros provisoires d'un script où la quasi-totalité du casting succombe avant la fin.

nues ou à l'arme blanche (couteau, ciseaux, serpe, lance, épieu), avec cette scène impensable, et plusieurs fois reprise depuis, des amants cloués par une lance en pleine union, quand les râles d'agonie succèdent soudain aux cris du plaisir avec la même intensité, la même folie surhumaine. Ce genre d'enchaînements ahurissants montre assez la démarche d'un Mario Bava particulièrement sadique, comme l'égorgement de Brigitte Skay à la serpe avant le magnifique coucher de soleil sur la baie, ou encore le jouet cassé des enfants succédant à la chute de la tête coupée de Laura Betti. Un jeu bien compris des enfants, innocents mais meurtriers quand même, dans ce beau cri final : «*Oh, comme ils jouent bien à faire les morts* !». Un dangereux visionnaire, ce Bava ! (*M53P61, M63P63*).

BAIL JUMPER

1989. Réal.: Christian Faber. Scén.: Christian Faber et Josephine Wallace Int.: B. J. Spalding, Eszter Balint, Tony Askin, Brad Warner, Alexandra Auder, Joie Lee Prod. Josephine Wallace, Angelika Film. USA

Une œuvre étrange passant du polar au road movie, du drame à la comédie, pour progressivement déboucher sur un inquiétant film fantastique. Que représentent en effet les deux héros, Joe et Elaine ? Les anges exterminateurs d'un monde en déliquescence, ou bien les futurs Adam et Eve d'une nouvelle civilisation ? En attendant, ils attirent les catastrophes tout au long de leur dérive, même si le sort semble toujours vouloir les épargner. **Bail Jumper** se fit remarquer dans plusieurs festivals, à Bruxelles notamment, en 1991, et il obtint le prix de la meilleure réalisation à celui de Taormina.

Bail Jumper. *Joe et Elaine, envoyés des Cieux ou bien plutôt des Enfers ?*

EL BAILE DE LAS ANIMAS

1993 Réal. et scen.: Pedro Carvajal Int.: Joaquim de Almeida, Angele Molina, Monica Molina, Jose Conde Cid, Manuel Lorenzo, Dorotea Barcena, Ana Alvarez, Rosa Alvarez Prod.: Luis Gutierrez, Analisis e Imagen S.A Espagne

Du fantastique à la Bunuel où la politique croise le surnaturel dans cette histoire de fille échappée du couvent et déchirée entre une mère pusillanime et un père, haut dignitaire, mais dépravé notoire. L'esprit d'une tante décédée par la faute du paternel et les pratiques curieuses d'une quasi-sorcière vont permettre de prendre une sanglante revanche sur le notable corrompu lors du fameux «bal des âmes» (autrement dit «el baile de las animas»...), comparable à l'Halloween américain. Producteur et scénariste madrilène (notamment sur les films de Vicente Aranda), Pedro Carjaval poursuit là une série sur les superstitions et légendes ibériques, commencée en 1991 avec son **Martes de Carnaval**.

LE BAISER DE LA TARENTULE

Kiss of the Tarantula. Vid.. Mvgple. 1972 Réal. Chris Munger. Scén.: Warren Hamilton, Daniel B. Cady. Int.: Eric Mason, Suzanne Ling, Beverly Edkins, Harman Wallner, Jay Scott Neal, Patricia Landon, Rita French, Linda Spatz. Prod.: Daniel B. Cady, Cinemaru Prod. Distr.: Les Films du Palais Royal/Compton Français du Film Production Australie/USA

La petite Suzanne éprouve pour les araignées la même passion que le héros de **Willard** pour les rats, ou bien l'héroïne de **Jennifer** pour les serpents. D'abord sujet de fascination, l'animal devient le substitut social de l'être replié sur lui-même, puis l'instrument de vengeance envers l'autre en général, cet éternel ennemi. Sur cette première lecture se greffe l'environnement familial particulier de la jeune fille, dont la mère haïe partage ses faveurs entre le père (croque-mort) et l'oncle (policier), avant que les deux amants n'envisagent l'assassinat pur et simple du mari gênant. C'est sur un matricide, et pour venger son père, que la fillette démarre sa brillante carrière de tueuse, expédiant plus tard ses troupes de mygales à l'assaut de ses adversaires. D'un amoralisme satisfait - l'héroïne s'en tire parfaitement, adressant même un sourire complice à la caméra avant le mot «fin» -, Chris Munger cadre avec gourmandise la lente progression de ses arachnides sur le corps des victimes, qui hurlent de terreur avec un bel enthousiasme, mais sans jamais songer à écraser les sales bêtes. Le pompon de la bêtise revenant à ces teenagers agressés en plein drive-in et s'égorgeant eux-mêmes contre les portes de leur voiture en tentant de s'échapper. Très curieux !
Attention : le découpage désordonné, le manque d'intérêt des dialogues et l'incrédibilité du script peuvent agir de manière sensible sur la touche accélération de votre télé-commande risquant de ramener les 85 minutes de métrage officielles jusqu'à trois petits quarts-d'heure tout compris. On vous aura prévenus...

Le Baiser de la Tarentule. *Et pas une victime ne songe à écraser la vilaine bête !*

LE BAISER DU VAMPIRE

Kiss of the Vampire. 1962. Réal.: Don Sharp. Scén.: John Elder Int.: Clifford Evans, Noel Wilman, Eduard de Souza, Stan Simmons, Jennifer Daniel, Isobel Black, Margaret Read, Barry Warren, Peter Madden, Noel Howlett, John Harvey, Kathleen, Byron, Jaquie Wallas, Vera Cook, Olga Dickie, Elizabeth Valentine. Prod.: James Needs, Hammer Films/Universal International. Distr.: Rank, GB.

En marge de la série des **Dracula** illustrés par Terence Fisher et ses successeurs, la *Hammer-Films* sortait en 1962 cette œuvre signée d'un Don Sharp (**Le Manoir des Phantasmes**, les **Fu-Manchu** avec Christopher Lee...) solidement épaulé par l'équipe technique de la maison : John Elder (scénario), Alan Hume (photo), James Needs (montage), Bernard Robinson (décors), Roy Ashton (maquillages), sans compter l'indispensable musique de James Bernard, grand ordonnateur de la nouvelle école britannique. L'argument recherche d'ailleurs le classicisme le plus absolu avec ce couple de voyageurs tombés en panne dans une contrée inconnue, ce cimetière campagnard où l'on enterre dès le pré-générique une jeune fille victime du vampirisme, cette auberge typique aux propriétaires apeurés, cet aristocrate hautain, maître d'une confrérie de suceurs de sang, et ce vieux professeur adepte des sciences occultes dont la fille se trouve justement prisonnière au château. Un château perché tel un nid d'aigles, à la manière des films *Universal* d'autrefois, tandis que la remarquable photographie compose dans la gamme des ocres et des pourpres, traversés parfois d'éclairages violets du plus bel effet. Mieux que dans les **Dracula**, **Le Baiser du Vampire** souligne le pouvoir de l'aristocratie sur une population locale servant de proie privilégiée (on retrouve ce concept dans **L'Invasion des Morts-Vivants** de John Gilling (1966) et encore dans **Frankenstein Créa la Femme** de Terence Fisher (1967). Un élitisme brisé ici par l'irruption finale des chauves-souris expédiées par le vieux professeur. Ces volatiles, buveurs de sang eux aussi, égorgeant à leur tour la secte vampire dans une apocalypse terrifiante aux connotations proprement révolutionnaires. Tarentino et Rodriguez y penseront sûrement pour leur scène d'**Une Nuit en Enfer**, où une meute de chauves-souris encercle de la même façon le fameux Titty Twister.

BAIT

1954 Réal.: Hugo Haas. Scén.: Hugo Haas, Samuel W. Taylor Int.: Cedric Hardwicke, Cleo Moore, John Agar, Hugo Haas, Bruno Ve Sota, Emmett Lynn. Prod.: Hugo Haas, Columbia USA

Le diable en personne, joué par Cedric Hardwicke, explique à un public déjà convaincu d'avance comment la fièvre de l'or et la convoitise de la femme du voisin peuvent détourner l'honnête homme du droit chemin. Pour tout dire, on s'en doutait déjà ! Et de nous rejouer la trame du trio traditionnel avec le mari (Hugo Haas, le réalisateur), la femme (Cleo Moore) et l'amant (John Agar, héros incontournable des films de SF à petit budget dans les années cinquante).

BALANAGAMMA

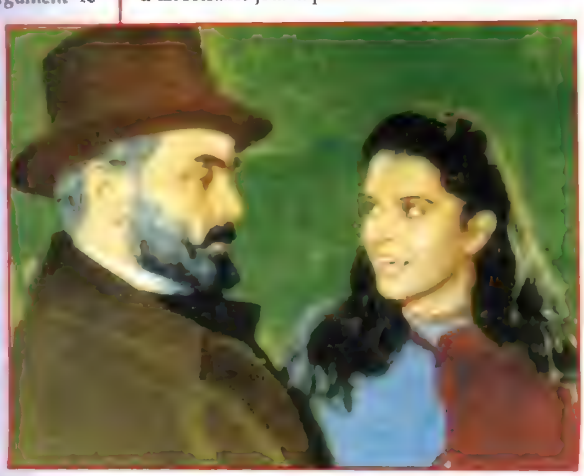
1942. Réal.: Chittajallu Pullaiah. Scén.: Balijepalli Lakshmikanta Kavi Int.: Kanchanmala, Pushpavalli, G. V. Subba Rao, Banda Balijepalli, Lakshmankata Kavi, Bellari Lalitha, Kamaladevi, Lanka Sathyam, Relangi Venkatramaiah. Prod.: S S. Vasan. Indes.

Film tourné en langue telugu, qui bénéficia d'un énorme succès populaire et lança la mode d'un fantastique typiquement axé sur les légendes locales. Un magicien (G. V. Subba Rao) enlève une jeune fille (Pushpavalli) pour la mêler à ses pratiques maléfiques. Celle-ci se défendra pendant douze longues années, liée par une pénitence rituelle. Le réalisateur signa d'autres œuvres du même genre (**Savithri, Dhruva, Ansuya, Mohini Bhasmasura**), ainsi qu'une adaptation du roman de d'Alexandre Dumas, *Les Frères Corses*, titrée **Apoorva Sahodarulu** (en 1950).

BALARINA A BUON DIO

1958 Réal. et Scén.: Leon Viola Int. Vera Cecova, Vittorio de Sica, Gabriele Terzetti, Roberto Risso. Italie

Un envoyé divin (Vittorio de Sica) s'en vient secourir un jeune orphelin. Il s'agit du seul élément fantastique d'un scénario jouant plutôt sur la corde sensible.

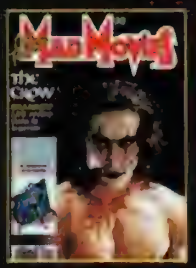


Le Baiser du Vampire. *Une belle tentative d'Isobel Black sur l'inébranlable Cliford Evans.*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

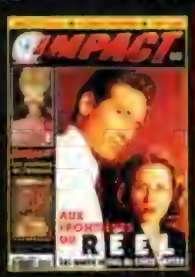
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Etrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante



103 Independence Day, Coeur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Déjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5e Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Ocean, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoké, Gérardmer 2000

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Réservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/cinéma
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews an 2000, Fight Club, Fantasy'X
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings



ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3ème volume enfin sorti [illegible] Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteuses Bizarres. Que du bon en 600 photos, [illegible] de luxe, couverture cartonnée, [illegible] deux premiers volumes au prix unitaire de 240 F.

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

L'AN 2000 SERA Z OU NE SERA PAS !

DÉCOUVREZ LES CHEFS-D'OEUVRE DE RICHARD J.THOMSON, LE ROI DE LA SÉRIE Z.

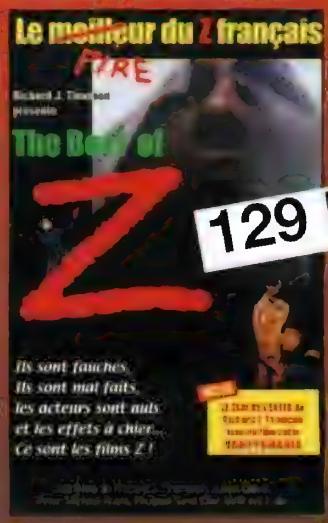
GORE ET SEXE :

TIME DEMON, Les Prêtresses de l'Enfer
Avec Laurent DALLIAS, Elodie CHERIE, Jean-Pierre PUTTERS... (90 mn)
Hitler, qui n'est pas mort, projette à nouveau d'envahir le monde, à la tête d'une secte de femmes cruelles... Bastons, jolies filles et monstres dégueu sont au programme !

JURASSIC TRASH :

TERROR OF PREHISTORIC BLOODY CREATURES FROM SPACE
Avec Laurent DALLIAS, Dominick BREUIL, la star du X CORALIE, le chanteur EDOUARDO... (90 mn) «Enfin un film de dinosaures made in France» *VIDEO 7*

LA COMPIL' DE L'ENFER :



BEST OF Z (90 mn)
Une compilation du pire de la série Z «L'affaire est grave: c'est le big bogue de l'an 2000»
MAD MOVIES

LE COLLECTOR :

ATTACK OF SERIAL KILLERS FROM OUTER SPACE (90 mn)
Le deuxième film de Thomson, tourné en 1994 pour 10 000 F ! Un record!

LA SERIE Z ENFIN SUR INTERNET !

Retrouvez le fan-club de Richard J.Thomson
www.ifrance.com/thomson

Le site officiel de la série Z française
www.ifrance.com/z

Les documentaires les plus Z du monde

LES PERVERSIONS SEXUELLES SECRETES DES FRANCAIS
un document inédit de Jean Vincenti et Denis Bertolino
Voyage à travers les fantasmes inavouables de nos concitoyens. Interdit aux moins de 16 ans.

L'AFFAIRE R.O.S.Y.
L'ENQUÊTE IMPOSSIBLE
99 F
La vérité sur la présence d'extra-terrestres en France.
Des témoignages accablants, qui prouvent que les E.T. viennent bien de l'Espace, et que les Autorités font tout pour cacher leur existence!

Bon à recopier et à retourner à AJC COMMUNICATION 44, avenue d'Argenteuil 92600 ASNIERES (chèque à l'ordre de AJC COMMUNICATION) Frais de port 20 F par K7, gratuit pour 3 K7 achetées

Je commande ☐BEST OF Z ☐TIME DEMON ☐ATTACK OF SERIAL KILLERS ☐TERROR ☐ L'AFFAIRE R.O.S.Y (les extra-terrestres) ☐LES PERVERSIONS DES FRANCAIS

NOM .....PRENOM .....

ADRESSE .....VILLE.....

MAD'GAZINE

par Rafik DJOUMI

DISQUES

SLEEPY HOLLOW
Danny Elfman
(*Edel*)

On n'avait pas connu un Elfman à la fois aussi lyrique, gothique et inspiré, depuis son tétanisant **Batman Returns** en 92, déjà pour Burton. Le couple réalisateur/compositeur le plus célèbre, avec Spielberg/Williams et Cronenberg/Shore, avait pourtant bien failli se séparer à la suite d'un problème de paternité sur **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** (où Elfman fut bien plus que simple compositeur). A l'écoute de cette partition, on réalise à quel point une telle séparation aurait pu littéralement amputer le cinéma de Burton d'un de ses fondements fantasmagoriques les plus évidents. Si ce nouvel album n'amène rien de plus au style qu'on connaît déjà au père Danny, il en constitue pourtant un réel aboutissement dans son équilibre constant entre la grâce mélodique et les élans de folie. Cordes macabres, chœurs féminins fantomatiques, clochettes célestines et interventions incongrues d'instruments inconnus au bataillon, tout y est. **Sleepy Hollow** est une œuvre de maturité dans laquelle on retrouve indifféremment le Elfman sombre de **Batman**, délirant de **Beetlejuice**, académique de **Sommersby**, moderne et actif de **Mission : Impossible**. Le compositeur a même enfin corrigé son point faible le plus évident, son manque d'aptitude aux séquences d'action. La fin de l'album est une cavalcade non-stop de presque un quart-d'heure, à couper le souffle. Orchestré par ces piliers elfmaniens que sont Steve Bartek et le compositeur Mark McKenzie (**Warlock 2**), **Sleepy Hollow** prouve l'étonnante aptitude d'Elfman à conjuguer une écriture à la fois savante et populaire tout en restant puissamment cinégénique. Ceux qui étaient sur le point d'enterrer hâtivement le rouquin agité des années 80 vont devoir réviser leur calendrier. Il fait toujours partie des meilleurs. (67 mn 59)

TWILIGHT ZONE
40ème anniversaire
Coffret 4CD
(*Silva Screen/FNAC Import Service*)

La demande de Rod Serling était simple : «Mes moyens sont limités mais la musique est une des bases fondamentales de ma série. J'ai besoin de personnes capables de faire des miracles avec un calendrier et une formation réduits». En faisant appel à la fois à des mythes de la musique de film (Bernard Herrmann, Franz Waxman) et à des jeunes qui en veulent (Jerry Goldsmith, Fred Steiner), ***La Quatrième Dimension*** s'est offert rien moins que les partitions les plus remarquables de l'histoire de la télé. A côté de deux volumes de compilation chez *Varèse*, on trouvait une série onéreuse de cinq CD japonais. Ce coffret de quatre disques est pourtant à ce jour l'offre la plus complète, offrant quelques inédits remarquables comme «The Outer Space Suite» et «The Hitchhicker» d'Herrmann. Les titres ont été classés par compositeur et regroupent également les différents génériques (même si celui de Marius Constant reste le plus célèbre). On recommande vivement les morceaux «Walking Distance» (Herrmann), «The Invaders» et «Nervous Man in a 4 Dollar Room» (Goldsmith) et «Sixteen Millimeter

Shrine» (Waxman). Et pour les plus méfiants, n'hésitons par à faire remarquer que quelques compositeurs pour films n'ont pas hésité à aller discrètement piocher dans les merveilles musicales de cette série d'exception. Achetez ce coffret, c'est un ordre. (Durée totale : 4 h 51 m)

BICENTENNIAL MAN
James Horner
(*Sony Classical*)

Après deux coups d'éclat inattendus (**Le Masque de Zorro** et **Monsieur Joe**) suivis d'un long silence, Horner a décidé de ne pas trop se faire suer le sauciflard sur ce nouveau film de Chris Colombus (qui, soit dit en passant, s'annonce extrêmement embarrassant). Après une ouverture aux cuivres et piano qui revisite son sublime **Cocoon** sur des rythmiques astucieuses, Horner part dans le mélo arthritique, celui qui avait déjà rongé les articulations des auditeurs de **Deep Impact**. Quand on connaît les capacités de ce gars, on ne peut s'empêcher de penser qu'il se fout parfois royalement de notre tronche. Enfin, cerise sur la galette, la dinde canadienne du **Titanic** revient faire des vocalises en louchant sur les charts. Fuyons ! (66 mn 27)

RAISE THE TITANIC
John Barry
(*Silva Screen/FNAC Import Service*)

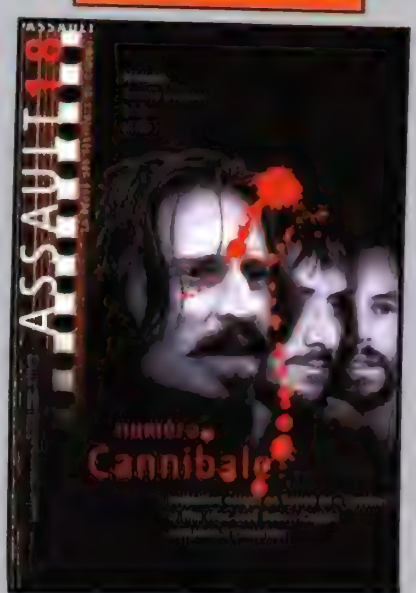
Jamais sorti sur aucun support en vingt années d'existence, cette partition romantico-épique (pour un incurable navet parfaitement oublié) demeurait le plus célèbre des inédits de Barry. Merci James Cameron, tout ce qui porte aujourd'hui la mention «Titanic» est exploité sans discernement. Composé à la même époque que **Le Trou Noir**, ce score offre, on s'en doute, quelques similitudes avec le space-opéra précité mais il préfigure également dans ses longues mélodies plaintives les deux futurs hits de l'élégant Britannique, **Out of Africa** et **Danse avec les Loups**. Les sessions d'origine étant toujours inaccessibles, Nic Raine a ré-enregistré la partition avec le City of Prague (plus synchro qu'à son habitude). La prise de son en Dolby Surround, mixée en HDCD, en impose. (50 mn 19)

EGALEMENT DISPONIBLES

- **BOND BACK IN ACTION** (*Silva Screen/ FNAC Import Service*). Compilation de suites, ré-enregistrées par les retraités du City of Prague, et contenant quelques passages inédits.

- **BITE THE BULLET** (*Prometheus/FNAC Import Service*). Edition limitée de la partition d'Alex North pour **La Chevauchée Sauvage**, le dernier grand western «classique». Mélange d'américana et de rythmiques modernistes qui entretiennent des parallèles constants avec les westerns illustrés par Goldsmith. Pas étonnant, North étant son maître à penser.

FANZINE



ASSAULT

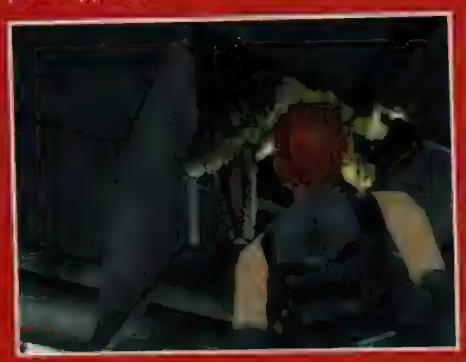
Le très prolifique pro-zine suisse fête ses cinq années d'existence avec ce numéro 18 et conjugue le passage du millénaire à l'heure des bilans. Retour donc sur les films de l'année 99, mais également sur ceux de la décennie passée, l'occasion pour les rédacteurs de prouver leur éclectisme évident étant donné la quantité surnaturelle de films qu'ils ingurgitent à longueur de festivals. Pour honorer la seule et unique diffusion en suisse du **Vorace** d'Antonia Bird, l'un des meilleurs films de 99 passé en coup de vent chez nous, ce numéro propose un panorama du cannibalisme au cinéma, mais n'en oublie pas pour autant sa raison d'être. Revue donc du 5ème festival de Genève, du 17ème festival de cinéma italien d'Annecy et du dernier Marché du Film de Milan. Comme d'habitude, une foule de renseignements sur des films inédits (et certains encore pour longtemps), et ceux qu'on attend ici à *Mad*, tels **Animal Farm**, **Pitch Black** de David Twohy, **The Rat Pack** de Rob Cohen, **Hypnosis** de Masayuki Ochiai, **Running out of Time** de Johnnie To, **Do Not Disturb** de Dick Maas etc...
40 F + 7 F de port (donc... euh... 47 F !). Chèque à adresser à M. Pinol et à envoyer à Assault, 1 rue Edouard Racine, 1202 Genève, SUISSE.

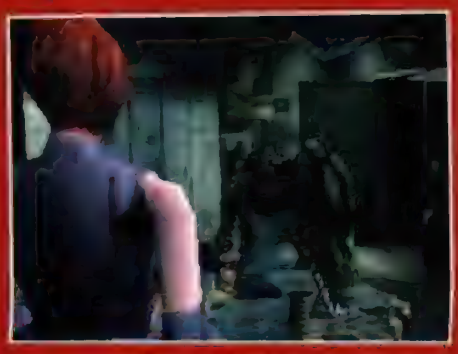
DINO CRISIS

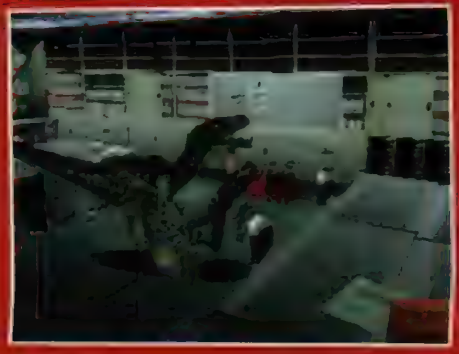
Les dinosaures dans les jeux vidéo, jusque là c'était craignos. Au choix les adaptations consoles de JURASSIC PARK (bof), la saga des TUROK (ronfl) ou encore ce Street Fighter-like qui n'a pas fait long feu en arcade et où des sauriens se foutaient sur la tronche (n'importe quoi). Il fallait au moins un gars de la trempe de Shinji Mikami, le créateur des RESIDENT EVIL, pour sortir les dinos de la préhistoire !

Le spot publicitaire de **Dino Crisis** (grosse campagne depuis quelques semaines) est parfait. On y voit un jeune homme en pleine crise de panique devant la dizaine de verrous que compte la porte de son appartement. Il cherche dans l'urgence la combinaison qui le mettra à l'abri de la menace, il hésite et... trop tard... Un raptor de synthèse issu du jeu vient de défoncer le plafond ! Voilà comment vendre **Dino Crisis** au plus grand nombre tout en suscitant l'intérêt des ludomaniaques qui en on vu d'autres. Oui, les vélociraptors sont légèrement plus intelligents que la moyenne des «ennemis» de l'industrie. Oui, vous pouvez les fuir et passer dans la pièce d'à côté. Mais non, ça ne s'arrête pas là. Les raptors défoncent les portes, et vous n'avez souvent d'autre choix que de les combattre, ce qui donne quelques sueurs quand le menu munitions crie famine. Cette évolution est en fait la seule voulue par Mikami par rapport à **Resident Evil 1** et **2**, où les zombies n'étaient pas programmés pour vous pourrir l'existence au-delà de la pièce où vous les rencontriez, un périmètre déjà bien suffisant pour flipper grave.

Conçu par *Capcom* pour un public plus jeune que celui des **R.E.**, **Dino Crisis** fait aussi beaucoup moins peur, en partie parce qu'on ne croit pas une seconde qu'un humain puisse se dégager de la prise d'un vélociraptor pesant bien quatre fois son poids. Dans les phases de combat, Mikami est passé d'un mode de simulation à peu près réaliste, en tout cas crédible, avec les zombies, à un mode qui relève de l'arcade avec les dinosaures : quand un raptor vous chope le bras, le réalisme aurait voulu qu'il vous l'arrache dans la foulée ! D'autre part, certains tête-à-tête avec les dinos ne nécessitent aucune dextérité particulière : une cinématique s'enclenche, le mot «Danger» s'inscrit à l'écran (merci de prévenir), et vous maltraitez la manette avec à l'arrivée des résultats variables. C'est par exemple uniquement avec ce système bourrin que vous affronterez les ptérodactyles. Frustrant. On le voit, l'auto-censure du titre dans ce qu'il pourrait avoir de terrifiant n'encourage pas vraiment l'identification, d'autant plus que **Dino Crisis** développe un scénario parfaitement convenu. Suite à un appel de détresse lancé d'un centre de recherche situé sur une île du Pacifique, les Forces Spéciales débarquent dans le but de retrouver le Docteur Kirk (et non le Capitaine). Vous incarnez la très jolie Regina avec son body en latex, et vous serez aidée dans votre mission par Gail (Monsieur Univers 92 et ses grosses pétoires) et Rick (premier de sa classe en informatique). Par moment, le jeu vous laissera le choix de vous rallier à l'un (la tête) ou à l'autre (les jambes), suivant que vous préférez résoudre une énigme ou en remettre une couche avec les dinos.







Regina : à la recherche d'un scientifique, elle tombe sur de drôles d'animaux...

Passée la déception de voir que le jeu est surtout conseillé aux 10-12 ans, il faut bien reconnaître que Shinji Mikami a admirablement bien rempli son contrat. **Dino Crisis** propose ainsi des énigmes pas forcément simples en soit, mais d'une facilité d'approche tout bonnement incroyable. On se retrouve ainsi à déplacer des caisses avec une grue, à reconstituer des structures électriques, à relier des tuyaux entre eux ou à trouver des mots de passe, et chaque étape est une merveille de conception graphique, technique et ludique. Parce que là aussi il fallait plaire aux enfants, Mikami a particulièrement soigné les apparitions du T-Rex, la seule bestiole qui vous croque au moindre faux mouvement, la seule qui fait donc un peur. Vous vous souviendrez longtemps de votre première rencontre avec le roi des dinosaures. Juré. Enfin, il faut noter que dans ce jeu destiné aux bambins, la progression de Regina s'effectue grâce à un passe informatique reformaté, après prélèvement d'empreintes digitales... sur un cadavre. **Dino Crisis**, c'est pour les petits d'accord, mais on n'est pas chez Mickey !

Vincent GUIGNEBERT

RAYON LASER

PIRANHA

20th Anniversary Special Edition
(*New Horizons/FNAC Import Service*)

Toujours fraîche, bien vivante et joyeusement incorrecte, vingt ans après sa sortie, la parodie «sous-jawesque» de Joe Dante débute une collection de DVDs entièrement dévoués au culte du fabulissime producteur Roger Corman. Etant donné la qualité moyenne du négatif original, les restaurateurs ont accompli là un petit miracle, qui dessert presque l'aspect bis du film tant la copie est claire. Tourné en standard, le film est présenté en plein écran et mono d'origine sur 2 canaux, et agrémenté d'une piste de commentaires de Dante et de son producteur exécutif d'alors Jon Davison (**RoboCop**, **Starship Troopers**). En bonus, un mélange de films amateur en 16mm noir et blanc et couleurs, commentés par les intéressés, font office de making-of. L'occasion d'y découvrir l'ambiance teenageresque de la *New World Pictures* d'alors et les tronches hilarantes de Rob Bottin, Phil Tippet et Dante, alors à peine en âge d'avoir leurs permis de conduire. Suivent une sélection de prises ratées (on ne jette rien chez Corman !), une foultitude de biographies (Corman, Dante, John Sayles, Heather Menzies, Bradford Dillman, Paul Bartel, Jon Davison et Barbara Steele) et enfin des bandes annonces de quelques gloires de la *New World*, tels **La Course à la Mort de l'An 2000** de Paul Bartel, **Grand Theft Auto** de Ron Howard, **Les Monstres de la Mer**, **Eat My Dust !**, **Knocking on Death's Door** et **Big Bad Mama**. Un livret de huit pages sur la carrière du grand gourou maison accompagne ce DVD.

DRACULA PRINCE DES TENEBRES

(*Anchor Bay/FNAC Import Service*)

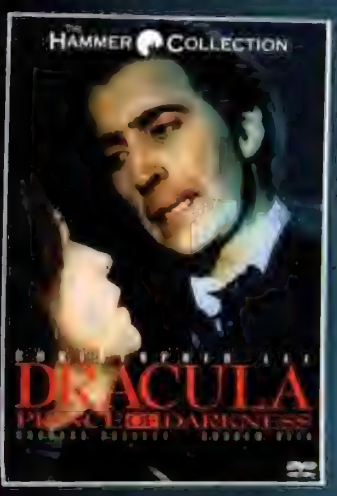
Avec la ferme intention de devenir LE label DVD de la cult-cinéphille, *Anchor Bay* exhume le catalogue de la *Hammer*, avec pour titre phare l'un des Terence Fisher les plus réputés. Si la copie en scope 4/3 semble légèrement moins colorée que sur le LD, certains amateurs verront d'un très bon œil la présence d'une VF d'époque aussi claire et précise que la VO (mono d'origine). Christopher Lee, Barbara Shelley, Francis Matthews et Suzan Farmer ressassent leurs souvenirs sur une piste isolée. En face B, deux bandes annonces du film, ainsi qu'une de **Plague of the Zombies**, suivie d'une publicité d'époque pour des dents de Dracula et des yeux de zombie vendus en salles, précèdent un film super 8 amateur étonnant, commenté par l'équipe, où l'on découvre l'ambiance très pro du tournage. Puis, un long documentaire de Robert Sidaway intitulé The World of Hammer, narré par le regretté Oliver Reed, retrace les mythes horrifiques du studio à grands coups d'extraits. La plupart des films qui y sont présentés devraient bientôt voir le jour chez *Anchor Bay*.

Également disponible, chez l'éditeur *Image Entertainment*, le docu-fiction de Calvin Floyd réalisé en 1974, **In Search of Dracula**, une étude du mythe et de ses origines historiques, tourné en Transylvanie même, avec un Christopher Lee décidément toujours bien allumé, qui se grime ici en sublime Vlad Tepes, dit l'empaleur.

FRANKENSTEIN

«Classic Monster Collection»
(*Universal/FNAC Import Service*)

Enfin une copie digne de ce nom qui nous permet d'apprécier à sa juste valeur l'exaltation esthétique du plus expressionniste des films hollywoodiens. Présenté dans un mono soigneusement clarifié, avec des sous-titres français carrément bienvenus, ce classique de James Whale bénéficie d'un traitement cinéphilique qu'*Universal* réserve d'ordinaire à ses films les plus prestigieux. Comme quoi le temps a bien fait son œuvre. Un documentaire titré **The Frankenstein Files**, présenté par le critique David J. Skal, revient sur l'origine du mythe et le tournage de cette œuvre peu commune, tandis que Rudy Behlmer analyse le film sur une piste isolée. Suivent une galerie de photos de tournage et d'affiches d'époque, ainsi qu'un étrange court métrage comico-horrifique de 1932, produit par Carl Laemmle, et intitulé **Boo !**, utilisant des plans de **Frankenstein** et du **Nosferatu** de Murnau détournés de leur fonction. On termine avec les habituelles notes de production et filmographies, et deux bandes annonces, celle de la première ressortie en 1938 et une autre de 1951. La partie DVD-Rom renvoie vers les sites web officiels d'*Universal*. Notons qu'existe également chez *Universal* une édition spéciale de **Gods and Monsters**, l'excellent film de Bill Condon scandaleusement inédit dans nos salles, introduction inspirée et émouvante à l'univers poétique et macabre de Whale.



LA FOIRE DES TENEBRES

(Something Wicked this Way Comes)
(*Anchor Bay/FNAC Import Service*)

Pas vraiment réussie mais pas exactement ratée, cette drôle d'incursion dans l'univers de Ray Bradbury, par l'autrefois génialissime Jack Clayton, fait partie des productions *Disney* que la maison mère n'a aucune envie d'exploiter. C'est là qu'intervient *Anchor Bay*, conscient du potentiel culte de ces films rarement distribués. Présentée à la fois en plein écran et dans son format 1.66 :1 d'origine, en 4/3 et Dolby Digital 4.0, la copie, très correcte, permet d'apprécier ce qui constitue de loin le point le plus remarquable de ce film, la photographie de Stephen H. Burum, le chef-op de De Palma, à mi-chemin entre classicisme technicolor et exagération pub des années 80.

Parmi les autres titres *Disney*, on retrouve le délire-kitschissime **Trou Noir**, un film des années 50 réalisé malencontreusement en 1979, en scope et Dolby Digital 5.0 siouplait, ainsi que le crétinoïde **Condorman**, en scope et Surround d'époque. Qui peut bien acheter ces titres me direz-vous ? Hé bien, tout simplement une grande partie des DVDmaniaques qui devaient avoir entre sept et dix ans lorsque ces navetons de luxe sont sortis en salles. Le culte, ça tient à peu de choses.

FRERES DE SANG

(Basket Case)
(*Image/FNAC Import Service*)

On vous rappelait encore récemment tout le bien que l'on pense ici de l'univers poétique et craspec de Frank Henenlotter, cinéaste des bas-fonds où s'exprime la plus triviale humanité. Ce grand drame de la fraternité, à la fois agressif et ultra-naïf, a encore aujourd'hui quelque chose de remuant dans sa franchise. Tourné à la lisière de l'amateurisme, il ne faut pas s'attendre ici à tomber sur une copie technicolor en 70 mm. Mais avec les moyens du bord, les gars d'*Image* ont de même réussi à en tirer une copie qui laisse loin derrière la VHS miteuse qui orne encore tristement votre vidéothèque. Pas de sous-titres, pas de VF, pas de suppléments, mais le film dans sa version la plus complète. C'est tout de même ce qui nous intéresse a priori, non ?

MASSACRE DANS LE TRAIN FANTOME

(The Funhouse)
(*GoodTimes/FNAC Import Service*)

Suite à son coup d'éclat hard-core texan, Tobe Hooper s'est lancé dans cette tentative de concilier le slasher teenager, le survival et les thèmes horrifiques du cinéma de son enfance. Bourré d'emprunts et d'hommages, ce **Cirque des Horreurs** revisité par les créations de Rick Baker, a dû marquer un certain David Lynch. Présenté en 4/3 dans son cinémascope d'origine en Dolby Surround 2.0, ce DVD rend hommage au sens du cadre et du détail de son réalisateur. Avec les sous-titres français qui l'accompagnent, il devient un achat évident pour tous. A moins que vous préfériez attendre le zone 2 qui devrait sortir dans 158 ans !

Rafik DJOUMI

Courrier des LECTEURS

Laurent Pédeupé, Pau

La fin du Monde est proche ! Ou elle a déjà commencé, je ne sais plus... A l'aube de l'an 2000, un bilan cinématographique s'impose. «Alors ?» me demande l'assistance pétrifiée (une personne !). Ben, pour les acteurs (trices) US c'est pas fameux : condamnés à jouer les Philippe Risoli sur le retour (**Double Jeopardy** donc, et... comment ?... Ah, on me signale que je me suis trompé), obligés également à jouer les quatre moustiquaires face à la méchante Leonardo di Carpaccio...
Bon allez, j'avoue, je suis de mauvaise foi. En fait, ces dernières années auront été surprenantes. On aura donc vu, en vrac, John Waters se faire déposséder de son trône de pape du trash (**South Park** et cie...), on aura vu John MacTiernan redéfinir (encore !) les règles du ciné d'action (**Die Hard 3**) et exploser les limites du film épique (**Le Treizième Guerrier**), on aura pu remarquer la maturité de John Woo (**Volte/Face**). On se sera pris également en pleine tronche le plus beau film humaniste (**La Ligne Rouge**) et le radicalisme stylistique des derniers films de Kitano, de Spielberg, de Lynch ou encore de Sam Raimi. Sans parler des films ovnis (**Matrix**, **Blade**, **Las Vegas Parano**, **Fight Club**...) et bien sûr des consécrations : Alex **Dark City** Proyas, David **Seven** Fincher, Mamoru **Ghost in the Shell** Oshii...
J'en oublie forcément, mais, malgré ces événements, il n'est pas interdit de voir en cette fin de millénaire une période de déconfiture (miam !). Une période où, par exemple, les Oscars US, pétant les plombs, décernent leur statuette (en chocolat) à **Chèque's Pire in Love** (ou quelque chose comme ça, ignorant du même coup **La Ligne Rouge**) et où, bien sûr, l'intérêt d'un film se mesure à son budget. A part quelques exceptions (dont certaines citées plus haut), le cinéma d'aujourd'hui devient virtuel (dans tous les sens du terme). Alors, dans un siècle, à quoi ressemblera le cinéma ? Sera-t-il, à l'instar de l'univers du tétanisant **Ghost in the Shell**, cybervirtuellement froid ? Les récentes explications de George Lucas sur le sujet ne font (hélas) que renforcer cette hypothèse...
Allez, sur ce je vous laisse et vous souhaite un très très long, et surtout un très très bon nouveau millénaire.
Gros merci à toute l'équipe qui fait un travail remarquable.

Sylvain Diruy, Levallois

Super cool votre dossier «*Opération Peur*». Pas de problème pour **L'Exorciste**, **The Thing**, **Le Locataire**, **Evil Dead**, **Alien**. En revanche, **Rosemary's Baby** ne m'a jamais fait peur. Soit je baille, soit je rigole (ou les deux à la fois). Même chose pour **Zombie**, **Halloween** et **Les dents de la Mer**. Je n'aime pas le cinéma d'Argento et je n'ai jamais vu **Les Innocents**, **Les yeux sans Visage** ou **Opération Peur**. Il y a toujours le débat **Silence des Agneaux/Seven**. Personnellement, le John Doe de Fincher me perturbe plus que Hannibal, et Jodie Foster devient de plus en plus agaçante au fur et à mesure que les visions se succèdent. Sinon, **L'Exorciste, la Suite** est bien un nanar qui fait peur, mais, dans ce cas, pourquoi oublier le **Event horizon** de Paul Anderson ? Tchao à tous.

Les films non vus flanquent moins la frousse que les autres, tu as bien raison, et pour notre choix, il est bien sûr subjectif, même si exprimé par cinq personnes. En fait, la peur au cinéma ne peut se réduire à vingt-cinq titres, mais enfin nous avons traité ceux qui nous paraissaient les plus représentatifs et nous avaient le plus marqués. J.P.P.

Nicolas Claux, Poissy

Cela fait pas mal d'années que je lis *Mad*, dont de nombreuses passées entre quatre murs. Franchement, heureusement que vous êtes là, parce qu'ici, au niveau censure de l'imaginaire, c'est grave ! Ils n'aiment pas trop tout ce qui sort du trip gros beauf de base, tarot, rugby, pétanque, etc... En fait, ils ont horreur de tout ce qui touche à la créativité, au Fantastique. Quelque part, il faut les comprendre : plus on s'abrutit devant la TV, plus c'est facile pour eux... Donc, ils n'apprécient pas vraiment que l'on s'oxygène l'esprit avec des revues comme la vôtre. Des fois, on «oublie» même de me livrer mon abonnement parce que c'est une revue «incompatible» avec la vie en détention !
Alors, pour rester zen, mon truc c'est la peinture. Mais là aussi, il y a censure... car le problème, c'est que j'adore les vampires. J'ai fait un portrait de Christopher Lee, période **Dracula Prince des Ténèbres**. On m'a fait comprendre que c'était «limite» et on m'a exclu de l'atelier pendant un mois. Par contre, pour le Mickey et Mallory Knox, ça allait ! Enfin, tout ça pour vous remercier d'exister, même s'il me faut attendre deux ans avant de voir les films sur *Canal*. Cela me fait plaisir de découvrir l'actualité et vos photos sont ma plus grande source d'inspiration. A ce sujet, je cherche des reproductions, période romantique début XIXe siècle, inspirés par la mythologie nordique (scène d'Oskorei, etc.), ou bien sur le thème du vampirisme. Quelqu'un peut-il m'aider ? Une correspondante branchée vampires et romantisme noir serait la bienvenue... Nicolas Claux, n° 100712U A 317, Maison Centrale Poissy, 17, rue de l'Abbaye, 78303 Poissy.

Si on commence à interdire en prison le seul magazine qui vous apporte un peu d'évasion, où va-t-on ? Pas dans le sens de la sortie, en tous cas !

Nicolaï Laros, Strasbourg

C'est quoi ce machin sans odeur ni saveur, d'un crétinisme tellement conquérant que même JCVD n'en voudrait pas ? (*) Hein, c'est quoi ce bidule qui a dû germer dans l'esprit d'un George Lucas opportuniste au possible, lequel a le culot de prétendre que cette histoire ça fait des décennies qu'il l'a en tête. Revenez me dire qu'**ID4**, de toute façon, il ne risque pas de le battre. Je vous répondrai qu'entre la fameuse «exception culturelle française» et le «nationalisme, le patriotisme exacerbé», j'emmerde l'un et je me fous de l'autre. Et les films qui font marrer sont tellement rares de nos jours qu'**ID4** fait vraiment du bien par où il passe. La rédaction de *Mad Movies* et *Impact* encense le **Mars Attacks !** de Tim Burton, qui pour moi constitue l'échec le plus éclatant de son (génial) auteur, m'enfin bon, une fois de plus, les goûts et les couleurs... L'humour est là où on le trouve (banal, certes, mais tellement logique...). Quant aux troufions (allez-y, défendez-vous) du style C. Theymar de Dammarie les Lys qui descendent à tout va des chefs-d'œuvre (action + acteurs honorables + divertissement + , ô surprise, un peu de matière grise), je leur conseille de changer de revue (*hé, dis donc, c'est toi qui rembourse le manque à gagner ? Reste là, mon petit Theymar, ça va aller...*). Ah, c'est sûr, **Matrix** c'est pas du JCVD (le pauvre, vraiment, tout le monde lui tape dessus...). Et heureusement.

(*) le personnage de Jar Jar échappe à tout jugement objectif possible. De ma vie, je n'ai jamais rien vu d'aussi pervers et dégradant au ciné.

Christophe Pons, Villefranche

L'une des plus belles déclarations d'amour faites à un film lors des derniers numéros (outre celle de Bertrand Rougier pour **Princesse Mononoké**) fut celle d'un de vos lecteurs, à savoir Pierre Kiefer de Montbéliard, à l'égard du **Fantôme de l'Opéra**, de Dario Argento. Grâce à ce lecteur, et à la redécouverte de **Phenomena** en DVD (injustement sous-estimé dans la filmographie d'Argento), il me tarde de découvrir ce **Fantôme de l'Opéra** et, dans la foulée, **Le Syndrome de Stendhal**.
A ce propos, pourquoi ne plus décrypter dans vos colonnes les grands classiques du genre, comme vous l'aviez fait pour **Blade Runner**, **Zombie** ou **Evil Dead** ? Pourquoi ne pas revenir sur ces films (les rediffusions s'avèrent parfois utiles) et sur d'autres comme **Les Frissons de l'Angoisse**, **La Baie Sanglante**, **Six Femmes pour l'Assassin**, **La Planète des Vampires** (les films de Mario Bava sont méconnus et ce serait faire œuvre utile que de les faire découvrir à vos lecteurs), **Massacre à la Tronçonneuse**, **Kwaidan**, etc...
Sinon, je me demande toujours pourquoi vous consacrez votre couverture et 14 pages intérieures à des œuvres importantes pour finalement les dénigrer dans vos critiques. Exemple **La Menace Fantôme** dans le n°121. Pour ceux qui apprécient votre revue et vont aimer le film, quelle amertume !

Les photos, les entretiens et l'information apportent un certain avis positif sur ce genre de films événements. Ensuite, la critique exprime l'avis de son auteur. Les deux ne coïncident pas toujours, en effet, et personne n'en est responsable.
Quant aux anciens films, nous les traitons souvent à la faveur de dossiers thématiques, comme dans le numéro précédent avec les 25 films de notre «Opération Peur». *Le* Fantastic Guide *sert aussi de rubrique rétro permanente où tu peux justement trouver* **La Baie Sanglante**. *J.P.P.*

Eric Babikian, Grenoble

Qu'est-ce qui rime avec bêtise... eh bien **Hantise**. Attention, l'heure est grave. Scénario inexistant, construction basique, stars paumées au milieu du vide... Que se passe-t-il chez les ricains ? Que Jan de Bont s'obstine à filmer du néant, on en a l'habitude depuis quelques années. Paix à lui et à ses navets. Mais qu'on le laisse s'attaquer au mythe de la maison hantée, qu'il démystifie via la mort du cinéma (les effets spéciaux numériques), non !
Un faux film fantastique, une vraie comédie, la suite de **Casper le Petit Fantôme**, une leçon de ce qu'il ne faut pas faire au cinéma ? Ou bien un conte féerique où il manquerait Mickey dans ce parc d'attraction ? Le pire c'est que **Hantise** est vendu comme un film qui fait peur.
Eh bien oui, j'ai eu peur pendant la projection, peur que le cinéma fantastique soit définitivement mort ! Ce qu'il y a malheureusement de plus grave avec ce genre de truc, c'est qu'ils ont sur la population le même effet que les sitcoms ou les fast-food : on sait que c'est de la daube, mais on continue à en bouffer !

Laure d'Estillac, Lille

Toujours fidèle à votre magazine, je vous envoie ma première lettre, et sans doute aussi la dernière de ce millénaire. J'aimerais utiliser ce véritable droit de réponse que représente votre courrier des lecteurs pour protester contre le mépris avec lequel la plupart des chaînes de télévision traitent le cinéma fantastique. Je lisais récemment la réaction d'un lecteur à ce sujet, mais cela empire comme j'ai pu le voir récemment avec la diffusion de **Suspiria** sur *M6* où l'on n'hésite pas à tailler dans le film et bien sûr aux séquences les plus saisissantes. A l'heure de programmation, et compte-tenu de l'avertissement constant à l'image (pourquoi ai-je l'impression que le petit écran ressemble de plus en plus à celui de mon ordinateur ?), juste à côté du sigle *M6*, vous savez, ils pourraient au moins respecter les œuvres qu'ils diffusent. Mais la télévision ne ne soucie plus guère de son public, et même *Canal +*, jusqu'ici préservé, commence à sombrer dans la facilité avec Nagui (Mr. «Moi, je»...), la corrida, les films X, les matchs de foot, comme si on voulait s'aligner sur *TF1* ou bien rajeunir l'âge moyen du beauf habituel. Heureusement, il nous reste *Mad Movies* pour nous garder les idées claires, mais surtout ne sombrez pas dans la lèche pitoyable des grands films américains qui n'en valent pas la peine : **Wild Wild West**, **Star Wars 1**, **Matrix**, **Godzilla**. Jouez plutôt l'originalité, la surprise, le risque, pourquoi pas ? En revanche, gardez les *Notules Lunaires*, *Fantastic Guide* et les *Petites Annonces*, toujours indispensables...

PETITES ANNONCES

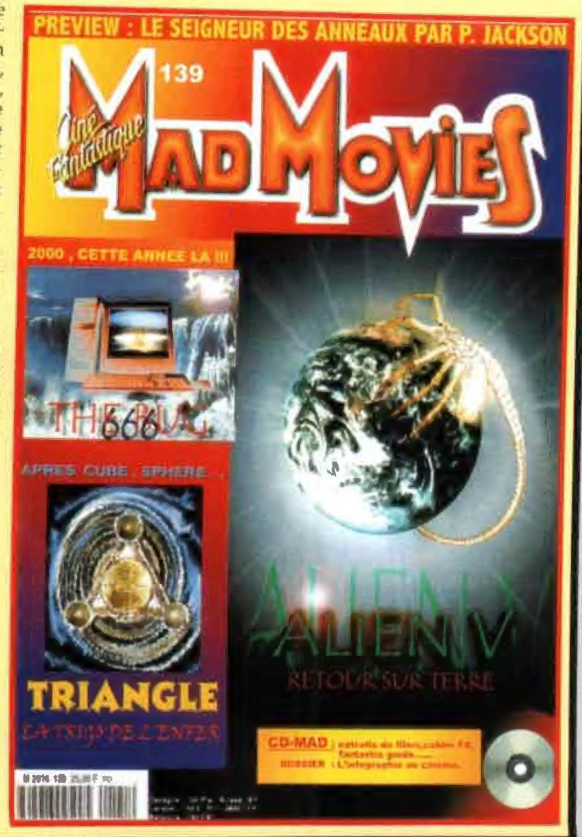
Nungio Cusmane, Behren-les-Forbach

Je profite de mon abonnement pour émettre un avis, qui n'engage que moi, mais qui mérite d'être entendu.
J'aime le cinéma, tout le cinéma, mais le Fantastique un peu plus que les autres. Et *Mad Movies* est la revue la plus pertinente que je connaisse sur le sujet. Simplement, en découvrant des numéros plus anciens, je me rends compte à quel point une certaine approche commence à disparaître de vos pages. L'information, c'est bien, mais que sont devenues des rubriques comme Le *Film Décrypté* ou le *Forum*, qui sont peut-être largement plus subjectives, mais expriment (ou éveillent chez les lecteurs) le mieux tout ce qui fait que vous aimez ce cinéma ? Je pense qu'il serait dommage que les papiers purement «informatifs» viennent phagocyter une approche que, à défaut d'un terme plus juste, je qualifierais de «philosophique». Il m'arrive d'acheter *Les Cahiers du Cinéma*. Il se trouve que c'est le seul magazine qui prenne encore le temps de parler de cinéma, et pas seulement de sorties. Mais voilà, *Les Cahiers* c'est bourgeois, élitiste et rudement gonflant à lire. Alors, siouplaît, faites quelque chose, ne les laissez pas prendre le monopole de la réflexion cinématographique !

Ton avis est tout à fait honorable et la question reste en effet posée de savoir s'il faut privilégier ou le sens ou la forme. En fait, nous-mêmes ne sommes pas bien d'accord sur un sujet pourtant aussi crucial et, par défaut, le statu quo se fait sur notre formule actuelle. J.P.P.

Sébastien Vidal, Béziers

Fidèle lecteur depuis dix ans, je voudrais remercier toute l'équipe (à quand la photo du groupe ?) pour vos apports bimestriels d'oligo-énergico-fantastico-éléments nécessaires à ma croissance.
A part çà ? (*rien d'autre, le café et l'addition, merci !*). Eh bien, **Star Wars** c'est reparti pour un tour : environ 600 millions de dollars pour le film, 20 milliards de recettes de produits dérivés. Il n'y a pas qu'Anakin qui va passer du côté obscur... Que la force monétaire soit avec toi, mon bon George...
Mes prédictions pour ce nouveau millénaire c'est cette couverture d'un *Mad Movies* 133. Qu'en pensez-vous, branchos, non ? En ce qui concerne *Fantastic Guide*, ne changez rien, c'est perfecto. J'espère seulement que je serai là pour la lettre Z (*et moi, donc !*).
Enfin, j'aimerais lancer un appel aux madmoviens et madmoviennes du biterrois qui souhaiteraient créer quelque chose (site internet, forum, films). Qu'ils veulent bien me contacter, même si c'est seulement pour parler de la madmaniamovies qui nous unit.
Sébastien Vidal, 1 rue du Dauphiné, 34500 Béziers.



Laurent Roucairol, Bastia

Pour faire peur à votre femme ou à votre petite amie, il suffit de la laisser vaquer, insouciante, à ses occupations une heure ou deux, de se poster au détour d'un couloir de l'appartement et de surgir en criant «bouh !». Efficacité garantie.
Pour faire peur au cinéma, le plus difficile est de placer mentalement le spectateur dans un dédale de couloirs aussi familier que propice à la peur d'être seul. Faire surgir un monstre qui fait «bouh» relève alors d'un simple travail de technicien sans grande valeur artistique imputable au réalisateur.
Votre dossier sur la peur au cinéma paraphrase bien souvent un article sur **Alien** écrit par Yves-Marie Le Bescond dans *Mad* il y a près de vingt ans (ça, c'était pour placer que je suis un vieux lecteur). Ceci n'est pas une critique, mais le triste constat que le cinéma fantastique qui fait vraiment peur semble s'être arrêté aux débuts des années 80. J'en veux pour preuve l'âge des films cités. Tout comme vous, je ne suis pas du genre à avoir peur devant Freddy ou Jason. Il faut à mon sens, pour éprouver ce frisson, une dévotion totale et exclusive au sujet traité. Cela semble anti-commercial dans la mesure où les films d'aujourd'hui ratissent le plus large public possible.
Pourtant, **L'Exorciste** fut un énorme succès (à propos, saviez-vous que la *Warner* proposa à Kubrick de le réaliser, qu'il refusa et s'en mordit les doigts, réalisant plus tard **Shining** pour se rattraper ?). La peur fait parfois recette. Une interdiction aux moins de seize ans peut s'avérer attractive vis-à-vis du public adulte en mal de sensations fortes et ne condamne pas forcément un film à l'échec commercial. La peur provoquée par un film n'a jamais été vue comme gratuite ou regrettable par aucun critique ni aucun jury de festival, et elle ne se démode pas.
Seul le cinéma indépendant peut encore nous offrir des films qui font peur. Ou peut-être le cinéma français ? On peut toujours rêver. Miller, Tavernier, Leconte sont certainement capables de choses intéressantes en la matière. Si vous les voyez, touchez-leur un mot à ce propos de ma part.
Voilà, j'ai enfin réussi à vous écrire après toutes ces années à vous lire. Je vous souhaite longue vie. Merci, et encore merci pour ce que vous faites.

Vds VHS **Pulp Fiction**, **Jackie Brown**, **Blade Runner**, **Broken Arrow**, **Volte/Face**, **Big Hit**, **Un Tueur pour Cible**, **Fog**... et recherche **Lifeboat** de Hitchcock. Ludovic Clos, 53 Bd Félix Mercader, 66000 Perpignan.

Vds nbreux films VHS récents ainsi que nbreuses séries. Liste contre 1 timbre à Sébastien Tigoulet, 32 route de Lagny Bordeaux, 77410 Villevaudé.

Collectionneur vend affiches de films, photos d'exploitation, revues de cinéma... Plus de 1.000 titres disponibles. Liste contre 2 timbres à Olivier Strecker, 8 place Raimu, 13270 Fos sur Mer.

Ach., même chers, *Fangoria* n° 155, *Génération Séries* 21 et 22, *Draculina* 28 et 30, *Watchdog* 2, 8, 10, 16, 18, et 24 à 27, *Filmfax* 61 et 65, *Cult Movies* 28 et *Horizons du Fantastique* 1 et 2 + les huit premiers catalogues du Festival d'Avoriaz. Tél.: 01 64 88 02 93, fin après-midi ou le soir.

Vds nombreuses K7 VO VF VOST divers, ainsi que de nombreux docs sur Stallone et Schwarzenegger. S. Moscala, 62 rue des Faucheroux, 03100 Montluçon.

Vds trois rares bouquins sur les ***X-Files*** (état neuf), prix 120 F, port compris. Mr. Padovani, 90 rue de la République, 13002 Marseille.

Vds ou échange plus de 800 films. Liste contre deux timbres à Eddie Messageon, 19 rue de l'Espéranto, 18000 Bourges. 06 09 37 65 94.

Sin'Art est une association à but non lucratif qui se propose de promouvoir le film amateur et indépendant, ainsi que le fandom, à travers un bulletin trimestriel et un catalogue de vente par correspondance (*pour promouvoir le compte en banque, c'est bien joué !*). Renseignements sur simple demande à *Association Sin'Art*, 17 rue des Granges, 25000 Besançon.

Vds 230 films VHS (**Blade**, **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**...) 45 F pièce, ainsi que de nombreuses séries (***American Gothic***, 350 F l'intégrale), ***Stargate SG1***, ***X-Files***, ***Les Prédateurs***... Liste contre un timbre : Franck Mysson, 16 rue des Prés, 25640 Roulans.

Rech enregistrements du documentaire **Ed Wood Envahit Hollywood**, diffusés les 8 et 9 août 1998 sur *Ciné-Cinéfil*, du making-of **Terminator 2-3D**, diffusé les 14 et 15 décembre 1999 sur *13ème Rue* et du court métrage **K.O. Kid** de Marc Caro. Jean-Paul Fabre, 41 allée du Cassieu, 11400 Castelnaudary.

Les gens du Nord ont sur le Web la voix qui manque à leur décor avec WWCHTI FORCE.COM (*imprononçable, mon pote, ça va jamais marcher...*). Un esprit, de l'humour, des rubriques décalées sur le cinéma, la BD, les séries télés et la vidéo. Venez nous rejoindre, gens d'ici ou bien d'ailleurs...

Vds au plus offrant L-D suivants : **Scream** «director's cut», **L'Armée des Douze Singes** «collector», **The Fog** «spécial Edition, **Night of the Living Dead** «25 th Anniversary Collector». Contacter Frank, au 05 55 35 89 30.

Vds nbreuses VHS tous genres, anciens n° de *L'Echo des Savanes*. Ch. anciens n° de *Télé Ciné Vidéo*. Jérôme Birker, 69 trs Moulin de la Villette, 13003 Marseille.

Vds VHS au prix de 80 F ou 90 F. Propose comédies musicales, policiers, science-fiction et aventures. Liste contre trois timbres à trois francs. Vanessa Bizé, 3, résidence du Parc, 93120 La Courneuve.

Rech. VHS de **Bubbles Galore**, BO **Evil Dead 1 & 2**, **Halloween 4 & 5**, **Hantise**. Vds BO de **Texas Chainsaw 1**, **2** et **3** en CD + DVD de **Puppet Master 6**, **Carrie 2**, etc. Tél.: 06 81 70 31 97.

Vds VHS : **Streetfighter**, **Mean Guns** + «making of» de **ID4** et **T2** + ***Les Secrets des X-Files***. Benoît, le soir au 03 28 49 34 76.

Rech. **Razorback** en LD, DVD zone 2 ou VHS (NTSC, PAL). Roger Vidal, 715, 16 rue Colinet, 77300 Fontainebleau.

Vds, à l'unité ou en lot, 100 n° de *M.M.*, 70 n° d'*Impact*, anciens n° de *Starfix*, *Le Cinéphage*, *l'E.F.*, *Vidéo 7*... Franck au 03 86 20 01 69.

Rech. VHS **La Marque du Diable** (René Château). Dominique au 06 88 81 05 44.

Vds livre «Le cinéma gore : une esthétique du sang». Carole Contaut, 16 avenue Saragosse, 64000 Pau.

Rech. trading cards spéciales de ***Buffy*** saison 1. Maxime Bregerie, 51 Bât les Baux, Rue du Mas de la Pierre Levée, 16000 Angoulême.

Vds 60 F pièce VHS tous genres, films et séries, dont raretés. Antoine Abellon, 6 rue Vaugelas, 74000 Annecy.

Rech. *Draculina* 24 à 26, *Focus* 5, *Flesh and Blood* 7 et 8, VHS de **Vampire Conspiracy**, **Vampire Centerfolds**, **Invasion of B Girls**... Tél.: 06 84 38 79 01.

Vds produits divers sur Schwarzie et la musculation. Patricia au 06 13 69 11 90.

Vds VHS, docs sur Stallone et Schwarzenegger. S. Moscala, 62 rue des Faucheroux, 03100 Montluçon.

Vds nbreuses VHS (50 F pièce), coffret **Abyss** (100 F) et DVD neuf de **U.S. Marshalls** (100 F). Stéfan au 02 35 78 47 02.

Vds affiches 120x160 de **Atlantis Interceptor**, **Les Guerriers du Futur** et **Les Traqués de l'An 2000**. J.F. Pernal, 39 rue Pierre Lefranc, 66300 Thuir.

Vds/éch./ach. VHS. Rech. films DVD zone 1 et 2. Franck au 02 47 41 20 95.

Vds nbreux films rares en VF : **Opération Planète Mars**, **Persée l'Invincible**, **Objectif Lune**... Tayeb Benchicha, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Rech. VHS de **L'Enfer des Zombies** (version intégrale), **Society**, **Cannibal Holocaust**, **Cannibal Ferox**, **Anthropophagous** et **Les Frissons de l'Angoisse**. Nicolas au 01 30 44 13 35.

Rech. BO de **Tetsuo 1** et **2**, **Tokyo Fist**, **Candyman**, **Aux Frontières de l'Aube**, **La Forteresse Noire**. Rech. aussi rédacteurs et rédactrices pour un fanzine ciné polémiste. Johannes au 01 42 08 56 89.

Vds t-shirt **Alien** de ma conception + merchandising extraterrestre (*où tu l'es procuré ça, petit fripon ?*), soucoupe et maquette Roswell. Doc contre 1 timbre à Christophe Rollet, Le Four à Chaux, 42630 Regny.

Vds ou éch. VHS de **Maniac**, **Les Aventures de Jack Burton**, **Mimic**, **Volte/Face**... Rech. **Dark Star** (Carpenter), **La Créature du Marais** (Craven) et **Massacre à la Tronçonneuse 2**. Gilles au 01 45 78 07 17.

Rech. anciens n° de *Wrapped in Plastic*, *Film Threat* (Oct. 92), *Literature/Film Quaterly* Vol. 21 n°4 (1993), *Starlog* 181, *Fangoria* 117, *M.M.* 1 à 19 et tout sur ***Twin Peaks*** et ***FWWM***. Armand au 03 83 32 04 56.

Vds nbreuses séries télé : ***Star Trek***, ***Au Cœur du Temps***, ***Voyage au Fond des Mers***... Liste contre 2 timbres à Jean-Luc Finotto, Parc Amélie, 42330 St Galmier.

Vds VHS de films rares 1970 à nos jours. Liste contre 1 timbre à Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, Appt 16, 59800 Lille.

Ch. *M.M.* 1 à 37 H.S., *Impact* 10 et *Fluide Glacial* 1 à 200. Laurencich le soir au 04 42 59 56 00.

Ach. VHS de **Toxic Avenger**, **Ozone**, **Abomination**, **Maleficia**, ou éch. contre VHS de **The Dead Next Door**, **Premutos** et **Face à la Mort n°2**. Frédéric Blank, 2 place Alphonse Beau de Rochas, Le Manhattan, 34790 Grabels.

Rech. poster de Alicia Silverstone, en pied et en Batgirl, tout ça à la fois (*gourmand !*). Philippe au 01 69 06 80 07.

Collectionneur propose nbreux films rares : **Le Survivant**, **La Machine à Explorer le Temps**, **Le Jour où la Terre s'Arrêta**, **Silent Running**... Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

Rech. affiches de **Scream 1 & 2**, **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, **Cursus Fatal**, **Urban Legend**, **Halloween : 20 ans Après**, ainsi que tout doc sur ces films. Rech. correspondants 15-25 ans fans de cinéma fantastique. Nathalie Ott, 48 rue Ambroise Croizat, 54510 Tomblaine.

Vds cartes collector ***X-Files***, liste contre 1 timbre. Vds aussi portfolio d'environ 100 photos de Gillian Anderson et David Duchovny. Laure Bruneau, 10 rue Angevine, 72200 Crosmières.

Rech. affiches et BO en CD de **Souviens-toi... l'Eté Dernier 1 & 2**. Vds affiches de **Visiteurs 2**, **La Momie**, **Le Corrupteur** + VHS de **Sleepers**, **Alien 1**, **2** & **4**, **Copycat**, **Vampires**... Antony Montera, 8 rue des Buttes, 14600 Honfleur.

Vds revues *Vendredi 13* n°5 à 8 et 10, et *Tomart's Action Figure* (US) n°24, 25, 29, 41 et 45 : 200 F chaque lot. Stephane au 06 61 60 34 25.

Collectionneur vds VHS films fantastique/divers/rares : **Morsures**, **Lemora**, **Pistolets pour un Massacre**, **Demon's Night**, **The Burning**... Jean-Michel Bochon, 56 rue Jules Blanc, 26000 Valence.

Rech. tout doc sur ***Buffy*** et ses acteurs. Vds *Facteur X* 1, 2, 4 à 7, 9, 10, 17, 19, 20 et 30. Christelle Mounier, 5 impasse des Nefliers, 31400 Toulouse.

Collectionneur propose K7 à bon prix tel que **Attack of the Crab Monsters**, **Demon Rock**, **Return to Horror High**, **The Wild Women of Wongo**... Liste contre 6 F en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 Mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

Jocelyn Teillard, Besançon

J'ai pu voir il y a peu **Sixième Sens** de M. Night Shyamalan en avant-première. Que dire ? Parfait, ou presque, à mes yeux. Il y avait longtemps qu'avec si peu d'effets spéciaux (au cas où il y en ait) je n'avais ressenti une telle émotion cinématographique. Certes, mon avis est subjectif, mais il est incontestable que le scénario tient la route et va même «au-delà»... C'est d'ailleurs le sujet du film.
Tout, il me semble, sert le film, ni trop, ni trop peu. J'ai aimé ça comme j'ai aimé **Le Silence des Agneaux**, ou dernièrement **The Straight Story** : sobre et efficace.
Toutefois, contrairement à vos dires dans le dernier *Mad Movies*, je ne trouve pas que la réussite repose seulement sur les épaules du petit Haley Joel Osment, certes brillant. Non, tout le casting est parfait, d'autant que le récit nous laisse le temps de s'attacher aux personnages. A mon avis, **Sixième Sens** est un excellent contrepoids à la déferlante d'effets spéciaux en tous genres (Dieu sait pourtant que j'aime les effets...) et un vrai chef-d'œuvre ne visant pas la rentabilité à court terme. C'est rare !

Jean-Pierre Keller, Malakoff

Cher tonton Mad,
Je profite de cette période cinématographique très axée sur **Tarzan** pour t'envoyer un exemple en photo de ma modeste contribution à ce personnage mythique qui a enchanté mon enfance, et sans doute aussi la tienne.
Tu noteras, finaud comme tu l'es, la discrète allusion au **Mr. Joe** du King absolu Ray Harryhausen, qui à travers **Jason et les Argonautes**, et plus particulièrement son Talos, m'a traumatisé à vie. D'ailleurs, je compte bien porter plainte. Donc, tu serais un chou si tu voulais bien publier mon dessin, ainsi que mes coordonnés, dans ton *Courrier des Lecteurs*.
Cher tonton Mad, je te souhaite de passer le prochain millénaire, comme tu as franchi le précédent. Jean-Pierre Keller, 8 rue Jean-Jacques Rousseau, 92240 Malakoff.

Arnaud Lécuyer, Paris

J'ai bien aimé ton dossier des 25 films «qui font peur» dans le 122, mais je me permettrai une réserve. Elle concerne **Zombie**. C'est un de mes films préférés, mais je ne me souviens pas qu'il m'ait arraché le moindre frisson. Je crois que le propos du réalisateur est moins de nous effrayer que de nous mettre mal à l'aise en montrant à quel point la couche de civilisation qui recouvre notre sauvagerie instinctive est mince. A ce titre, mes deux scènes préférées sont : celle où une bande d'Américains bon-teint dégomment des morts-vivants en rigolant dans une ambiance barbecue-pique-nique, et celle du pillage du super-marché par la bande de motards. Pas d'horreur là-dedans, juste des gens presque comme les autres, dont un certain nombre d'inhibitions ont été levées suites à des circonstances indépendantes de leur volonté.
En revanche, j'en profite pour te demander des infos sur un de mes souvenirs les plus terrifiants. Il s'agit d'un film qui s'appelait **Le Triangle du Diable**. Je l'ai vu vers la fin des années 70, j'avais huit ans. Il s'agissait d'un bateau, abandonné dans le Triangle des Bermudes. Il y avait un prêtre, je crois, et une femme de plus en plus possédée par le diable. Et quand je parle de ce film à des personnes de mon âge, beaucoup s'en rappellent avec émotion. Alors, ce film est-il vraiment effrayant, ou bien ma peur n'était-elle due qu'à ma jeunesse ? Qui l'a réalisé ? Avec quels acteurs ? Y-a-t-il d'autres personnes que **Le Triangle du Diable** a impressionnées comme moi ? Merci pour la réponse.

Les fictions sur le Triangle des Bermudes n'ont pas manqué à une certaine époque. Tu as le choix entre ***Le Mystère du Triangle des Bermudes****, de René Cardona Jr.,* ***L'île Sanglante****, de Michael Ritchie,* ***Beyond the Bermuda Triangle****, de William A. Graham,* ***The Bermuda Triangle****, de Richard Fridenberg, mais ton histoire fait plutôt songer au* ***Satan's Triangle*** *de Sutton Roley (réalisateur, entre autres, d'épisodes des* Envahisseurs *et du* Sixième Sens*). Les acteurs en étaient Doug McClure, Jim Davis, et, quand même... Kim Novak ! Les lecteurs traumatisé autrefois par ce film vont sûrement se manifester. A quand un fan-club. J.P.P.*

LE TITRE MYSTERIEUX

J'ai l'air de dormir, comme ça, mais je suis seulement là pour tester les connaissances des lecteurs et leur faire gagner le prochain numéro de Mad Movies *s'ils peuvent identifier le film d'où je sors. Et si je suis clouée de rire (si si, regardez bien), c'est parce qu'il a changé deux fois de titre, donc, trois solutions sont possibles.*
Nombreux ont été nos lecteurs à reconnaître notre précédent titre, **Sometimes they Come Back**, de Tom Mc Loughlin, sorti à la vidéo sous le titre inspiré de **Vengeance Diabolique**. Parmi les premiers : Jean-Michel Courtois, Marc Lagrange, René Lallemagne, Sandy Larousse, Jean-Claude Diment, suivis de Vincent Capes, Arnaud Merlet, Flore Crepin, Davy Billa, Mickaël Montérémol, Thierry Fromont, Olivier Larade, David Dauchy, Ludovic Clos, Paul Ferré, Nicholas Moreau, Laurent Tissier, Xavier Ducamp, Loïc Blavier, Grégory Cellier, Ludovic Lecomte, Vincent Leroux, Steve Tamargo, Isabelle Delambre, Stéphane Leroux, Mattieu Delozier, Thibault Degraix, Victor Costa, Olivier Nelli, Giovanni Siani, Damien Marchal, Raymond Raciti, Yannick Bernollin, Eddie Messageon et Michal Besse.

Rech. **L'Etreinte du Vampire** *(tu vas finir par te faire mordre, toi !),* **Trois Nuits d'Angoisse**, **Le Météore de la Nuit 2**, **Une Porte vers l'Enfer**, **Les Croisés de l'Espace**. Vds revues *Marvel France*. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Ch. livre «Les infortunes de la belle au bois dormant» de Anne Rice + *Les Inrockuptibles* n°64. Tél.: 05 65 78 56 40.

Vds VHS de **Massacre à la Tronçonneuse**, **Maniac**, **Street Trash** et **Le Crocodile de la Mort**. 80 F pièce ou 280 F les 4. Benoît Marie, 52 rue de la Rivière, 44300 Nantes.

Rech. E.F. 3, 5, 10 à 12 + *SFX* 21 + *Ozone* 1 à 4. Vds *Strange* 4 et *Marvel* 1. Stéphane au 06 89 45 82 19.

Vds DVD zone 1 de **Urban Legend**, 70 F + 30 F de port. Louis Soubeyran, 8 Grand Rue, 38000 Grenoble.

Vds/éch. films BIS (surtout italiens) et films horreur/fantastique. David Gaëtan, 41 rue Haute, 68480 Bettlach.

Vds collection photos cinéma 1960/1999. Liste sur demande à Frédéric Rius, 34 avenue Louis Masson, 26120 Chabeuil.

Rech. tout doc sur **Le Silence des Agneaux** et Jennifer Love Hewitt. Rudy Borel, 9 impasse des Tilleuls, 04200 Sisteron.

Vds trading cards, sets complets, cartes spéciales **Star Wars**, ***Star Trek***, **La Planète des Singes**, illustrateurs... Liste contre enveloppe timbrée à Nathalie Lepouder, 25 square Charles Hermite, 77350 Le Mée sur Seine.

Vds nbreuses VHS : **La Famille Addams**, **Flic ou Zombie**, **Le Retour des Morts-Vivants**, **Le Bazaar de l'Epouvante**... Liste contre 1 timbre à Marc Reitenbach, 23 rue Charcot, 38100 Grenoble.

Rech. toutes le K7 vidéo, CD et produits dérivés du chanteur Master P (même les K7 format NTSC). Samuel Le Nouail, 2 rue Chaigneau, 56100 Lorient.

Vds figurines ***Star Trek***, ainsi que plusieurs sets de cartes de séries TV et films : ***Hercule***, ***Sliders***, ***Star Trek***... Contacter Dominique Dumontet, 53 rue du Limousin, 93290 Tremblay en France.

Grande fan de cinéma US recherche tout document sur Ethan Hawke et VOST de ses films, ainsi que BO de **California Man**. Rozenn Lasbleis, 35, rue de Quillimerrien *(faudrait pourtant qu'il y mette quelque chose !)*, 29290 Saint Renan.

Vds ou éch. 1200 films fantastique/horreur. liste contre un timbre. Denis Reynaud, 38 avenue Napoléon 1er, 40990 St Paul lès Dax.

Rech. épisodes de ***Clair de Lune*** : **Etats d'Ame**, **Cendrillon**, **Tournez à Gauche avant l'Autel**, **L'Annonce Faite à Maddie** et **L'Art d'être Papa**. Amélie Maurizio, 8 place Aristide Briand, Terrenoire, 42100 St Etienne.

Vds VHS (VO/VOSTF) de **Profondo Rosso**, **Ténèbres**... + BO en CD de **Henry**, **Blue Holocaust**, intégrale Argento + VHS de **Bubbles Galore**. Rech. BO de **Halloween 4** et **5** et **Evil Dead 1** et **2**. Sébastien Pihen, 5 Bd Roosevelt, 02100 St Quentin.

Vds *Starfix* 5, 12 à 30, 45 à 54, 57 à 60, 62 à 65, 68 (600 F) et E.F. 63 à 77 (200 F) *(mon dieu, le cours de l'E.F. est en pleine chute, qu'est-ce qu'on va devenir ?)*. Cédric au 01 34 84 02 68.

Rech. épisodes **X-files**. Coffrets Saisons 1 et 3. Françoise Petrognani, B.P. 3006, Dakar, Sénégal.

Ch. tout doc sur **Mission : Impossible 2**, **End of Days**, **Matrix**, James Bond, ***X-Files***... Amiri, José Martin Sanchez, General Margallo, 5, 52002 Melilla, Espagne.

Vds tradings cards (à l'unité, sets complets, spéciales, promo) : ***Star Trek***, ***Buffy***, ***Charmed***, etc... David au 04 75 43 64 05.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- extra-fans de ciné sur Lyon et alentours. J'ai des idées plein la tête. Pourquoi ne pas essayer de concrétiser ses rêves ? Ecris-moi si toi aussi tu as la tête dans les nuages *(pas trop quand même, sinon il va oublier d'écrire !)*. Yann Charlon, 29 rue des Sablières, 69660 Collonges au Mont d'Or.

- correspondant(e)s, en particulier sur la région parisienne, aimant le fantastique, Garbage et autres. Marie Dehlinger, Cité U, Studio 1C06, 6 rue Pierre Curie, 94704 Maisons Alfort cédex.

- scénariste BD cherche partenaires dessinateurs en vue adaptation scéanrios divers genres. Annonce sérieuse, album à paraître chez éditeur. Ecoles BD ou d'art ainsi que planches et style asses réaliste demandés. Philippe au 05 53 40 08 05.

- correspondant(e)s aimant Nine Inch Nails, Joy Division, Aphex Twin, E. Neubauten, William Gibson, Philip K. Dick, Ballard, Moorcock, Lautréamont, David Fincher, Lars Von Trier, Scorsese, Ridley Scott, Cronenberg et Ed Wood. Nicolas Gautherot, 44 rue Pierre de Coubertin, Appt 21, 70000 Vesoul.

- jeunes gens sur la région nantaise pour partager ma passion du cinéma fantastique et d'autres choses encore, vidéo, discussions, etc. J.M., 02 40 69 69 03.

HK

ORIENT EXTREME CINEMA

N° 13, Janvier 2000

LE MEILLEUR DU CINÉMA ASIATIQUE

100 pages tout en couleurs. Vendu avec le film *Le sens du devoir 4*. Sortie 11 janvier 2000.
En vente en kiosque, librairies spécialisées et sur internet : http://www.metrofilm.com/hk

Je désire recevoir des informations d'HK, Orient Extrême Cinéma sur :

- ❑ Le catalogue cassettes et la boutique HK
- ❑ Le magazine HK, Orient Extrême Cinéma

A renvoyer à SEVEN SEPT - 1 rue Lord Byron - Bur. 404 - 75008 PARIS

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code postal/Ville _____
Téléphone _____

MAD MOVIES

l'asbl PeyMey Diffusion présente le

XVII e FESTIVAL INTERNATIONAL du FILM FANTASTIQUE de BRUXELLES

Body Painting Contest
18 mars à 15 h

Défilé insolite
19 mars à 15 h

Festival du Livre
du 15 mars au 15 avril

Festival des Arts
du 10 mars au 15 avril

Bal des Vampires
1er avril à 24 h

du vendredi 17 mars *au samedi* 1er avril 2000

Auditorium du Passage 44 • Cinéma Nova

Ministère de la Communauté française · CANAL+ · RTBF · KINEPOLIS · LA LIBRE BELGIQUE

INFO : 144, AVENUE DE LA REINE • B-1030 BRUXELLES • +32-(0)2-201.14.95 • www.bifff.org

© PeyMey Diffusion & Moebius